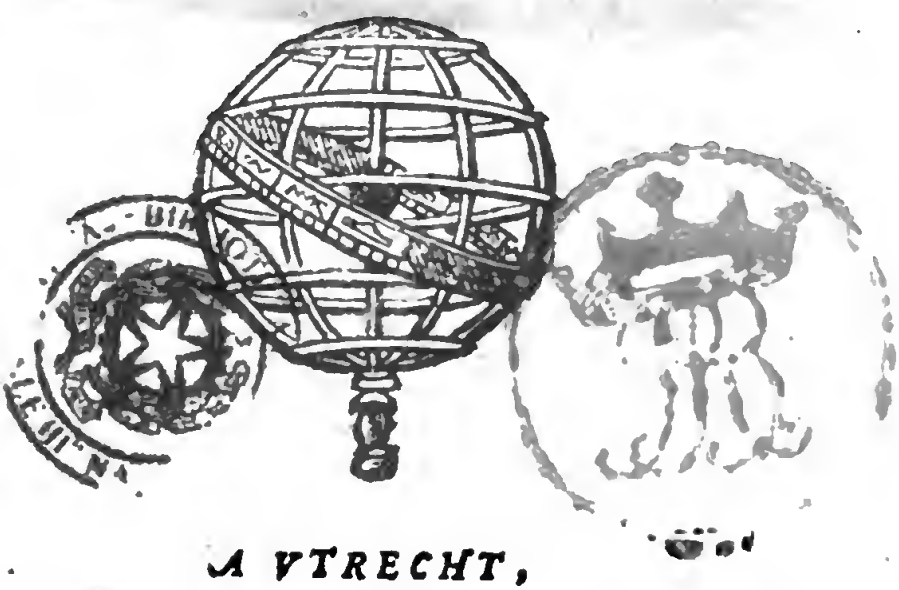
BIBLIOTECA NAZ.
XXVI
A
30
NAPOLI

BIBLIOTECA NAZ.
Vittorio Emanuele III.
XXVI
A
30
NAPOLI

REMARQUES MORALES ET POLITIQUES. RECVEILLIES ET COMPOSE'ES.

Par le Seigneur

THEODORE
Conte de Bronckhorſt, Batto-
bourg, & d'Anholt, &c.



A VTRECHT,
Chez JEAN WAESBERGUE
l'An M DC XLVI.

A MONSIEUR

LE PRINCE

DE SALM

ET DU S. EMPIRE, CONTE DE SAUVAGE ET DU RYN.

MONSIEVR,

LEs biens de la fortune ſont d'un ſi bas pris, & de ſi peu d'eſtime à ceux qui tiennent la naiſſance, & *les habitudes d'un principe* plus relevé, que le commun des hommes; que ce ne ſeroit pas joüir de céte haute liberté d'eſprit, dont les perſonnes de cete ſorte doivent ſi vivement étre touchées, ſi on n'en relevoit le rang, par deſſus celuy, où la baſſeſſe de l'inconſtance,

au milieu des incendies elles ont une baze incorruptible, & ſes operations heroiques ſont ſi entierement ſiennes, que ny la violence, ny la fraude, ny le temps les luy peuvent ravir: au contraire elle les séme dans l'éternité, & les fruits qu'elle en recüeille ſont autant de piramides, & de colonnes érigées à ſa vertu, à ſa gloire, & à ſes trofées. J'ay ſouvent fait reflection ſur tout cecy, & ay tâché à trouver de l'inſtruction dans céte pensée: Et me voyant aſſiegé de toutes parts, des troubles, & des guerres, qui brûlent, & ravagent ce ſiecle. Apres le temps que je me ſuis trouvé obligé de donner à mes affaires, j'ay cherché de la liber-

berté dans un entretien müet, exempt de ſoupçon, & pere des vertus, qui eſt celuy des bons livres. Là comme dans ces montagnes, dont les entrailles donnent l'or, & les pierreries, j'ay (pour mon édification particuliere, & pour mon ſervice au beſoin) cüeilli des Auteurs les plus rares, & les plus excellens, ce ramas de ſentences, & des plus precieuſes remarques, qui doivent former la vie, tant morale que politique. Je parlerois improprement, ſi je diſois avoir autre choſe à moy, que ce que ces heures de relâche, & de lecture m'ont acquis, attendu que le ſurplus eſt déja à vous. Et pour vous aſſurer le tout, je

vous

vous donne ce qui m'eſt le plus cher, qui eſt l'extrait, & la ſubſtance de mes travaux d'eſprit. Je m'aſſure qu'ilz vous ſeront agreables, & n'en doute nullement, puis qu'ilz proviennent de celuy qui ſera éternellement.

Monſieur

Votre tres affectioné & tres fidele
PERE

Theodore Conte de Bronckhorſt Battobourg & d'Anholt.

AU LECTEUR.

LEs plus graves de l'antiquité, & les plus ſages de ce ſiecle aſſurent que loiſiveté eſt le plus lâche de tous les vices, & qu'il entraine avec ſoy la baſſeſſe, & l'ordure de tous les autres; pource qu'il n'y en a pas un qui choque tant la fin pour la quelle Dieu nous a inſpiré l'ame, ny qui donne plus d'aparence du non étre, & de la privation. Il eſt certain que ceux là ſont indignes de la vie, qui la paſſent comme en dormant, ſans action, ou aplication quelconque, & qui comme enfoncez dans les broüillars d'un chaos, & envelopez de l'ombre d'une premiere maſſe, non encor ébauchée, ne cherchent aucun relief de ces dignes & rares

fonc-

fonctions qui distinguent l'homme de la brute, avec tant d'excellence, & dont les operations bien composées, aprochent en quelque façon de la Divinité. Et certes j'estime également la vie, & la mort des gens de céte étofe; pource que l'un & l'autre ne trouve point d'avantage que dans le silence. Il est bien vray que nous ne pouvons pas tous avoir une felicité pareille, & qu'un bien est donné à l'un, qui ne se trouve concedé à l'autre : Aussy la nature ne donne pas des Royaumes à tous ceux qui seroient capables de les commander, & les grands emplois ne tombent pas à tous ceux qui y reussiroient bien, & qui en sortiroient avec gloire : Mais au defaut des hautes occupatiõs de céte derniere nature, qui ne

sont

ſont pas neceſſairement données à la capacitê, ny au merite; mais ſouvent à l'aveuglement; encor vaut il mieux produire des œuvres mediocres, que point du tout. Et veritablement ce n'avoit jamais été mon deſſein, & moins encor ma pensée de conduire céte-cy aux yeux du monde: mais puis qu'une bonne partie de mes plus familiers amis ont pris goût à le lire, & qu'ilz en ont deſiré des copies, je me ſuis laiſſé aler à leurs demandes, & pour éviter une longueur de manuſcris ennuieuſe, je l'ay fait imprimer, non pour autre fin, que pour contenter leurs deſirs. Ie leur dois tant, que j'aime mieux le ſoumetre à la cenſure de pluſieurs, que d'encourir vers eux, celle d'un refus incivil.

R E-

REMARQUES MORALES ET POLITIQUES.

Action.

LEs actions ſont bien plus puiſſantes pour emouvoir les hommes, que non pas les paroles.

Les grandes actions veulent étre ſecourües, & ſecondées des grands entendemens. *Valer. l. 3.*

Aux actions de conſequence rien ne ſe doit paſſer legerement.

Les actions bâties ſur une injure malfondée, ſont tousjours mal'heureuſes.

Acuſateur.

La conſideration de la qualité des acuſateurs rend l'acuſation plus forte.

Adverſité & Affliction.

Entre toutes les pertes & afflictions

qui peuvent arriver à l'homme, il n'y en a aucune qui le touche plus au vif, apres celle de la mort, que celle de ſa liberté : ce nonobſtant un homme de cœur, & de courage ſe doit roidir d'une conſtante magnanimité, contre tout malheur, & adverſité.

En une affliction extreme, & exceſſive, on ne trouve point de paroles aſſez puiſſantes pour donner medecine à l'eſprit.

C'eſt une tres grande conſolation en nos traverſes, & adverſitez, que d'avoir la conſcience aſſuree de notre bonne volonté.

A ceux, que la divine providence ne veut favoriſer, rien ne ſuccede bien.

Un malheur qui arrive par foibleſſe de cœur, eſt beaucoup plus inſuportable, que celuy qui vient apres qu'on a fait tout ce qui ſe peut par grandeur de courage, pour l'empeſcher.

Il n'y a ſi grand malheur au monde, qui ne puiſſe étre aucune fois occaſion de quelque bon heur.

Celuy au quel toutes choſes viennent à ſouhait, doit ſoigneuſement peſer à par ſoy, avec quel cœur, & courage il ſupor-

ſuportera les adverſitez , les perils, les dangers,& le banniſſement. *Terence.*

Quelque choſe qui nous avienne , il nous la faut ſuporter, & conſtamment,& ſagement : & nous ſouvenir que cela eſt arrivé aux hommes. *Ciceron.*

La memoire des maux paſſez eſt quelque fois agreable. *Ciceron.*

Une affliction arrive rarement ſeule en une maiſon;quelle n'en atire ſouvent une, ou pluſieurs apres elle.

Les coups de l'adverſité réveillent la vertu, & la font tenir ſur piez.

Il eſt plus aiſé de porter l'adverſité , que la proſperité.

A ceux qui ſont inſenſez on ne doit rien reprocher: mais à ceux qui ont bon ſens , qui ſont bien diſpoſez de leur perſonne , & qui n'employent leur temps qu'a folie & oiſiveté , on ne doit tant plaindre le malheur , lors qu'il leur avient. *Phil. de Comine.*

La miſere,& calamité fournit tousjours de quoy parler , & rend ordinairement les affligez grands parleurs. *App. de bell. punic.*

Les malheurs,& diſgraces venus à l'improviſte, tant moins ilz ſont prevus , &

plus ilz ſe rendent effroyables.

L'Affliction fait oublier le monde, & éleve nos penſees vers le ciel : car l'affliction eſt la livreé des enfans de Dieu.

C'eſt un grand deplaiſir, quand ayant été grand, on ſe voit tombé, & reduit en ſervitude. *Seneque.*

Les traverſes, & adverſitez ne ſont jamais plus injurieuſes, que quand elles ſont revetües de l'aparence d'un bon office, & autorizées du titre de parenté. *Ciceron.*

Les afflictions, & adverſitez ordinaires ouvrent l'entendement de l'homme, & le font parler avec jugement ; & les calamitez extremes, ou renverſent du tout, ou du moins aſſoupiſſent l'eſprit. *Seneque.*

Il ne faut jamais injurier un affligé, lequel étant preſſé du malheur de ſa condition, n'a rien de libre que la penſee. *Iuſtin.*

Malheureux eſt celuy du quel la vie eſt pleurée de pluſieurs, & la mort agreable à tous. *Bruxille.*

Il n'y a jamais eu homme ſi heureux en ce monde qu'il n'ait quelque fois ſouhaité de mourir, plus tôt que de vi-

vre.

vre: car les calamitez qui nous aſſaillent, & les maladies qui debilitent nos forces, troublent tellement les aiſes de cete vie, qu'encor qu'elle ſoit de peu de durée, elle ſemble neanmoins n'être que trop longue. *Xerxes.*

On doit porter patiemment les adverſitez que Dieu envoye, & ſouffrir conſtamment celles qui aviennent de la part de nos adverſaires. *Pericles.*

A celuy qui ne fait ce qui eſt utile, & profitable à tous, & qui ne fait deplaiſir à perſone, ne faut reprocher ſa calamité, mais plus tôt ſe condouloir de ſon infortune. *Demoſthene.*

Il eſt aiſé de ſuporter une miſere: mais de l'endurer juſqu'à la fin, il eſt fort difficile.

Les affligez reçoivent quelque alegement, quand chacun prend part à leur affliction.

Ceux qui ſouffrent quelque calamité au depourveu, & la voyent de leurs propres yeux, entrent en telle colere, que tranſportez par icelle hors de toute raiſon, ilz font ordinairement beaucoup pour leur defence. *Archidamus.*

L'homme perd ſouvent la prevoyance ſur

ce ſur le point de ſes infortunes.

Celuy ne ſçauroit jamais bien dire que c'eſt d'aduerſité à qui fortune n'a point donné de croq en jambe.

L'affliction eſt bonne mere de prudence.

Affaires.

Aux affaires d'importance faut marcher peſamment, pour y parvenir avec plus d'heur, & de ſeureté.

Il faut tellement manier les affaires d'autruy, que les nôtres n'en ſoient point miſes en oubly. *Caton.*

Nous n'aurions jamais fait, ſi nous voulions prendre à cœur les affaires du monde.

C'eſt grand coup d'avanture, quand les affaires d'importance ſe manient dextrement par petites gens : & les peuples s'eſtiment vilipendez, ſi l'on fait traiter avec eux par hommes de baſſe étofe.

Le ſecret eſt la premiere loy, & le plus ferme lien de l'expedition d'un grand affaire. *Valere.*

Es affaires du monde, ſi quelque revers n'atrempoit quelquefois l'eſprit de

de l'homme, par un temperament d'affliction, la proſperité l'enyvreroit à la longue.

A deliberer d'une choſe d'importance, il n'y a rien de meilleur, que d'y penſer maturément. *Ageſilaus.*

Ne faillir jamais en maniant de grands affaires, c'eſt choſe qui ſurpaſſe la nature de l'homme.

L'on peut bien naître capable de grands affaires : mais l'experience, qui eſt la mere des ſciences, & de la memoire, aporte la capacité.

Un affaire manié avec peu de bruit, ſe fait avec plus de fruit.

Comme c'eſt imprudence faire grand cas de peu de choſe, auſſy eſt ce acte de generoſité, faire valoir un grand affaire, & ne le traiter, ny lachement, ny baſſement.

Il faut deliberer & reſoudre lentement, & à loiſir : car en la navigation des affaires du monde, l'impetuoſité eſt decrieé, pour le naufrage qu'elle a fait de pluſieurs grands deſſeins. *Ariſtote.*

Ce te doit étre une choſe difficile, & facheuſe, ſi étant entré, & ayant entrepris une choſe avec grande eſperance, tu

n'en viens à bout, & ne la conduis à ſa perfection.

Es affaires où l'on penſe avoir le droit, & la juſtice pour ſoy, il vaut mieux une prompte depêche, que languir en la longueur des remedes : & au contraire, ſi vous doutez du droit de vôtre cauſe, la diſpute eſt tousjours plus profitable, que la reſolution, & la maladie plus utile que la gueriſon.

Les grands affaires ſe commencent ſouvent par des occaſions fort éloignées de la fin, où elles aſpirent. *Guicciardin.*

Souvent on penſe avoir quité les affaires, & on ne les a que changées. *Montaigne.*

En un bon affaire tout retardement eſt perilleux,

Il n'y a perſonne qui ſe maintienne avec loüange, & vertu, au maniment perilleus des affaires publiques, ſans y étre conduit par l'eſperance du fruit d'en étre immortalizé. *Ciceron.*

L'iſſüe des affaires humaines depend d'un conſeil plus haut, que celuy de l'homme.

C'eſt aporter un grand prejudice aux affaires, reculer ſur le point qu'on doit avancer

avancer, en mépriſant les commoditez, & occaſions qui ſe preſentent à une entrepriſe, par la conſideration du temps, & du lieu : mépris qui n'a jamais été que ruineux, & honteux aux grandes entrepriſes.

L'homme qui entend bien les affaires, mais n'en ſçait diſcourir, ny les metre en œuvre, n'eſt non plus eſtimé que s'il n'en avoit aucune intelligence : mais celuy qui a l'une & l'autre de ces parties, & toutesfois ne ſe ſoucie pas du profit de la Republique, ne pourra rien faire, ny dire qui tourne à l'avancement d'icelle.

Nous tenons celuy qui ne ſe ſoucie nullement de l'état des affaires publiques, non ſeulement pour oiſif, & pareſſeux : mais auſſy du tout *inutile*. *Pericles.*

Rien ne peut venir à perfection, quand au maniment des affaires publiques, un chacun a égard à ſon profit particulier. *Pericles.*

Le commencement ne decouvre point quelle doit étre l'iſſüe des affaires. *Arteb.*

Comme les petites letres laſſent plus les yeux, auſſy nous piquent plus les petites affaires : la tourbe des

menus maux nous offenſe plus, que la violence d'un, pour grand qu'il ſoit. *Montagne.*

Celuy qui és grands affaires veut étre eſtimé amateur de juſtice, il la luy faut quelque fois violer, en ceus qui ne ſont de grande importance.

Les affaires vont alors mal, quand ce qui ſe peut faire, & obtenir par vertu, eſt taché par argent.

Toute adreſſe de vie demande l'ayde des hommes : mais ſur tout le maniement des affaires d'état.

Ordinairement ceux qui vont à la bonne foy, manient mieux les affaires d'état, que ces grand politiques, qu'on apelle.

Le commencement de conſultation ſur tout affaire eſt de bien comprendre la queſtion ; autrement on ne fait qu'extravaguer.

Les plus grands clercs ne ſont pas tousjours propres aux affaires d'Etat.

Agriculture.

L'Agriculture eſt la mere nourrice de tous Etats ; & la vie champeſtre eſt la vraye vie d'un gentil-homme, autant que

le

le Prince ſe peut paſſer de ſon épée.

Allegreſſe.

Maintes affections de l'ame ſe peuvent celer : mais l'allegreſſe eſt de la nature du feu, lequel ſe manifeſte tant plus on le veut étoufer.

Les plus grandes allegreſſes du monde ne ſont que pures douleurs, revetües d'un peu de plaiſir.

Alliances.

Les alliances renouvelées conſervent les maiſons, & renouvellent les amitiez.

Il ne ſe prend pas des alliances, ainſy que des habillemens.

Devant que donner commencement à une entrepriſe, ou à quelque alliance, le Prince doit meurement conſiderer s'il eſt convenable à ſa conſervation de s'y engager, ſi la perte de l'Etat qu'il veut defendre luy ſera dommageable, ou indiferente; pource que le Royaume n'eſt pas tousjours diſpoſé à ſecourir, & il eſt neceſſaire qu'il le ſoit, quand la neceſſité l'y obligé, ou qu'un Allié ſouffre.

Pluſieurs dangers, & inconveniens ſuivent infalliblement la multiplicité

des alliances.

Les Princes doivent bien ſçavoir avec quel lien de devoir, ou d'amitié; de recommandation, ou de ligue; de confederation, ou aſſociation, ou avec quelque autre nom, ou titre qui ſe puiſſe imaginer, ilz ſont conjoints, & obligez avec les autres Princes, & qu'ilz ſe gardent bien de negliger, d'alterer, ou enfraindre les alliances contractées: car il n'eſt beau, bon, ny honneſte, de paſſer ſouvent à des mutations, & changemens.

Ambaſſadeur.

Les deportemens des Ambaſſadeurs donnent à connoitre la volonté des Maitres.

La bonne reception qu'on fait à un Ambaſſadeur, eſt une courtoiſie qui oblige le Maitre.

Quelque choſe que vienne faire l'Ambaſſadeur. c'eſt tousjours un honneſte eſpion. *Philip. de Comines.*

Les Ambaſſadeurs ſont comme perſonnes ſacrées, & doivent étre reconnus, & traitez comme tels.

L'ordre que le Prince preſcrit a un Ambaſſadeur, ne ſe peut alterer, & ſi bien

bien il laiſſe pluſieurs choſes au cours de la prudence, celles dont l'ordre eſt exprés ne ſe peuvent changer, & ne veulent que l'obeiſſance.

C'eſt un conſeil politique d'envoyer ſouvent des Ambaſſadeurs vers le Prince, du quel on redoute la puiſſance, & les entrepriſes : mais auſſy il ne ſuccede pas tousjours bien de fier la conduite des affaires aux autres, Il eſt bon quelque fois de faire, d'entreprendre, & d'y aller ſoy meſme.

On ne ſçauroit envoyer à un Prince eſpie ſi bon, ne ſi ſeur, ne qui ait, ſi bien l'œil de voir & d'entendre, qu'un Ambaſſadeur. *Philip. de Comines.*

Le principal devoir d'un Ambaſſadeur, eſt de *penſer à tout*, & ſe reſoudre de toutes choſes, qui peuvent réuſſir pour le bien, & utilité de ſon Maitre.

La Majeſté des Roys eſt tellement intereſſée en l'injure qu'on fait à leurs Ambaſſadeurs, qu'à peine ont ilz de plus ſenſible, ni de plus legitime ſujet, pour quereller ceux qui les outragent.

Les privileges d'un Ambaſſadeur ne ſõt pas ſi generaux, qu'ilz ne ſoient auſſy conditionez à ne devoir entreprendre de ſubor-

ſuborner les ſujets d'un Prince, au pres du quel il reſide,& ſous couleur de paix, & d'amitié, machiner contre ſon état.

Un Legat, & Ambaſſadeur doit aller avec de bonnes cautions, pour éviter le blaſme de prometre ſans tenir, laiſſer ſa parole vaguer, & floter ſans honneur, ny ſans pois, comme celle d'un homme vain, & leger.

Ambition.

L'Ambition n'a point de bornes.

L'Ambition conſidere plus l'étendüe du deſir, que du devoir.

Le Prince qui n'empeſche l'accroiſſement de l'ambition, quand elle ne fait que naitre, ne tire autre profit de ſa tolerance, que le repentir, & le dommage.

Qui ſe laiſſe cœffer à l'ambition, devient frenetique,inſenſé,& ſe perd, ſi une grande prudence ne ſurvient, ou ſi quelque providence d'enhaut ny remedie.

L'Ambition s'oblige à tout entreprendre, & à tout faire, encor qu'il n'y ait rien qui puiſſe diſpenſer le ſujet, de ce qu'il doit, à ſon Prince. *Demoſt.*

L Ambition aveugle ordinairement ceux

ceux qu'elle eſt preſte de renverſer du plus haut grade, au quel elle les a perchez; & la fureur des jugemens de Dieu confond ceux qui ſe fient en leur authorité.

Qui tâche de s'avancer en dignité, il ſemble qu'il cherche ſon malheur, & ſa ruine.

La convoitiſe de regner, ignore les droits de pieté, & de juſtice.

Celuy qui deſire ateindre au plus haut point de la gloire, ſans paſſer par les degrez du merite, veut voler, & non pas monter, & d'ordinaire, le credit qui vient de la faveur, où de la violence, eſt détruit par l'envie, ou ruiné par le chatiment: mais celuy que le merite acquiert, & conſerve par la recompenſe, eſt maintenu par la juſtice.

Ame.

L'Ame eſt plus toſt ou elle anime, que lâ où elle vit. *Caton.*

L'Ame humaine vit plus au ciel, où elle aſpire, qu'elle ne vit au corps, où elle ſoupire.

Une bonne ame ne peut étre violentée à faire mal.

On

On éprouve l'or en la pierre de touche, & l'ame, tant de bons, que des mauvais, en l'or. *Philon.*

Amy.

L'Amy vray, & certain, eſt connu en la neceſſité, & és choſes incertaines.

L'affection qu'on porte à un amy, commande quelque fois de donner conſeil à qui ne le demande. *Ant. Perez.*

C'eſt choſe bien difficile de garder un amy par force. *Xenophon.*

Il y en a pluſieurs qui ne trouvent rien de bon es choſes humaines, que ce qui eſt profitable, & uſans des amis ainſy comme des beſtes, ilz aiment ſeulement ceux, deſquels ilz penſent tirer quelque grande commodité, & ainſy ſe trouvent manques, & deſtituez de la choſe la plus deſirable qui ſoit au monde, qui eſt l'amitié naturelle, & reciproque, que toutes les creatures doivent avoir entre elles, & ne peuvent prendre exemple en eux meſmes, pour ſçavoir, quelles, & combien grandes ſont les forces de cete amitié; car chacun s'aime ſoy meſme, non pour eſperer aucun ſalaire de cete ſienne charité; mais dautant que chacun eſt

cher

cher à ſoy, de ſon propre inſtinct. Que ſi l'on ne fait le meſme en l'amitié, il eſt impoſſible, que jamais on trouve un vray amy. *Ciceron.*

Il faut acquerir des amis, & les ayant acquis bons, & ſinceres, on ne les peut jamais avoir aſſez. *Saluſte.*

Qui eſt capable d'aimer extremement, l'eſt auſſy de haïr extremement.

Les inconſtans, & déloyaux amis, ſont ceux qui meſurent l'amitié par le profit, l'eſpoir du quel periſſant, auſſy toſt, ilz s'envollent auſſy,& vous laiſſent.

Celuy là eſt tres bien meublé, qui a fait proviſion de bons amis.

Il faut gratifier en pluſieurs choſes aux amis; mais ſans toucher à la religion, & violement d'icelle.

On doit tenir pour amy, celuy qui vous conſeille bien, & vous aſſiſte fidelement en vos affaires; & celuy qui fait le contraire, pour ennemy. *Appian.*

Celuy n'eſt à nombrer entre les pauvres, qui a fait acqueſt de bonnes letres, & d'amis vertueux, qui eſt un ſoutien, & nourriture pour la vieilleſſe.

Conſeiller à nôtre amy qu'il prenne un certain métier, ou état pour vivre, n'eſt

n'eſt que bien fait : mais luy ſpecifier, lequel il doit neceſſairement prendre, cela me ſemble réprouvé : car à celuy qui eſt né pour porter l'épée au coſté, ſied mal une étole au cou : à qui aime garder brebis, n'apartient étre en cour : à celle qui deſire mary, eſt grand faix porter le voile. *Ant. Guevar.*

La memoire de ceux, qui n'abandonnent point leurs amis en leurs neceſſitez, eſt plus durable à la poſterité, que celle de ceux, qui n'en tiennent conte que durant la proſperité. *Val. max.*

Celuy eſt vrayement amy, qui en l'affaire uſe d'éfet, ſi le beſoin le requiert ainſy. *Plaut.*

Il n'y a rien plus inique, que l'amy tardif à faire plaiſir. *Plaut.*

Les vieux amis ſont les meilleurs.

Il ne faut fier choſe quelconque aux amis, laquelle s'ilz decouvrent, nous puiſſe porter blâme, & infamie.

Celuy qui donne ſecours, eſt reputé pour amy, & celuy qui reſiſte aux deſſeins d'autruy, pour ennemy. *Tucid.*

Jamais homme n'eut aſſez d'amis. *Saluſt.*

Il faut faire bien à nos amis, pour les rendre

rendre d'autant plus affectionez, & ſe reconcilier envers nos ennemis pour éviter d'étre calomniez des uns, & mépriſé des autres. *Cleobul.*

Bias diſoit qu'il falloit aimer, comme ſi on devoit quelque jour devenir ennemis, & ne pas tant cherir ſes amis qu'on s'en repentit.

Ne ſois leger à faire des amis, mais garde bien ceux que tu as une fois acquis. *Solon.*

Le principal devoir des amis n'eſt pas ſuivre le defunct par des cris, & des pleurs qui ne ſervent de rien : mais de ſe ſouvenir de ce qu'il a voulu, & d'executer ce qu'il a ordonné.

L'Amy eſt un autre nous meſme, avec lequel nous nous rejouiſſons en nôtre proſperité, & la joye en croit, quand nous avons à qui la communiquer : nous nous conſolons auſſy avec luy en nôtre adverſité, en nôtre douleur, & triſteſſe, & on diminüe de plus de la moitié, quand nous avons ſur qui déchager par amiable communication, l'amertume de nôtre cœur. *Bodin.*

Il faut conſerver ſes amis en quelque état qu'ilz ſoient, de peur que nous ne don-

donnions occaſion de dire aux gens, que nous les dechaſſons, pource qu'ilz ne conſentent point à nos mauvaiſes mœurs : ou bien s'ilz ſont mauvais, que la familiarité des méchans ne peut étre de longue durée. *Bion.*

Les bons contes, font les bons amis.

Le grand nombre d'amis eſt marqué de preud' homie, & le defaut preuve du contraire.

Amitié.

La premiere loy d'amitié, eſt de ne requerir ſon amy, de choſe qui ne ſoit juſte, & en ſa puiſſance.

Il faut que les amitiez ſoient immortelles, & les inimitiez de peu de durée.

Les plus ſolides amitiez ſe rompent quelquefois par une bien legere rencontre.

Il ne faut ainſy uſer des amitiez, que nous faiſons des fleurs, les quelles ſont autant agreables, qu'elles ſont freſches, & recentes.

Cete amitié eſt la plus joyeuſe de toutes, laquelle procede de la reſſemblance des mœurs, & du raport des complexions.

L'Af-

L'Affliction eſt le vray afinement de l'amitié,& les vrays amis ſe reconnoiſſent en l'adverſité, parce que les afflictions ne ſont lors pouſſées, ny échauffées d'autre eſprit,que du pur deſir de faire du bien à l'amy:mais en telles occurrences les amitiez ſont perilleuſes, & ruinent les amis. *Val. max.*

La vraye amitié haït tout delay, & ne peut ſouffrir aucune atente. *Seneque.*

L'Amitié qui n'eſt fondée que ſur l'utilité, eſt peu durable.

Les amitiez mercenaires s'evanoüiſſent tousjours, quand l'argent manque. *Procope.*

Où commence la defiance, là finit l'amitié.

Les vrayes amitiez paſſent au delà du tombeau.

Les liens d'amitié ſont plus étroits, procedans de la vertu, que du ſang, & du parentage; & tout homme de bien eſt parent d'un vertueux, à cauſe de la reſſemblance des mœurs qu'ilz ont enſemble.

L'Amitié a les bras aſſez longs pour ſe tenir, & ſe joindre d'un coin du monde à l'autre, & ſpecialement celles où il y a une continuelle communication d'offices,qui

en

en reveillent l'obligation, & la ſouvenance. *Montagne.*

Celuy qui aime pour aimer, ſe contente d'étre aimé : mais celuy qui n'aime que par intereſt, s'il ſe voit favoriſé, il eſpere que cete faveur luy acquerra les avantages qu'il deſire.

Les amitiez ſont fort rares, on trouve moins en ceux, auſquels on penſe qu'elles doivent étre plus abondantes.

Les affections particulieres ſe doivent oublier, pour le bien, & utilité du public.

Les cœurs, & affections des hommes s'uniſſent enſemble, par la grandeur & authorité de l'homme, par ſes hauts faits, & par l'opinion de ſa bonne vie, & s'eloignent loing de ceux qui ſont privez de ces choſes.

C'eſt une grande proximité, que la conjonction des cœurs, & des volontez. *Proper.*

Amour.

L'Amour peu à peu prend force au cœur humain, & par ſucceſſion de temps, il ſe fait maitre de tout l'homme.

Il ne ſe trouve aucune drogue, ou remede,

mede, qui puiſſe ſoulager les paſſions amoureuſes.

Le deſir, & la jouiſſance nous metent pareillement en peine., la rigeur des maitreſſes eſt ennuieuſe;mais la facilité l'eſt (a vray dire) encor d'avantage: d'autant que le mécontentement, & la colere naiſſent de l'eſtime, en la quelle nous avons la choſe deſirée, aiguiſent l'amour, & le rechaufent : mais la ſatieté engendre le degouſt ; c'eſt une paſſion mouſſe, hebetée, laſche, & endormie. *Mich.de mont.*

Le couroux, & diſcorde des amans eſt un renouvellement d'amour. *Terence.*

Amour n'a reſpect, ny à pris, ny à conſeil.

Qui perd ſon amour aſſez gagne.

Celuy qui au commencement a reſiſté & dechaſſé l'amour, eſt en aſſurance, & victorieux: mais s'il ſe flâte, & nourrit en ſoy ce doux mal, ce ſera tard qu'il refuſera de porter ce joug, ſous lequel il aura ployé le col, & les épaules.

Les amours, ou plus toſt amouretes de quelque femme, ou fille ſont vrayement une pure paſſion, d'atirer tellement les eſpris des hommes, qu'ilz viennent à negliger tout autre ſoucy.

L'A

L'Amour eſt une belle choſe, pourveu qu'il ne paſſe point les bornes de la raiſon.

L'Amour eſt aux amans une agreable playe, une douce amertume, un venin ſavoureux, une maladie qui leur plaît, un ſuplice qu'ilz embraſſent, & une mort où ilz courent. *Franciſ. Petrarcha. dial. 6.*

Toutes choſes ſe font par amour, & ſe defont par haine.

Bien ſouvent le ſalaire de l'amour, & le fruit du plaiſir, gît en une ſimple penſée: mais c'eſt un grand ſuplice, que d'étre fruſtré de la volupté ſouhaitée.

Les dedains, les refus, & enfin tous les martyres de l'amour ſont conſolez de l'eſpoir, qui flate tousjours, & qui promet de l'alegement.

Amour vaut mieux que force.

Nul plus grand bien ne nous ſçauroit arriver que d'étre aimé de tous, & gagner le cœur de leur franche volonté, & ſans que ſoupçon aucun y entrevienne.

Qui ne veut étre en danger, ne ſe doit metre à aimer.

L'Amour a beaucoup plus de credit pour obtenir ce qu'il vous plâit, que la crainte.

Appuy.

Quand quelcun eſt traversé en ſon bon droit, & juſte cauſe, par un plus puiſſant oppoſant, la querelle a beſoin d'un fort appuy, pour ſe prevaloir au beſoin.

Il faut demander ſecours de tous, voire juſqu' aux plus petits.

Armée.

Dans une armée, le forfait d'un ſeul homme doit étre pourſuivi juſqu' a la punition : mais quand une multitude a offensé, l'on y doit proceder par paroles. *Ioſephe.*

Arrogance,

Toute arrogance étant odieuſe, celle la l'eſt encor plus, qui conſiſte és choſes de l'eſprit, & en l'oſtentation de ſon bien dire. *Ciceron.*

Tard avient il que celuy là ſoit aimé de pluſieurs, lequel s'éfforce d'étre preferé à beaucoup d'autres, non par ſon merite, mais par ſon arrogance.

Efforce toy de complaire à tous les citoyens : car tu en ſeras mieux venu

aux compagnies : au contraire l'arrogance, & preſomption portent tousjours dommage. *Bias.*

Il n'y a rien au monde de plus indecent, que l'arrogance, & principalement aux jeunes hommes. *Xenophon.*

La preſomption ſe fait croire plus aſſurée, qu'elle n'eſt. *Egeſip.*

C'eſt preſomption aux enfans de penſer plus ſçavoir, que leur mere.

Aſſaſsinat.

Les Aſſaſſinats commis en la perſonne des grands, ont tousjours été cherement vendus.

Pluſieurs Princes ſçavent bien faire les aſſaſſinats ; mais ilz ne conſiderent pas ce qui en peut arriver.

Aſsiegement.

Les aſſiegez ſont hors de blâme, quand ilz ouvrent leurs portes, apres que le terme du ſecours promis eſt expiré : mais c'eſt lâcheté de l'anticiper, & de ſe rendre miſerables avant le malheur.

Une place qu'on tient aſſiegée, & la quelle on veut prendre vitement, on la

la doit batre, & charger inceſſamment. *Livius.*

En fait de ſiege, tout defaut à qui la patience manque.

Les ſieges des places importantes, & de la priſe deſquelles s'enſuit, ou la perte de tout un pays, ou un dommage notable à la Monarchie, doivent plus toſt étre empechez par la reſolution, que par la prudence.

Il n'y a point place pour inprenable qu'elle ſemble, qui ne ſoit facile à prendre, ſi elle manque de gens qui la defendent, ou ſi elle eſt ataquée par des courages invincibles.

Aſſurance.

Aucune fois un peu moins d'aſſurance, donne plus de prevoyance.

Atheiſme.

L'Atheiſme eſt un crime ſi deteſtable, & ſi abominable devant Dieu, qu'il ne demeure jamais impuni.

Tout ainſy que la plus forte Tyrannie, n'eſt pas ſi miſerable que l'Anarchie, quand il n'y a ny Prince, ny Magiſtrat: Auſſy la plus forte ſuperſtition

du monde, n'eſt pas à beaucoup pres ſi deteſtable que l'Atheiſme.

Avarice.

Il y a deux choſes de grand pouvoir pour induire l'homme à malfaire, à ſçavoir la ſuperfluité, & l'avarice.

Un avaricieux nuit à chacun, & eſt haï d'un chacun, il ne profite ny à ſoy meſme, ny aux ſiens, il n'eſt jamais joyeux : mais tousjours triſte, penſif, chagrin, & difficile, & ne traite honneſtement, ny ſa femme, ny ſes enfans, ny ſa famille. *Patrice.*

L'Avarice des vieillars eſt à blâmer ſur tout autre : car ſçauroit on trouver choſe plus abſurde, que lors que le moins de chemin nous reſte à faire, nous nous chargeons le plus de ce qui eſt beſoin pour voyager. *Caton l'ancien.*

L'or fait ſouvent haïr celuy qui l'aime, & le butin releve fort peu les commoditez du pillart : mais les belles actions laiſſent l'odeur d'une loüange immortelle aux ames genereuſes.

L'Avarice a tousjours ſon cœur, là où eſt ſon treſor.

L'ors que l'avarice accompagne un mini-

miniſtre, ſes conſeils ne ſçauroient étre que violens, & tyranniques:

L'intereſt eſt grandement dommageable, auſſy bien dans les affaires publiques, que dans les particulieres. *Tacite.*

La ſoif inſatiable de convoitiſe n'eſt jamais ſoule, ny raſſaliée, & les riches ne ſe paſſionnent pas ſeulement du deſir de donner accroiſſement â ce qu'ilz poſſedent; ains encor de crainte qu'ilz ont de le perdre.

La nature a enfonsé l'or, l'argent, & le fer dans la terre, la malice des hommes les en a tirez tous trois, afin qu'elle ne manquât ny d'inſtrumens pour les meurtres, ny de chatiment pour les meurtriers. *Seneque.*

Il n'y a choſe ſi ſainte qui ne puiſſe étre violée par argent, ny rien tant invincible, que la pecune ne puiſſe forcer & accabler. *Ciceron.*

C'eſt une grande mechanſeté que de laiſſer, & abandonner la vertu, pour le profit, quelque grand qu'il ſe puiſſe repreſenter à nous. *Ciceron.*

L'intereſt, dit *Tacite*, eſt fort dommageable dans les affaires publiques, & encor dans les particulieres.

Ne faire bien à perſonne, c'eſt avarice : mais empeſcher qu'un autre ne le face c'eſt cruauté.

Authorité.

Toute authorité recherchée, & obtenüe par forfait prend incontinent fin. *Curtius.*

Celuy eſt grandement à condamner, qui ſous couleur de la grande authorité où il ſe voit élevé, n'aprend autre choſe qu'a devenir inſolent. *Saluſte.*

Que le Prince ſe ſouvienne non ſeulement de la grandeur de ſon authorité : mais auſſy juſqu' où il luy eſt permis de s'etendre. *Ciceron.*

Il faut prendre garde que la facilité n'amoindriſſe l'authorité, ny la ſeverité l'amour. *Tacite.*

L'authorité eſt la gloire, & l'ornement des vieillars.

L'authorité ſouveraine eſt ſi delicate, que pour bellement qu'on la touche, on la bleſſe.

L'authorité du Prince maintient l'Etat, & elle ne peut durer quand on mépriſe de vanger ſes offences.

Ce n'eſt aſſez d'avoir de l'authorité parmy

parmy les gens de guerre, ſi la creance, & le reſpect manque entre les gens de juſtice, & les Orateurs qui ont du credit parmy le peuple.

Beauté.

L'Epoux celeſte cherche la beauté de l'eſprit, plus que celle du corps.

L'excellence de la beauté ſe fleſtrit en nous, ou par longue maladie, ou par trait de temps, & vieilleſſe.

La beauté, & l'honneſteté s'acordent peu ſouvent.

La beauté eſt un bien fresle, & fragile, la violence d'une maladie, & les ardeurs d'une fiévre fanent les roſes, & le vermillon des joües, & fleſtriſſent les lis du viſage.

La parfaite beauté eſt de mauvaiſe garde.

La beauté ſans grace eſt un vaiſſeau ſans voile, un printens ſans verdure, un flambeau ſans lumiere, un jour ſans ſoleil; & une nuit ſans étoiles & ſa grace n'afranchit pourtant du tombeau.

La beauté eſt la mere de la laſciveté, le nid de la vanité, la fontaine d'orgueil, la perturbatrice de la paix, l'annonciatrice de la guerre, l'occaſion des rapines, la provocation de l'inceſte, & le magaſin de toutes les paſſions.

Les femmes ont un tel pouvoir par leur ſageſſe, & beauté, qu'elles font oublier aux generaux d'armée le devoir de Capitaine, pour devenir Courtiſans.

Les beautez dedaigneuſes n'atrapent point de cœurs.

La beauté, les grandes richeſſes, la vigeur du corps, & tels autres biens s'evanoüiſſent incontinent : mais les notables faits de l'eſprit, ſont immortels comme l'ame. *Saluſte.*

Bien-fait.

Le bien-fait eſt bien plus agreable, quand il eſt déprisé par le donneur : car celuy qui fait ſont preſent plus grand qu'il n'eſt, perd une bonne partie d'iceluy.

Des plus grands bien-faits, ſe forment le plus ſouvent les plus grandes ingratitudes.

Celuy la eſt plus heureux, lequel uſe

uſe de largeſſe, & de benévolence, que celuy qui la reçoit ; car celuy qui temoigne de l'amitié, le fait pour l'entretenement d'icelle ; mais celuy qui reçoit le bien-fait, ſçait aſſez qu'en le rendant, il tâche plus toſt de ſe revanger de ſon obligation, que d'y ſatisfaire. *Pericles.*

Bonté.

Celuy qui eſt bon naturellement, l'eſt auſſy par tout, & à l'endroit de tous.

La bonté n'eſt autre choſe, qu'une vie bien reglée en mœurs, & en toute action, ſur le compas de ce qui eſt honneſte.

Bruit.

Le bruit commun publie ſouvent les choſes à venir, comme avenües.

Souvent le bruit decouvre les penſees les plus couvertes, & repreſente ce qui ſe peut faire, comme s'il étoit desja fait. *Nicetas.*

Calomnie.

LA calomnie eſt le plus crüel ẽguillon, que puiſſe ſentir une ame noble.

La calomnie a tousjours beaucoup

de langues , & peu de front.

Qui pourra étre innocent de fauce calomnie , ſi aux accuſateurs eſt donné foy & creance.

Candeur.

La Candeur , & franchiſe eſt une des plus nobles qualitez qu'on puiſſe avoir.

Capitaine. Chef d'armée.

C'eſt un grand bon heur & avantage à un general , ou Chef d'armée , quand les gens de guerre ont grande creance en luy , qu' un chacun croit qu'il prend ce qu'il entreprend.

Le devoir d'un chef de guerre eſt de pourvoir à la ſeureté de ſon armée , ſçavoir ce qui eſt derriere, auſſy bien que ce qui eſt devant luy , connoitre les paſſages de l'ennemy , & vaincre alaigrement les injures de l'air. Les courages ſe renforcent , & s'affoibliſſent á l'exemple du chef.

C'eſt temerité , meſme aux plus grands Capitaines , de mépriſer ſon ennemy.

Pauvre condition d'un Chef , qui ſe voit

voit eſclave de ceux, aus quels il doit commander.

L'Epargne en eſpions fait ſouvent perdre de bonnes occaſions aux Chefs, à faute de connoitre les deſordres, & difficultez qui travaillent les ennemys.

Bien ſouvent arrive que deux braves levriers ſe batent apres le lievre, qu'un tiers emporte, ſurvenant à la traverſe.

Quelque fois les Capitaines renommez s'endorment au bruit de leur reputation, & bien que l'ennemy les redoute, ce ſont eux toutesfois qu'il veille le plus, & que plus il deſire atraper.

Les Chefs de guerre ſe doivent perſuader, que pour neant ilz donnent inſtruction, & diſcipline aux autres, ſi eux meſmes ne l'obſervent.

Mieux vallent des brebis commandées par un lion, que de lions commandez par une brebis.

Ce qu'on peut acquerir, ou bien executer par ruſe, argent, ou diſſimulation, il ne le faut jamais hazarder.

Un Chef d'armée ne doit facilement accorder ſurſeance d'armes, ſi ce neſt avec grand avantage, n'étant raiſonnable

qu'en terre ennemye, où il faut avoir l'œil par tout, & tourner la teſte de tous coſtez, il laiſſe inutile ſon armée, & atende l'hyver, en donnant loiſir à ſes ennemys de ſe preparer.

Il n'y a rien qui avance tant l'execution, que la preſence du Chef; car en la profeſſion des armes, auſſy bien qu'en l'œconomie, le devant de la teſte vaut mieux que le derriere. *Pline.*

Quand on peut avoir, & emporter quelque place par argent, il en faut étre liberal acheteur à quelque pris que ce ſoit, pluſt toſt que de la prendre à la longue, par force d'armes.

Il n'eſt raiſonnable de demeurer en terre ennemye, ſans étre aſſuré des principales fortereſſes, la perte deſquelles étonne tout le reſte.

Un excellent Chef de guerre doit avoir en ſoy ces quatre marques, la ſcience au fait militaire, la vertu, l'authorité, & la felicité. *Ciceron.*

Il n'y a rien d'imdomptable à un Capitaine de bon cœur, & la fidelité armée de courage, ne trouve jamais plus beaux lauriers, qu'en l'adverſité.

Le premier devoir, & le chef d'œuvre d'un

d'un General d'armée, eſt de ſauver celuy qui doit ſauver touts les autres, & le Prince offence le ſalut public, en mépriſant le ſien particulier.

Il n'y a pas tant d'égard à voir quel nombre de ſoldats tu conduis au combat, comme de conſiderer, combien ilz ſont vaillans, courageux, & aguerris.

Un Capitaine ne peut faire une plus lourde faute, que combatre hors de ſaiſon, & perdre la bataille, pour crainte d'étre reputé coüard, & laſche de courage. Partant il doit ſouffrir avec patience les reproches, & les injures qui luy ſont faites pour ce reſpect, & faire ſemblant d'avoir peur pour attirer l'ennemy dans ſon filé.

Ce doit étre une leçon aux Chefs de guerre, d'étre vigilans, de conſiderer leurs forces, & ne point mépriſer leurs ennemys.

Les grands Capitaines tiennent pour un ferme fondement, & l'experience l'a tousjours montré, qu'on ne doit jamais ſubir le hazard d'une bataille, ſi on n'y reconnoit quelque grand avantage, ou qu'une preſſante neceſſité y contraigne.

Celles

Celles cy ſont les vertus d'un General d'armée, le travail aux affaires, la conſtance aux perils, l'induſtrie à la pourſuite de ſes faits, la hativeté, & diligence à executer, & le conſeil à pourvoir à ce qui luy eſt beſoin.

Deux Generaux gaſtent l'état d'une armée : ſi les conſeils, & commandemens de l'un ne ſont ſuivis, il traverſe, & ruine ceux de ſon compagnon.

La nuit qui eſt donnée par la nature aux hommes pour le repos, doit par un Chef d'armée, qui eſt prudent, & vigilent, en une neceſſité, étre ordonnée aux ſoldats pour travailler aux tranchées, & aux baricades, afin d'enfermer & aſſurer ſon armée contre toutes les invaſions de l'ennemy.

Les diſcours de guerre, la perte de bras, de mains, de jambes, de piez, ſont les coliers, & medailles des Chefs, & des bons Capitaines. *P. Aretino.*

Les fortereſſes tenues par des Capitaines avares, ne ſont pas inprenables pour fortes quelles ſoient.

Quand un brave Capitaine veut changer de parti, pour l'en divertir, il le faut prendre par la voye de douceur.

Un

Un General d'armée doit avoir les delogemens de ſes ennemys tousjours ſuſpects, & ne ſe haſter trop pour les ſuivre, ſans les avoir bien reconnus.

L'induſtrie d'un Chef accort, & bien avisé, fait ſouvent ce que force ne ſçauroit exploiter.

Petits accidens interrompent des effets de grande conſequence.

Il ne faut facilement blâmer un valeureux Capitaine, quand il reçoit quelque afront en une méchante place.

Le Capitaine qui ſubjugue le Royaume par amour, n'eſt digne de moindre loüange, que celuy qui vainct par bataille. *Guevare.*

La mort d'un Chef valeureux, & de grande reputation eſt ſouvent la mort d'une armée, la teſte bas, les membres tremblent, & la vie s'envole.

Les Ialouſies, diviſions, & partialitez ordinaires entre Capitaines qui ſe diſent de meſme authorité, d'égale reputation, & d'autant utile ſervice les uns que les autres trainent coutumierement une perilleuſe conſequence.

Un General d'armée doit prendre garde à ce qu' il fait, car en la guerre, il n'y

n'y a pas lieu de faillir deux fois ; la premiere fois étant baſtante , pour ruiner une armée.

C'eſt une leçon aux Grands , & une maxime militaire, que le General ne doit combatre ſinon forcé , atendu qu' en la perte de ſa perſonne conſiſte la totale deroute de ſon armée.

La perſeverance eſt neceſſaire en toute ſorte de milice , mais notamment aux ſieges des villes , & il n'y a place que les munitions , & l'aſſiete rendent inprenable , que le temps , & la famine ne force , ne dompte , & ne face venir à la raiſon.

Les ſoldats ſuivent auſſy alegrement un bon, & vaillant Chef à la charge , qu' à la table , aux rencontres plus perilleuſes iront tousjours apres luy , & jamais devant. *P. Aretine.*

Un bon Chef doit étre ſage en conſeil & prudent au combat.

La plus importante piece d'une armée eſt un bon Chef.

C'eſt touſiours une ſage reſolution à un Prince , ou General d'une armée , de ne vouloir ſouſmetre l'importance d'une guerre , ou d'une bataille à la diſcretion

cretion du hazard incertain: dautant qu'il n'y a moins d'honneur à vaincre ſon ennemy par conſeil, & bonne conduite, que par bataille, & ſans neceſſité s'abandonner au ſort des armes journalieres: car c'eſt abuſer du ſang, & de la vie des hommes prudens.

Comme à un qui a le renom, par ſes ennemys meſme, d'étre le Roy des Capitaines, ne doit manquer le courage, ny la valeur d'executer ce qu'il a entrepris; Ainſy ne faut il pas qu'un Prince qui a entrepris quelque choſe de grand, ſe laſſe, ny laiſſe ſon entrepriſe imparfaite. *Livius.*

Il ne faut jamais employer deus fois un General reconnu malheureux en ſes entrepriſes.

Un Chef prevoyant, & genereux ne laiſſe échaper aucune occaſion ſans l'empoigner aux cheveux.

Un bon Chef qui aime les ſoldats doit deſirer, & tâcher de ramener tous ceux qu'il a mené; mais nul ne va à la guerre que pour donner, ou recevoir, & les Generaux d'armée ne s'obligent pas de vaincre ſans perte d'hommes.

Un Capitaine ne ce doit arreter pour donner

donner creance à un erreur qu' aura fait l'ennemy evidemment , dautant qu'il y retournera tousjours , n'étant raiſonnable d'étre ſi mal prevoyant , & avisé.

Tous les grands Capitaines ont dit que l'acoutumance à la frugalité rendoit toutes les incommoditez de la guerre faciles , & ſuportables ; & le travail eſt la plus douce ſauſſe des vaillans, & courageux.

Il faut donner le los de la victoire à la ſeule ſageſſe du Chef , plus toſt qu' à la force des ſoldats.

C'eſt à un bon , & vaillant guerrier , de ſçavoir , non moins l'art de bien fuir , quand il eſt beſoin , que de combatre.

Les officiers , & ſoldats pour gagner par force une place d'importance au ſervice de leur Prince , doivent mépriſer les coups , les perils , & les precipices , auſſy courageuſement que la mort meſme , tant le deſir de la gloire , l'excellence de l'occaſion , l'eſpoir de la victoire , doit animer les gens de bien , & les porter aux dangers, de la meſme alegreſſe , qu' aux feſtins.

Un

Un General, ou Chef d'armée doit en toutes entrepriſes prendre pour maxime, & avantage, d'étre bien informé de l'état des ennemys, & ſpecialement en une ville, & place aſſiegée d'importance, de ſçavoir ce que peuvent, ou ne peuvent pas les aſſiegez.

La face riante du Capitaine, donne courage aux ſoldats. *Xenoph.*

Themiſtocles diſoit ordinairement, que la ſageſſe principale d'un Chef de guerre conſiſte en ce qu'il peut prevoir les deſſeins de ſes adverſaires.

Les labeurs du Capitaine ne ſont pas tant penibles, que du ſoldat; Dautant que l'honneur que le Capitaine reçoit en guerre, luy alege aucunement ſes labeurs. *Xenoph.*

Un bon Chef a plus toſt égard à la neceſſité, qu' à l'importunité des étourdis. *Pericles.*

En une extreme neceſſité de famine, & autres pregnantes incommoditez, un bon Chef doit tousjours exhorter, & conjurer ſes ſoldats à la patience, & à la conſtance, à la quelle rien n'eſt impoſſible, & qui en un moment aporte des effets plus deſirez, qu'

qu' eſperez.

Il ne ſuffit pas de ſe faire craindre de ſes ſoldats, par crainte des ſupplices, ſi quand & quand il n'y a quelque atente & eſperance de recompenſe, qui les excite à ſe montrer vaillans, & ſi pour leur proéſſe, & vertu, on ne leur propoſe quelque choſe, que les Capitaines, & Empereurs ne peuvent montrer. *Patrice.*

Un bon ſerviteur donne à la prudence, & valeur de ſon ſouverain, le ſuccez de toute heureuſes entrepriſes, & n'eſt pas loiſible de metre ſa valeur, ny ſa capacité ſeulement au pair de celle de ſon Prince.

Le cruel, & ſuperbe Capitaine n'eſtime avoir acquis gloire, ſinon quand il baigne la terre en ſang. *Guevar.*

On ne ſçauroit arriver au ſuprême degré de parfait Capitaine, ny d'excellent Miniſtre, ſans avoir frequenté les écoles, & ſans avoir ſuivy les armées.

Un Capitaine qui perd une, ou pluſieurs batailles, ne perd pas ſa reputation, mais celuy qui les refuſe. L'un peut étre un defaut de fortune, l'autre

&

eſt quaſi tousjours un manquement de valeur.

Captivité.

Les beſtes que nous enfermons pour noſtre paſſe-temps, bien qu'on les nourriſſe plus plantureuſement qu'elles ne ſont étans libres, ſi eſt ce qu'elles ne prennent point plaiſir en cet aiſe, ſe voyant ainſy encloſes. *Ciceron.*

Cavalier.

Celuy ce doit apeler bon Cavalier, qui en la vie s'eſt acquis honneur, & qui par la lance a gagné richeſſes. *Guevar.*

Bien heureux eſt ce Cavalier, qui peut finir ſa vie au lit, qu'on apelle d'honneur ſpecialement en une juſte & ſainte guerre.

Charges.

Les charges illuſtres ſont auſſy dommageables en la perſonne d'un ignorant, qu'elles ſont avantageuſes en celle d'un habile homme.

Les dignitez ſe trouvant dans un ſujet inca-

incapable de les avoir, ſervent plus à luy cauſer de l'ignominie, que de l'honneur, & ne diminüent pas ſeulement l'authorité de la charge, mais encor l'eſtime du ſujet qui en joüit.

C'eſt une marque de jugement, & un procedé plain de prudence, de choiſir des perſonnes conſiderables, non tant par la qualité de leur extraction, que par leur haute ſuffiſance, pour des charges qui apartiennent plus toſt aux études, qu' à la nobleſſe.

Les charges & les affaires decouvrent les hommes.

Le choix que le Prince fait des hommes pour les elever aux grandes charges, n'eſt ſujet à la cenſure de perſonne: & quoy qu'il ſoit mauvais, il le faut aprouver pour ne décrier ſon jugement, & ne bleſſer ſa reputation: mais il eſt bien mal aisé de s'en taire: car les honneurs pleuvent ſur ceux qui ne les ont meritez, & les images des maiſons illuſtres reprochent le peu de merite des nouveaux acquereurs.

Chaſteté.

Aſſez bien dotée eſt une fille, qui porte

porte avec elle la pudicité, & les bonnes mœurs.

Chatiment.

Ceux la s'abuſent leſ-quels ſont d'avis qu'à tous propos il faut pardonner les fautes de l'adoleſcence, vû que cet âge n'aporte aucun obſtacle aux bonnes études : mais ſagement uſent ceux qui chatient ſeverement leurs enfans ; afin que de bonne heure ilz s'aquierent la vertu, avec la quelle ilz puiſſent paſſer leur vie.

Le chatiment executé de bonne ſorte, a ce bien en ſoy, qu'il donne force, & courage aux bons, pour étre bons, & donne crainte aux mauvais, afin qu'ilz ſoient meilleurs.

La crainte du chatiment engendre le deſeſpoir, & le deſeſpoir une reſolution impie, & execrable.

Le meilleur lien, & la plus forte chaine qui lie les bons, eſt la force des bonnes mœurs, & des juſtes conſciences. On doit punir, & reprimer bien ſeverement les mauvais, s'ilz ne veulent, ou ne peuvent étre chatiez par la correction honneſte, & par les bons exemples. Les ſuplices, & la puni-

punition des petits ſont neceſſaires, quand le cas le requiert : mais les punitions des grands perſonnages faits publiquement donnent encor plus de frayeur, & émeuvent davantage les cœurs des hommes,& ſervent d'un plus redoutable exemple : ce qui fait peur aux mauvais, donnera aſſurance aux bons, & au repos public, qui ſont les deux choſes deſquelles depend la tranquilité publique. *Girard.*

Le chatiment ne doit pas étre trop frequent, pource qu'il decredite celuy qui l'exerce.

Les Peres pour montrer plus leur courous, permetent aucune fois qu'un valet chatie leurs enfans.

Citoyen.

Le deſir d'un bon Citoyen, doit étre, de ne pouvoir plus que toute la Republique. *Ciceron.*

Civilité.

Souvent les hommes ſont incivils par trop de civilité, & importuns par trop de courtoiſie. *Mich. de Mont.*

Non ſeulement chaque pais, mais chaque

chaque cité, & chaque vacation a ſa civilité particuliere. *Mih. de Mont.*

Clemence.

Il n'y a rien de plus digne, & de plus loüable en un homme excellent, & illuſtre, que la douceur, & clemence, la quelle pourtant on doit tellement façonner, que pour le bien public on y meſle quelque peu de ſeverité, ſans la quelle on ne peut bien adminiſtrer la police. *Ciceron. 1. de offic.*

Il n'y a cœur humain tant incorrigible, qui ne s'humilie par la douceur, & clemence. *Guevar.*

L'empereur Theodoze ordonnoit de grandes peines, mais il n'en uſoit point, Il aimoit mieux remetre ſes ſujets en la concorde de la religion, & des choſes divines par la douceur, & clemence, que par la force, & plus par l'amour, & la crainte, que par la peine, & ſeverité. *Soſom.*

Les offences ſont remiſes à qui les remet, qui demande grace, & ne la fait, eſt ſemblable à celuy qui ruine un pont, ſur lequel il doit paſſer.

Un rebelle obeït plus toſt à la cle-

mence, qu' à la force, & de traiter avec douceur ceux qui ſe rendent volontairement, & avec rigueur ceux qui s'obſtinent à tenir contre le devoir, cela oblige les uns de ſe ranger au bon party, étans aſſurez du pardon, & empeſche les autres de s'opiniatrer davantage, aprehendant le chatiment.

Uſer de clemence, & de miſericorde envers ceux qui ſe rangent au devoir c'eſt une action digne d'un Prince qui aime ſes vaſſaux : mais de laiſſer libres ceux qui ont offensé ſa royale perſonne, ou troublé l'Etat, c'eſt ne pas aimer l'equité.

Colere.

Il n'y a paſſion qui ébranle tant la ſincerité des jugemens, que la colere. *Mich. de Mont.*

Quand une perſonne eſt enflammée d'ire, & de colere elle ſe doit deſiſter de toute action, juſqu' à ce qu'elle ſoit appaisée, & raſſiſe. *Patrice.*

Les ames lâches, & vulgaires ſe laiſſent acabler par la colere, autant aux petites, qu' aux grandes rencontres. *Ioſephe.*

Entre

Entre la colere, & la fureur, il n'y a autre difference qu'en la durée. *Cato major.*

Il n'y a rien de plus meſſeant, que d'étre foible, & ſe mettre en colere.

Combat.

Il ne faut combatre ſans avantage, ou bien ſans neceſſité : car comme c'eſt folie de courir le hazard d'un combat, lors que le dommage eſt évident ; auſſy eſt ce lâcheté de le refuſer, quand la neceſſité le preſente. & doit étre un Chef ſoigneux ſur tout d'acoutumer ſes ſoldats à la pieté, & à la devotion, leur faiſant tousjours invocquer le nom du grand Dieu des batailles, avant que donner la charge, ou aler à l'aſſaut. *Xenophon.*

Commander, Commandement.

Pluſieurs ſe ſont ſoüillez de quelque grand forfait, pour aſpirer convoiteuſement à commander ſur les autres. *Ciceron.*

Il eſt aiſé de commander aux bons.

Il faut au gouvernement d'un Etat bien ordonné, ſuivre ce grand Dieu de

nature, qui procede en toutes choſes lentement, & petit à petit, faiſant croiſtre d'une ſemence menüe, un arbre en grandeur, & groſſeur admirable, & toutesfois inſenſiblement, & conjoignant tousjours les extremitez par moyens. *Bodin.*

Les anciens Rommains n'ont point voulu que ceux qui avoient le maniement de la Republique en main, exerçaſſent le train de marchandiſe.

Plus abſurdement fait on, donnant le gouvernement public en main à celuy qui n'y entend rien, que ſi on metoit un aſne au lieu d'un cheval, à labourer la terre.

Celuy qui eſt depoſitaire de quelque choſe ne doit penſer qu'à la rendre à celuy qui la luy a fiée: De meſme un Gouverneur ne doit avoir autre pensée, qu'à conſerver ce que le Prince luy a remis, ſans s'informer d'autre choſe.

Il n'y a guere moins de tourment au gouvernement d'une famille, que d'un Etat entier. *Montagne.*

Tous ceux qui ont ſurintendance, & authorité ſur autruy, doivent étre graves, & meurs en conſeil, & avoir grande,

grande, & longue experience des choſes. *Patrice.*

Jamais une parole d'étonnement ne doit ſortir de la bouche de celuy qui commande en une place, la mine du quel doit étre ſi bonne dehors, qu'elle couvre tout le mal du dedans.

Ceux qui adminiſtrent la Republique, doivent plus toſt faire rendre conte â leurs ſujets de leur oyſiveté, que de leur travail; Autant en doivent faire les bons Peres de famile, à lendroit de ceux aus quels ilz commandent. *Patrice.*

Ceux qui ſont boüillans en colere, bien qu'ilz ſoient idoines pour aprendre les letres, ſi ne ſont ilz guere propres pour gouverner la police.

En l'adminiſtration des grandes charges, & ſur tout en celles de l'adminiſtration de la loy, deſquelles depend le ſalut, ou la ruine d'un Etat, il faut aporter une grande circonſpection. *Plato in Enthy.*

Celuy qui commande doit étre tousjours meilleur, que celuy qui obeït.

On n'uſe guere bien d'une charge qui dure peu.

Ceux qui ont quelque grand gouver-

nement en une Republique, aiment ſouvent mieux étre ruinez par la cheute de la Republique, que par celle de leurs maiſons. *Vell.*

Comme on uſe en une tutelle; ainſy en faut il faire du gouvernement public, lequel doit étre conduit au profit de ceux qu'on a en charge, & non de ceux qui en ont le maniement. *Ciceron.*

La douceur de commander conduit ſouventesfois les hommes hors les bornes de l'honneſteté, & de la raiſon. *Botero.*

Il eſt plus ſeur, qu'au gouvernement de la Republique ſoit admiſe la nobleſſe, que la populace: pour autant qu'il échoit peu ſouvent, que celuy qui voit l'honneur de ſes Anceſtres en hazard, & danger, face quelque trait, ou acte vilain, & deshonneſte. Mais quant à celuy qui eſt connu ſeulement de ſoy, & qui eſt de baſſe condition, & de petite maiſon, il ne luy ſemble pas qu'il ſe face grand tort s'il offenſe; outre auſſy que les nobles ont quelques vertus de nature, ou bien les acquierent à la perſuaſion de leurs Majeurs. *Patrice.*

Un Gouverneur d'une place doit redoubler

doubler ſon courage, quand il entent que ſon Prince prend la peine de l'exhorter de ſon devoir ; Mais les ames genereuſes devancent tousjours telles exhortations.

Adrian Ceſar diſoit que ceux qui ont charge, & état en une Republique, s'y doivent tellement comporter, qu'un chacun d'eux s'eſtime avoir en main les affaires d'un peuple, & non les ſiennes particulieres.

Il faut que celuy qui commande, aye tousjours été nourry es affaires, & n'ait beſoin d'apeler un homme a ſon propre gouvernement. *Eraſ.*

Ceux qui ont charge de la Republique, ne ſçauroient mieux ſe rendre le peuple amy, & favorable, que par abſtinence, & continence. *Ciceron.*

La negligence n'a point d'excuſe en un gouverneur qui commande en des places fortes, & d'importance, car s'il vient qu'il y ait quelque treve, ou bien une paix, ilz doivent faire état qu'il n'y a point de paix pour eux qui ont en garde ce qui vaut bien de rompre la paix.

Il eſt mauvais en une ville aſſiegée, que pluſieurs commandent, ou que

perſonne n'y ſoit pour commander ; Mais il eſt plus dangereux de changer ſouvent de Gouverneur : car ilz ne ſe rencontrent pas tout de meſme humeur, ou ils n'ont pas la meſme creance entre les gens de guerre, & il y a grande difference d'homme à homme. *Tucid.*

Ce n'eſt pas le devoir d'un gouverneur d'une place aſſiegée, de publier les defauts qu'il reconnoit ; ains la bonne mine doit couvrir le mauvais jeu, afin que ſon ébranlement n'abate le courage des ſoldats. *Seneque.*

Un Gouverneur doit connoitre le peuple qu'il gouverne. *Tacit. l.* 4.

C'eſt un ſage Chef, & Gouverneur, qui ſçait aporter l'ordre, parmy les deſordres; & l'union, dans la deſunion.

Les gouverneurs du plat païs ſont excuſables, quand ilz rendent quelque place, s'ilz ſe ſont trouvez ſurpris en la tourmente, avant que d'avoir preveu l'orage ; mais ceux qui commandent aux Citadelles, & places frontieres tenües pour imprenables, ne ſe doivent laiſſer vaincre aux ſeules menaces des aſſaillans.

C'eſt

C'eſt veritablement une choſe fatale à ceux qui gouvernent, d'étre expoſez à l'envie des Grands, & aux plaintes des petits, & les affaires publiques ont cela de mauvais, que quelque pure qu'en ſoit l'adminiſtration, elles laiſſent tousjours aſſez de couleur aux méchans pour la déguiſer, & la faire trouver injuſte.

Le point principal en tout maniment d'affaires, & gouvernement public, eſt qu'on évite l'avarice juſq' au moindre ſoupçon. *Ciceron.*

Demetrius conſeilloit au Roy Ptolomée d'acheter, & lire les livres qui traitent du Gouvernement des ſeigneuries, parce qu'il trouveroit dedans ce que les mignons de Cour ne luy oſoient dire.

Les Princes doivent metre de bons & ſages Gouverneurs aux Provinces nouvellement conquiſes, deſquelles l'affection envers leur nouveau ſeigneur n'eſt encor bien établie, & aſſurée, & les Gouverneurs d'icelles doivent traiter doucement un peuple nouvellement conquis, & ne favoriſer les grands contre les petits, ny les petits contre les grands,

ny laiſſer à l'abandon une partie ; pour ſoutenir , & defendre l'autre. *Girard.*

Ne commence de gouverner les autres , que toy-meſme n'ayes été premierement gouverné. *Solon.*

Il ne faut irriter le gouvernement par complaintes , afin que la complainte ne ſoit plus exceſſive , que l'injure reçüe ; dautant que les grands ſe piquent plus étant taxez de quelque vice , qu'ilz ne tiennent conte de la griefveté de l'offence commiſe. Auſſy ceux qui ont failli modeſtement , ſe voyant accuſez ſe rendent plus inſolens , & inſuportables. Dautant qu'il n'y a rien qui tant appaiſe l'ardeur , & vehemence d'une playe, que la patience de la ſoufrir. En ſomme les beſtes farouches , & cruelles ſont plus étroitement tenües es liens , ſi elles s'emeuvent & tempeſtent, & leur donne t'on quelque liberté , lors qu'elles ſont coyes , & appaisées *Ioſephe.*

J'eſtime celuy là étre Gouverneur fort timide , qui pour craindre la tempeſte enfonce la navire de ſon propre gré , avant quelle ait été agitée des tourbillons , & orages. *Ioſephe.*

Com-

Commander, & obeïr à ce qui eſt commandé, c'eſt l'art le plus beau, & le plus excellent ſur tout autre : & ces deux choſes ôtent toute ſedition, & conſervent la concorde entre les Citoyens.

Ceux qui ont la charge de tout l'Etat public, ne ſçauroient faire autrement qu'ilz ne ſoient contrains d'oüir plus qu'ilz ne voudroient. *Ciceron.*

Les Gouverneurs des Provinces qui ont le commandement en chef, ne doivent avoir la garde des places, & fortereſſes.

Ce ne ſont pas tousjours les meilleurs, qui ſont employez au Gouvernement de l'Etat.

Pour neant ſeroient écrites les hiſtoires, & remplies de tant de ſi beaux exemples, ſi les Princes n'y aprenoient la maniere de regner, & à vertueuſement gouverner leurs Etats, & ſeigneuries. *Girard.*

Divers commandemens ſont dangereux, puis que les executions ne peuvent étre ſemblables : car quand l'un voit que ce qu'il a commandé, ou conſeillé n'eſt pas ſuivy, il ne ſe ſoucie, &

quelquefois empeche que les commandemens de l'autre, quoy qu'ilz ſoient meilleurs, & plus ſalutaires ne ſoient executez. *Agat.*

Nature & la raiſon veut que les hommes commendent plutôt que les femmes, qui ſont imbecilles, inconſtantes, peu avisées, ſouventefois vicieuſes, & lubriques, n'étant au reſte bien ſeant à l'homme d'étre aſſujeti à la femme.

Il & aisé de commander aux bons.

Il çonvient neceſſairement que ceux qui commandent aux autres ſe tiennent à part, & ne ſe familiariſent pas à tous venans.

Commerce.

Le commerce eſt un des nerfs de la Republique, & peut étre qu'il eſt le plus important : l'utilité que nous recevons de ſon exercice eſt fort grande ; ſans luy toutes richeſſes ſe conſument, toute grandeur ſe finit. Le Prince doit favoriſer avec un ſoin particulier, ceux qui s'y employent, à cauſe des grands intereſt qui en reſultent pour le bien de ſon domaine particulier, & pour celuy de tout l'Etat en general.

Com-

Compaſsion.

Celuy qui n'a compaſſion d'autruy, ne merite qu'on luy face grace, ny miſericorde: & n'eſt digne de pardon, qui ne pardonne à perſonne. *Demoſthene.*

On eſtime ceuxlà au moins dignes de compaſſion, qui ſans y penſer ſont tombez dans quelques maux, ou infortunes: mais à ceux qui de leur plain gré ſe ſont jetez dans un danger éminent, ne reſte rien que reproche. *Ioſephe.*

Complaiſance.

Le charme le plus aſſuré pour s'aquerir de l'affection eſt la complaiſance, & cete vertu eſt fort propre à un Prince.

La plus grand part du monde ſuit le chemin qui plait au Prince, ſoit pource que c'eſt le moyen d'étre en faveur au pres de luy, ſoit pource que cete voye ſemble la plus aſſurée, étant fondée ſur l'autorité, auſſy bien que ſur le ſçavoir.

Concorde.

Par la concorde les choſes petites s'accroiſſent, & par la diſcorde les plus grandes

grandes meſme s'aneantiſſent. *Saluſt.*

Confiance.

Une trop grande confiance precipite, & ruine les perſonnes, au lieu qu' une eſperance defiante les aſſure, & les agrandit.

Connoiſſance.

Les hommes ſe font connoïtre par leurs paroles, comme le metail par le ſon, & les fleurs par leur odeur.

Il n'importe pas tant de ſçavoir d'où tu es, que de connoître tes mœurs.

Conſcience.

S'il y a des hommes qui ſe penſent pour leurs richeſſes étre ſuffiſamment armez, & munis contre l'effort de la conſcience, ſi eſt ce qu'ilz craignent, & redoutent la puiſſance de Dieu, & croyent que les ſoucis, qui nuit, & jour rongent leur eſprits, leurs ſont donnez de Dieu pour punition de leurs deteſtables façons de faire.

C'eſt tousjours un grief témoin de nos méfais, que la conſcience.

Une ame coulpable, & preſsée de l'hor-

l'horreur de ſa conſcience, tombe en pieces, de peur, & de tremblement, & prent un autre party.

C'eſt une peine violente de porter nuit & jour ſon témoin en ſon cœur, & en ſa conſcience. *Iuvenal.*

L'integrité d'une bonne conſcience, eſt la conſolation de beaucoup d'adverſitez, qu'on ſouffre injuſtement.

Chacun doit rendre conte de ſa conſcience à Dieu, & de ſon devoir à ſon Roy, & Prince.

Les méchans ſont tousjours tourmentez par le témoignage de leur conſcience. *Ciceron.*

Il vaut mieux ſe fier à ſa conſcience, qu'à toutes les ſeuretez que l'offence peut imaginer, pour s'aſſurer de la peine qui la ſuit, comme l'ombre le corps. *Ioſephe.*

L'homme n'a point de plus cruelle vengereſſe de ſon forfait, que ſa propre conſcience.

La conſcience eſt l'accuſateur, le témoin, & le juge des crimes les plus ſecrets, & de la quelle on ne peut éviter les pourſuites, les gehennes, ny les tourmens.

Ceux

Ceux que ſe ſentent innocens ne craignent rien, au contraire les coulpables penſent tousjours avoir la corde au col.

Une perſonne qui a bonne conſcience, ſe doit entierement reſigner à la volonté de Dieu, & croire que tout ce qu'il a ordonné, eſt inevitable à l'homme.

La raiſon doit tousjours tenir la balance dans une juſte meſure, & la conſcience doit ſervir de regle à toutes ſes operations.

Un bonne conſcience jointe à un courage invincibile, ne ſçauroit craindre le plus effroyable de tout les maux.

Un chacun eſt troublé, & inquieté en ſa conſcience, & en ſon eſprit, par ſa propre faute, par ſes malices, & forfaits, & par ſa trop grande audace.

La bonne conſcience eſt tousjours aſſurée, elle rit ſans ceſſe.

Voulez vous n'étre jamais fâche ? vivez comme il apartient.

La mauvaiſe conſcience eſt agitée, & chagrine, meſme étant ſeule. *Seneque.*

Il peut arriver au coulpable d'étre caché ; mais non pas à ſoy meſme.

L'on

L'on ne ſçauroit imaginer heur plus grand que celuy de la conſcience paiſible. *St. Auguſtin.*

Conſeil. Conſeiller.

C'eſt grand vice que tu ſaches donner conſeil aux autres, & étre ſage hors de la maiſon, & n' en pouvoir donner à toy meſme.

A choſe reſolüe, il ne faut point de conſeil.

Nous donnons de bons avis aux malades, quand nous ſommes ſains, & ne les pouvons pratiquer en nous meſmes.

Un bon conſeil ne ſe peut payer, & ſpecialement les avis qui ſauvent la vie d'un Roy ne ſe peuvent recompenſer en terre: comme il n'y à que Dieu qui peut payer les bons conſeils, qui profitent au ſalut de tout un Etat. *Guevar.*

Ceux qui veulent donner conſeil, faut auſſy que de bon cœur ilz oyent les autres. *Demoſt.*

Il y a des hommes en ce monde, leſquels pour donner un bon, & meur conſeil, & pour remedier à un affaire ſurvenu, ont des jugemens & des avis plus qu'

qu' heroiques, moyennant que ce ſoit du fait d'autruy ; & au leur n'ont ny ſageſſe, pour gouverner leur maiſon, ny ſens raſſis, pour couvrir leur miſere. *Ant. Guevar.*

Nouveau ſujet, fait prendre un nouveau conſeil.

Jamais nous ne vimes homme vieux tant ſage, & tant experimenté, qui n'eut metier d'aucun ſain & meur conſeil. *Guevar.*

Les gens de robe longue ne ſont moins profitables au public, que ceux qui manient la guerre : veu que par le conſeil des autres, les guerres bien ſouvent ont été commencées, & miſes à fin. A cete cauſe il faut plus toſt pourſuivre les moyens de bien conſeiller, que la force pour combatre ; veu que d'aller à la guerre temerairement, & combatre l'ennemy, reſſent, je ne ſçay quoy, de ſemblable à la fureur, & cruauté des beſtes. *Ciceron.*

Nul ne doit jamais eſtimer ſon conſeil ſi propre qu'il ne ſe laiſſe quelque fois gouverner, pour obeïr à celuy d'autruy : dautant que celuy qui ne tient conte d'obeïr à un autre, & veut ſuivre ſeulement

ment ſon avis, doit ſe tenir aſſuré qu'il ſe doit méconter, & faillir en pluſieurs choſes.

Un mauvais conſeil eſt ordinairement pernicieux à ſon conſeiller, & ſouvent on moiſſonne ce qu'on a ſemé.

Non ſeulement le conſeil des hommes de baſſe condition, mais encor de ceux qui ſont colloquez en état, ſont le plus ſouvent, & plus toſt conſiderez par l'iſſüe, que ſuivant le vouloir, & intention de ceux qui les propoſent.

Le meur conſeil ne procede de l'homme qui a paſsé pluſieurs terres : mais de celuy qui s'eſt vû en grandes, & griefves affaires. *Guevar.*

Les choſes ne ſont jamais mieux executées, que par ceux qui les conſeillent *Ioſephe.*

Celuy qui eſt au conſeil d'un Prince, doit étre veritable, car il n'apartient qu'aux ames viles, & ſerviles de mentir.

On ne peut atendre qu'un bon ſuccés des conſeils que donnent les perſonnes qui ne ſe propoſent, & n'ont autre paſſion que celle de l'avancement de l'honneur de Dieu, du repos de la chretienté, & du commun bien de leurs maitres.

Quand

Quand une perſonne eſt deboutée du ſiege de la raiſon, & du jugement, elle n'eſt plus capable de conſeil.

C'a tousjours été un conſeil hazardeux de fier á la licence d'une armée victorieuſe, l'obſervation de la foy qu'on a donnée à une Ville, qui vient de ſe rendre par douce, & favorable compoſition, & d'en laiſſer ſur la chaude l'entrée libre aux ſoldats. *Bodin.*

Jamais d'un homme qui a peur, on ne tire bon conſeil. *Tacite.*

Il avient ſouvent qu'un conſeil composé de diverſes nations ſe trouve divers en ſes avis, auſſy bien qu'en ſes temperamens : Mais il n'y a diverſité plus dangereuſe, que celle qui provient de la varieté des paſſions particulieres, qui corrompent tousjours la ſource, d'ou l'on puiſe le conſeil des choſes publiques. *Tucidide.*

Es choſes douteuſes l'homme ne peut mieux faire que de recourir au conſeil, comme à l'apuy naturel des difficultez : mais és choſes claires, & certaines, qu'il laiſſe à part le conſeil, & qu'il mete la main à l'execution : & avec d'autant plus grande diligence devons nous ataindre

taindre à ce qui eſt tout reſolu, que nous ſommes aſſurez de tout danger, & que la choſe eſt convenable & propre ſelon nôtre intention. *Belleforeſt.*

Les Conſeillers ne doivent entreprendre l'etat ou charge militaire, d'autant qu'il ſont plus capables des loix, que propres aux harnés.

Celuy qui donne conseil pour ſon propre intereſt, eſt cauſe de ſa ruine : celuy qui le reçoit contre l'exigence reconnüe de ſon devoir, ſe laiſſant abuſer gratuitement, ſe voit enfin perdu.

Ne conſeille point aux Princes ce qui leur plaiſt, mais ce qui eſt utile. *Solon.*

Le Roy St. Louys commandoit à ſon fils qu'il fut fort ſoigneus d'avoir bon conſeil auprés de luy, & des perſonnes qui fuſſent d'âge meur, & raſſis, & qui fuſſent ſecrets, paiſibles & non avaricieux, ne tortionaires, car s'il le faiſoit, il en ſeroit aimé, & honoré, parce que la lumiere des ſerviteurs fait reluire les maitres.

Où le bon conſeil eſt reçu le ſalut, & conſervation d'un état ne s'en éloignent

loignent guere. *Ioſephe.*

Si l'on ne met en avant pluſieurs opinions contraires l'une à l'autre, l'on n'en pourra tirer la meilleure : ains on ſera le plus ſouvent contraint de s'arreter ſur la choſe premierement proposée : Mais quand il eſt permis à un chacun de dire ſon avis, on peut élire ce qui ſemble étre le plus équitable. *Artaban.*

Il y a deux choſes grandement contraires au conſeil, à ſçavoir la haſte, & la colere. *Bias.*

Nous ſommes tousjours aveugles en noſtre fait propre ; pourtant les autres remarquent mieux les fautes, & les amis nous remontrent doucement, & nous donnent conſeil en nos affaires, lequel nous ne ſçaurions bien prendre de nous meſmes. *Bodin.*

Il n'y a guere de conſeil que les étrangers donnent, dont la ſource ne ſoit gaſtée, & qui ne ſoit corrompüe, ou par ambition des plus puiſſans, ou par la jalouſie des égaux, ou par la crainte des petits.

C'eſt une bonne choſe de changer ſon opinion, avant qu'une calamité incomparable ſoit ſurvenüe, & il faut

ſuivre

ſuivre un conſeil ſalutaire, quand on voit l'oportunité s'en offrir. *Ioſephe.*

Le bon naturel des Princes a ſouvent été corrompu par les mauvais conſeils de leurs miniſtres, & en eſt venu beaucoup de mal à leurs ſujets. Les Princes de cete condition ſont bien mal habiles, & ne meritent pas de commander. Il faut qu'ilz ſachent gouverner, & connoitre ce qui leur eſt utile, & quels hommes leur ſont profitables. *Girard.*

Celuy qui conſeille injuſtement, combien qu'il joüiſſe ſelon ſon deſir de l'heur de quelque bonne fortune, ſi eſt ce neanmoins que ſon conſeil eſt en ſoy vituperable. *Artaban.*

Les ſages conſeils & les ſaintes reſolutions des hommes de bien, les rendent, & font eſtimer les colonnes du peuple, & les poutres ſans leſquelles le baſtiment ne ſe peut garantir de ruine.

C'eſt un acte ſage, & genereux de ſçavoir quelque fois accommoder ſes deliberations au temps, & à la neceſſité.

J'ay ſouvent ouy dire que celuy la eſt le premier entre les autres, qui donne un conſeil convenable, le deuxieſme celuy qui

qui acquieſce à ſon prochain lequel luy donne un bon avis : le troiſieſme qui ne ſçait donner ny recevoir conſeil, eſt un ſot.

Il faut reſiſter aux maladies : car c'eſt trop tard de chercher conſeil, quand le mal par trop attendre ne peut étre remedié.

Conſpiration.

Ce qui donne & volonté, & moyen aux hommes de grand cœur, de conſpirer contre leurs Princes, & d'atenter à l'uſurpation de leur Etat, & Corone, eſt l'imbecilité, & faineantiſe d'iceux Princes. *Girard.*

C'eſt une maxime en matiere de conſpiration, de ne rien metre par écrit, tout y doit aler de bouche.

Conſtance.

Il n'y a choſe ſi bien ſeante a l'homme, que de ſe montrer conſtant en toute occurrence. *Ciceron.*

Aux inquietudes, & traverſes domeſtiques il faut tousjours opoſer la conſtance, comme aux troubles de l'ame la raiſon.

C'eſt

C'eſt choſe vilaine, & mal ſeante à l'homme aſſailli de quelque triſteſſe, de le voir pleurer, ſe tourmenter, & perdre cœur.

Tous moyens honneſtes de ſe guarantir des maux, ſont non ſeulement permis; mais loüables. Et le jeu de la conſtance, ſe joüe principalement à porter de pié ferme les inconveniens où il n'y a point de remede. De maniere qu'il n'y à ſoupleſſe de corps, ny mouvement aux armes de main, que nous trouvions mauvais, s'ilz ſervent à nous garantir du coup, qu'on nous rüe. *Mich. de Montag.*

Les choſes du monde n'ont rien de ſi conſtant, que leur inconſtance.

L'homme temperant, conſtant, non craintif, qui eſt ſans paſſion, & ſans gayeté, & privé d'apetits deſordonnez eſt heureux.

Il ſemble que ce ſoit une grande loüange, & bien admirable, que d'avoir enduré ſagement & conſtamment les adverſitez, de ne ſe laiſſer acabler à la fortune, & de maintenir ſa grandeur, lors que le plus on eſt acablé de miſeres.

La conſtance ne ſe doit conſiderer que

ſelon la raiſon, & c'eſt plus toſt obſtination, & opiniatreté, quand elle ſe reſoud à des choſes ou impoſſibles, ou deſraiſonnables. *Agat.*

Toute la terre eſt le pays d'un homme conſtant.

La conſtance eſt une enclume qui s'endurcit, plus elle eſt batüe.

Entre toutes les choſes qui font paroiſtre la ſageſſe d'un homme de bien, la conſtance dans les traverſes, & la candeur aux affaires; ſans hypocriſie & diſſimulation, ſont les plus recherchées, & les plus eſtimées.

La conſtance & courage partout où elle ſe rencontre eſt loüable; tant eſt grand le pouvoir de la vertu, que les ennemis la priſent. *Egeſip.*

La conſtance, & generoſité des peuples paroit ſingulierement en l'obſervation de la parole, & du ſerment, dont les anciens meſme ont reconnu que Dieu en vange le violement, puis qu'ilz avoient le ſimulacre de la foy, jouxte celuy de Jupiter armé de foudres.

Il eſt vray que tant plus eſt dure la conſtance d'une place royalement aſſiegée, plus la reddition en eſt honorable: comme

comme au contraire elle eſt honteuſe, ſi elle ſe fait ſans aparente contrainte, & ſans quelque remarquable effort.

On donne cete loüange aux Eſpagnols de ſuporter en leurs eſprits plus conſtamment que toutes autres nations, la longueur, & l'ennuy des affaires, & ſouffrir en leur corps plus patiemment que les autres, les incommoditez & fatigues, & de ne dormir pas tousjours à la Françoyſe. *Guicciardin.*

Convoitiſe.

C'eſt le naturel des hommes d'aimer ce qui leur profite, & avoir en horreur tout ce qui leur nuit. *Dioniſ. Halicarnaſ. l. 3.*

La convoitiſe de regner ignore les droits de pieté, & de juſtice.

Coüardiſe.

Quand les gens coüards, & peureux entreprennent quelque acte de cruauté, & qu'ilz ſe voyent avoir l'avantage, ilz ne peuvent metre de meſure. *l'Empereur Maurice.*

Qu'aucun pour ſauver ſa vie ne commete laſcheté quelconque. *Ciceron.*

Nous voulons que par nos querelles, & procés fondez ſur une parole proferée à la traverſe, on nous repute gens de cœur, qui avons nôtre honneur en ſinguliere recommandation, & ce pendant nous nous decouvrons par effet étre ſi puſillanimes, & d'un cœur ſi bas, & ſi foible, que nous ne pouvons mépriſer, & tenir à neant, une parole de neant, & prononcée à la haſte.

Cour. Courtiſan.

Jeune Courtiſan, vieux mendiant.

Un colere teſtu n'eſt bon à étre Courtiſan, car s'il ſe vouloit vanger des hontes, injures, cauteles, & tromperies qu'on uſe en Cour, tienne cecy pour dit, qu'il en ſouffrira plus en une heure, qu'il n'en ſçauroit venger en dix ans.

C'eſt l'ordinaire des Courtiſans de ne chanter jamais chanſon d'autre air, que celuy qui plaît le plus au Prince.

Les brocards de Cour commencent en paroles, & finiſſent en injures, & bateries. *Guevar.*

Es maiſons particulieres, & és villages, on a privilege de prendre les repas, où l'on veut, quand on veut, & avec qui

qui l'on veut. Mais en Cour on mange tard, la viande mal apareillée, froide, ou ſans ſaveur, & qui pis eſt la plus part du temps avec ſes ennemys. *Guevar.*

On a plus d'occaſion de ſe perdre à la Cour, & à la maiſon de ſe ſauver. *Guevar.*

Les Courtiſans ſe doivent ſouvenir combien il eſt hazardeux de faire voile ſur l'ocean des faveurs des Roys, pour les orages, & pour les monſtres, pour les écüeils, & pour les Sirenes qui journellement s'y rencontrent.

Solon comparoit les Courtiſans authoriſez des Tyrans, aux gettons desquels nous nous ſervons a conter : car tout ainſy que nous les faiſons valloir le nombre qu'il nous plaiſt, tantôt plus grand, tantôt plus petit en leur changeant de place, tout demeſme font les tyrans de telles gens, les élevant maintenant en honneur & dignité, & quelquefois les abaiſſant comme il leur plait, en des charges ſerviles.

Les vieux Courtiſans ſont comme ces vieux vaiſſeaux qui ne ſervent plus rien qu'aux havres. *Lipſius.*

Les miniſtres, & favorits des Prince

ſont obligez, voire quand ilz ſont ſages, de maintenir leur Maitre en amour & charité avec les autres Princes, & d'atendrir avec bonnes paroles la colere d'iceluy, quand elle tourneroit à dommage, non ſeulement à iceluy, mais meſme au peuple. Dautant que les Princes étant plus precipitez en leurs volontez, deviennent tant plus furieux, qu'ilz ſont enflamez de colere, par ceux qui ont à les conſeiller : & qui ſe gouverne autrement envers ſon maitre, n'eſt autre choſe qu'un tres mauvais ſerviteur. *Fr. de belleforeſt.*

L'autorité d'une Cour ſouveraine s'afoiblit en prononçant des Arreſts, qu'il luy faut en ſuite retracter par ordonnances contraires.

Les favorits des Princes ne ſe doivent trop fier à la fortune, ny à la faveur de leurs Maitres.

La Cour eſt le lieu où l'on peut venir à grands biens, auſſy eſt ce le lieu où l'on eſt coutumier de perdre. *Guevar.*

A la Cour ſont Eveſques pour creſmer, & Curez pour baptiſer, & changer noms : car on apelle le glorieux, honorable : le prodigue, magnifique : le coüard,

cüard, ſage : le ſage, hypocrite;le malicieux,ſubtil: le dégorgé, éloquent: l'adultere,amoureux: l'avaricieux,temperé: & le peu parlant , ſot & ignare. *Guevar.*

A la Cour eſt grand travail de pouvoir trouver vertu , & grand peril de la garder. *Guevar.*

On ne peut guere eſperer des amys à la Cour , & moins s'y fier ; car tant plus on y eſt grand , tant plus on y a que craindre.

Celuy qui peche, & s'amende, puis retourne en ſon peché , peche plus griévement qu'il n'avoit fait la premiere foys : ſemblablement laiſſer la cour , puis y revenir , eſt une faute évidente , qu'on ne peut couvrir , ſi n'eſt qu' on die qu'on y va vendre la vertu , & acquerir richeſſes. *Guevar.*

La Cour eſt un perpetuel ſonge , un goufre ſans fond , une fantaſie enchantée , & un labyrinte où ceux qui y entrent , ſe perdent , ou en ſortent bien confus. *Guevar.*

Quiconque laiſſe la cour peut dire hardiment qu'il ne va pas mourir , ains doit penſer qu'il échape d'une belle priſon , d'une vie confuſe , d'une maladie dange-

reuſe, d'une converſation ſoupçonneuſe, d'un ſepulchre magnifique, & d'une merveille ſans fin. *Guevar.*

Contre l'envie de la Cour, auſſy bien que contre la peſte, il n'y a meilleur preſervatif, que la retraite, & l'éloigement. *Ant. perez.*

Aux Villes, & à la cour on connoit la feſte quand les femmes ſe fardent, quand on dort graſſe matinée; quand on joüe apres diner; & generalement quand le jour ſe conſomme en voluptez.

Ceux qui cherchent les hautes veües, n'eſtiment que ce qui eſt élevé: ainſy en la cour comme en pays ennemy, Il faut tousjours avoir l'œil par tout, tourner la teſte à tout ce qui ſe remüe, & que jamais on n'y ſoit ſans batement de cœur. *Seneque.*

C'eſt un grand effet de la fortune, ou une plus grande puiſſance de la vertu, que d'échaper d'une tempeſte de cour.

La cour eſt un champ de bataille continuelle, ou contre nos propres deſirs, ou contre ceux qui en empeſchent les effets. C'eſt une mer orageuſe qui n'a jamais de calme, & a tousjours des tempeſtes.

Cou-

Courage.

Tant plus un homme a fait voir par la valeur de ſon courage de plus hauts faits, & proüeſſes ſurpaſſans ſa condition & qualité, tant plus eſt il rendu admirable à l'endroit d'un chacun.

Ce n'eſt rien d'un grand courage, s'il ne s'éprouve aux grands hazards, & à travers les difficultez les plus invincibles ; car l'homme meſme eſt peu de choſe, s'il ne s'éleve plus haut que le diſcours humain.

La ſouvenance de la valeur, & du courage fait regreter l'ennemy meſme qu'on a fait mourir. *Appian. de bello civili l.* 1.

La langue n'eſt point aſſez forte contre le ventre, & il n'y a ſi beau courage que la faim n'aterre.

Les lauriers, & les couronnes ne ſont pas plus glorieuſes que les coups d'épée, les arquebuſades, & les playes que l'on raporte pour le ſervice de ſon Prince. *Seneque.*

En un cœur genereux l'âge n'enviellit point le courage.

Tant plus l'homme ſe lâche aux aiſes,

& molleſſes de la chair, moins a t'il de courage, de vigueur & fermeté ; & l'acoutumance à la frugalité rend les fatigues de la guerre plus faciles, & plus tolerables.

La valeur ſe fait voye à la grandeur par le milieu des difficultez ; mais quand elle y eſt venüe, incontinent elle demeure envelopée des richeſſes, enervée des delices, & abatüe des voluptez : elle ſe maintient en haute mer, au milieu des tempeſtes, & des orages, mais elle ſe perd, & fait naufrage au port. *Botero.*

Qui ne ſçait refrener les impetuoſitez de ſon courage, & qui par une dédaigneuſe façon rebute les avis, & les actions deſquelles il n'eſt autheur, ſera bien favory de Neptune, s'il ne fait enfin naufrage en la tempeſtueuſe mer de la cour.

Rien ne touche plus le cœur d'un grand courage, que de voir les évenemens ne répondre aux deſſeins, & que la fortune l'emporte ſur la vertu. *Pauſan.*

Les plus fortes ames ſont celles qui ne s'élevent ny ne s'enorgueilliſſent pour aucune proſperité.

Il faut

Il faut peu de paroles à de braves courages, qui ont les cœurs plains de ſaints,& genereus deſirs.

C'eſt le propre d'un grand, & magnanime courage, d'oublier les injures.

C'eſt ſigne d'un genereux naturel d'eſperer tousjours.

Il n'y a force ny courage qui ne ſoit foible contre la faim,& inſuportable froidure. *Xenophon.*

Rien n'eſt ſi loyal, ſi genereux, & munifique, que de ſecourir ceux qui nous requierent, d'ayder aux affligez, ſauver ceux qui ſont en danger, & delivrer les hommes, de peril. *Ciceron.*

Nulle choſe en ſe monde, ne ſe peut apeler grande, ſi n'eſt le cœur qui mepriſe choſes grandes. *Guevar.*

Le cœur eſt quelque fois l'oracle ſecret des bonnes, ou mauvaiſes avantures.

C'eſt le naturel des grands cœurs de ne ſe taire pour la preſence du peril, ou la crainte de la ſervitude.

Etans ſaiſis de douleur faut pourvoir ſur tout que ne faiſons choſe quelconque abjectement, lâchement, craintivement, mollement, ou en imitant les ſerfs, ou la moleſſe des femmes.

Un grand cœur rejete les ceremonies ; car tant plus les cœurs ſont grands , & genereux , moins ilz ſe ſoucient du luſtre , & de la ſplendeur des choſes exterieures , s'eſtimans eux meſmes leur teatre.

Les mouvemens d'un grand courage doivent étre peſans , & graves. *Ariſtot. Ethic. l. 3. cap. 8.*

Jamais un homme vaillant n'a demeuré ſans trouuer quelque entretenement. *Epict.*

Jamais le cœur ne ſe ſent plus heureux , que quand il eſt échapé des perils , regardant puis apres du port où il eſt arrivé à ſeuretè , l'impetuoſité de la mer. *Crates.*

Il n'eſt point beſoin à gens magnanimes , d'avoir argent pour ſoutenir la guerre. *Pelop.*

Comme il n'eſt rien facile aux coüards , auſſy les courageux paſſent par tout.

Quand on ne trouve autre ſalut , que de n'eſperer aucun ſalut , il ſe faut reſoudre à metre le pris de ſon ſang à l'enchere.

Plus fort eſt celuy qui ſe dompte ſoymeſme,

meſme, que qui renverſe les hauts murs d'une cité.

C'eſt aux hommes forts, & magnanimes, de plus toſt mépriſer la mort, que de tenir trop de conte de la vie. *Ovid.*

Depuis qu'on eſt venu juſqu' à l'accuſation, & à la priſon d'un homme de courage, & de faction, il y a plus de danger à l'abſoudre, qu'à le condanner.

Les abeilles ne deviennent point frelons, les grands courages ne ſe fondent point, & ne degenerent jamais. *Patrice.*

Un genereux, & magnanime courage, n'eſt jamais hoſte d'une ame poltrone.

C'eſt à un haut, & noble cœur de ne tenir conte des richeſſes, & les metre au rang de rien. *Ciceron.*

Un Cavalier magnanime, & vaillant tient pour maxime, qu'il n'y a rien de ſi grand, ne ſi genereux, que le mépris de la vie, & augmente par cela ſon courage, quand il ſe ſoucie peu des dangers preſens, & ſe moque des éloignez.

C'eſt à faire à un cœur genereux, d'aimer mieux le titre de vertueux, & honorable, que d'opulent & riche.

Il faut noter que tous les hommes qui

qui ont jamais été grands, & fait grandes choſes, ont commencé fort jeunes : & cela giſt à la nourriture, & à la grace de Dieu. *Philip. de Com.*

En guerre il faut tout faire avec courage. les bons coups ne donnent pas de la roideur au bras, mais de la force au cœur.

Le cœur humain tollere aiſement tous travaux qui luy ſont preſentez, pourveu qu'il ait le bien d'avoir en la vie une ſeule victoire. *Archile.*

Souvent une petite armée plaine de bons ſoldats, & bons hommes de courage, bat, & met bien en route une grande armée remplie d'une abondance de coüards. *Dyoniſ. halic.*

La valeur vient de la prudence, & de la vigueur du courage, les quelles deux choſes unies en un homme, produiſent œuvres merveilleuſes. *Botero.*

C'eſt temerité de s'opiniatrer à defendre une place qui de ſoy n'eſt ſoutenable, mais auſſy c'eſt perfidie de mal traiter ceux qui ſe fians en la force de leur courage, negligent la foibleſſe de leurs murailles.

Il n'y a rien où l'homme n'entre, pourveu

veu que le rayon du ſoleil y penetre ; rien de ſi conſtant, & ferme, que la conſtance, & fermeté d'un grand courage n'abate, ou n'ébranle.

La playe reçüe d'un coup d'épée eſt ſigne de courage en l'homme, mais ſi c'eſt une harquebuſade, ou autre trait de loing, cela montre qu'on ne ſe tenoit ſur ſes gardes.

On doit fortifier une Cité de la vertu, & de la force des citoyens, au lieu de pierres, & de murailles : car ſi les hommes ſont d'accord enſemble, il n'y a mur ſi fort, & tant inexpugnable.

Il n'y a choſe au monde qui irrite plus, & anime davantage les hommes de grand cœur, à conjurer contre leurs Princes, que le violement de leur femmes.

Celuy qui ſe jette ſur les terres d'autruy, doit étre courageux, & conduire ſagement ſes affaires : car c'eſt le vray moyen, par lequel il pourra faire grand dommage à ſon ennemy, & s'aſſurer contre les aſſaus d'iceluy. *Archidame.*

Un gentil cœur doit regarder de loin ce dont il ſe charge, ſi c'eſt choſe juſte, & raiſonnable, plus toſt mourir que de reculer, montrant qu' aux bons affaires

res ſe connoiſſent les cœurs virils. *Guevar.*

Tout ainſy que c'eſt à faire aux vanteurs de s'enorgueillir au temps de la proſperité, & felicité: Auſſy eſt ce à faire aux laſches, & coüards de trembler, & perdre courage, quand les inconveniens ſont avenus. Et cetuy là eſt homme conſtant, & magnanime, qui a ſon eſprit moderé es choſes qui luy ſont heureuſement avenües, afin qu'il bataille contre ſes fautes, par magnanimité. *Ioſeph.*

Ceux qui ne peuvent autrement ſervir au profit Public, doivent à tout le moins témoigner la generoſité de leurs cœurs aux entrepriſes, pour la defenſe de leur patrie, en tant qu'ilz couvrent leurs vices precedens par telles vertus, & ſont d'autant plus enclins à chercher le bien de la Republique. *Pericles.*

Ce n'eſt point le grand nombre des hommes qui gagne la bataille, quelques belliqueux, & hardis qu'ilz ſoient; mais la victoire vient de la force, & magnanimité, encor que le nombre des combatans ſoit bien petit; car il eſt bien facile de ranger en bon ordre, ceux qui ſont tels,

tels, & eux meſmes ſe ſçavent bien ayder l'un l'autre : & une grande multitude reçoit plus d'incommodité de ſoy-meſme, que des autres. *Ioſephe.*

Les gens de valeur, & courage eſtiment que leur ſalut conſiſte plus à ſe deffendre, & ſouffrir beaucoup, qu'à ſe ſauver en fuyant, de ſorte que craignans de tomber en deshonneur par leur lâcheté, ilz laiſſent la vie, & aiment mieux perir en un moment par l'incertitude de la guerre qu' échaper ignominieuſement. *Pericles.*

Les nobles cœurs ont honte de voir une choſe en la quelle ilz ne peuvent remedier. *Guevar.*

Ceux là doivent étre eſtimez forts, & magnanimes, qui repouſſent les injures, & non ceux qui les font.

Un genereux, & bon naturel ne peut facilement croire en autruy, ce qui n'eſt en luy meſme.

Une brave reſolution jointe avec une ſage conduite, donne aux batailles une heureuſe Iſſüe.

C'eſt un acte genereux de plus tôt conſerver, que detruire.

Il vaut mieux ſe confier en ſa proüeſſe,

proüeſſe, qu'en ſa fineſſe.

Comme la lumiere eſt ouverte à tous yeux, auſſy n'y a t'il lieu qui demeure fermé à un grand courage.

Courtoiſie.

La Courtoiſie produit des fruits, & des profits ineſtimables, un gain ſans peine, un benefice ſans fatigue, un grand bien ſans aucun travail. *Euripide.*

Crainte.

Il n'y a force ſi grande, ny puiſſance tant abſolüe, qui puiſſe étre durable, ſi la crainte preſſe celuy qui obeit.

Tout ainſy que la licence effrenée fait déborder les hommes en toute ſorte de vices, auſſy la crainte les retient en devoir. *Bodin.*

Il eſt fort utile qu'il y ait nombre d'accuſateurs en une Ville & Cité, afin que la crainte face contenir l'audace des méchans.

La crainte a cela de propre, que ſouvent elle imprime dans l'ame des tranſes, & des effrois plus terribles, que le mal meſme. *Tacite.*

La crainte s'habille ordinairement de

la

la couleur de la prudence, & apelle conſideration, ce qui n'eſt que lâcheté.

Crime.

Qui eſt accusé de crime capital, eſt un ſot de chercher à ſe faire abſoudre, quand il ne s'en peut fuir. *Plut.*

C'eſt le propre de celuy qui commet un crime, d'en commetre un autre plus grand, pour ſe delivrer de la peine du premier.

Cruauté.

Les cruautez dont on uſe contre les heretiques les rendent plus obſtinez.

La cruauté procedant de l'impuiſſance de ceux qui ne peuvent commander à leur colere, & paſſions de vengeance, & qui ſe laiſſent vaincre, & dominer par icelles, ne tombe jamais en un cœur vaillant, & genereux, bien diſposé & bien habitüé, ains ſeulement en un cœur lâche, & coüard, peureux, & mal habitüé. *Bodin.*

On voit d'ordinaire arriver que quiconque boit le ſang d'autruy, trouve finalement qui boit le ſien.

Il eſt impoſſible qu'une action qui ſe fonde

ſonde ſur la rigeur ; & qui n'a point d'autre fin que la cruauté, ait un bon ſuccés.

Ainſy que les arbres paravant coupez, rejetent, ainſy la cruauté du Prince, en faiſant mourir ceux qu'il appelle ſes ennemis, fait croitre le nombre d'iceux. *Seneque.*

La cruauté donne plus d'éfroy, que l'autorité. *Saluſte.*

Ce ſont gens de neant, & incurables, ceux qui gardent un mauvais vouloir, & qui ſe ſoulans de cela, ſont convaincus d'avoir un cœur confit en cruauté. *Tacite.*

Danger.

QUelque compagnie que ce ſoit, aporte naturellement confort, & ſoulagement au danger. *Montagne.*

Deſſein.

Ce n'eſt aſſez de ſçavoir remüer la machine d'un grand deſſein, ſi on ne luy ſçait donner l'arreſt, quand le temps, & la neceſſité le requierent.

L'Eternel diſſipe le conſeil des nations,

ons, & met à neant les desseins des peuples : aussy le Roy n'est point sauvé par une grosse armée, & l'homme puissant n'échape point par sa grand' force.

Comme l'entendement de l'homme n'est pas tousjours en une force, ny le corps en mesme vigeur : ainsy maintefois les hommes entreprenans de grandes choses tombent en hazards, accidens, & dangers qui les font demeurer en chemin, & perdre l'esperance, & l'effet de leur desseins, & quelquefois la vie. *Girard.*

Detracteur.

Celuy qui veut medire d'autruy, doit étre exemt de tout crime.

La medisance est tousjours une fumée odieuse aux yeux, & un fumier puant au nez des ames grandes, & courageuses.

Les paroles de detraction, de blâme, & de calomnie qui se raportent à l'oreille, causent ordinairement la ruine, ou du raporteur, ou de celuy à qui elles sont dites, ou bien de tous ensemble.

La playe d'une plume, & d'une langue, est pluſt grande que celle d'une lance.

Celuy

Celuy là fait ſotement qui blâme autruy d'un vice, du quel ſoudain on le peut blaſonner. *Eraſ.*

Le detracteur fait injure á celuy qu'il devoit accuſer en ſa preſence, & ceux qui adjoutent foy à ſes paroles, s'abuſent en ce qu'ilz jugent de ce dont ilz n'ont fait nulle preuve. *Artib.*

Ceux qui à tous propos mediſent d'autruy, c'eſt ſigne qu'ilz pechent d'un vice naturel, & non pas que celuy du quel ilz detractent merite telle mediſance.

Celuy là ne doit oüir blâmer, ou vituperer un autre, qui ne veut pas qu'on écoute ceux qui mediſent de luy.

Dieu.

Quand on veut commencer quelque choſe d'importance, tout ce doit faire par la prudence immortelle, qui demeure en la maiſon incorruptible, comme dit *Philon Iuif*, ſans la quelle toute la ſageſſe des hommes n'eſt que folie, & toute leur conduite erreur.

Quand la divine providence veut châtier quelqu'un, elle luy voile les yeux de l'entendement, pour ne diſcer-

ner

ner les occurences, & bien ſouvent embraſſer le plus pernicieux avis.

Dieu ſeul Monarque de tout le monde ſe ſert quelque fois de mauvais Anges, & des hommes pervers, pour le bien & profit de ſon Egliſe.

La providence eternelle tire ſouvent de tres bons effets, meſme des plus mauvaiſes cauſes, car comme un cloud pouſſe l'autre; ainſy permet elle que les méchans mettent au jour leur infidelité l'un par l'autre.

Dieu tient les cœurs des hommes en balance, & les fait en un moment pancher du coſte qu'il luy plaît.

Ce n'eſt pas petite preuve que Dieu aime l'homme; quand il le retire de bonne heure des incommoditez, & afflictions de la vie. *Plato.*

La juſtice de Dieu a tousjours l'œil ouvert à la punition des coupables, & leur ôte au beſoin les ſens, le cœur, l'eſprit, les bras, les piez, & tous autres moyens de regimber.

Dieu eſt adoré, & ſervy des hommes, pour les grands biens & benefices qu'ilz en reçoivent tous les jours, & les graces qu'ilz luy en rendent ſont nouvelles demandes.

Dieu

Dieu éleve les vertueux affligez par les envieux.

Dieu eſt tousjours protecteur des juſtes querelles.

La prudence divine ne permet ſouvent que la malice humaine execute ſes forces *Mar. aurel.*

Il eſt mal aisé d'abatre ce que le ciel veut elever, & de couper la racine d'un arbre, du quel la racine rejete tousjours.

Le ſurhauſſement ne vient point d'orient, ny d'occident, ny du deſert : dautant que c'eſt Dieu qui gouverne, il abaiſſe l'un, & éleve l'autre.

Il eſt impoſſible d'éviter les determinations de la providence eternelle.

Les forces humaines ne peuvent rien contre ce que le ciel a deliberé. *Juſt.*

La deſtinée, ou la bien-veillance du ciel donne des ſceptres, & des couronnes à ceux qu'il luy plaiſt.

L'ire divine va lentement a vanger les injures, mais elle récompenſe le delay, par la griefveté du ſuplice. *Terence.*

Quand le medecin voit que la ſanté du malade eſt deſeſperée, & que le malade ſe moque des remedes, il permet qu'on luy donne tout ce qu'il veut, parce qu'il n'en

n'en ſera ny mieux, ny pire pour le refuſer : Demeſme fait Dieu quand il voit qu'il ny a point d'amendement au méchant, & qu'il rejette ſa grace, il luy donne des proſperitez, toutes choſes luy arrivent à ſouhait, il ſe ſoule des contentemens du monde, & ainſy la longue proſperité eſt dangereuſe. *Plat.*

Ce Dieu tout gouvernant defend que ſans ſon commandement nous ne partions point de ce monde : mais lors qu'il nous aura offert une juſte occaſion ; ſans mentir, l'homme vrayement ſage s'en ira joyeux de ces tenebres à la lumiere, & toutesfois ne doit il violer les liens de la priſon de l'ame ; car les loix le defendent, ains tout ainſy que par l'ordonance d'un Magiſtrat, ou autre puiſſance legitime il s'en va apelé & évoqué de Dieu qui le diſpenſe & le delivre. *Ciceron.*

Ce n'eſt aſſez de connoitre les graces de Dieu, ains les faut reconnoitre, & ceux qui le font peuvent bien étre pris, non ſurpris par la mort.

Mieux vaut la faveur de Dieu, que tout l'éfort d'un peuple. *Bruxile.*

Dieu en choſes deſeſperées, & preſque tenues pour perdües fait ſouvent

naitre des occaſions, où la raiſon humaine ne voit goute.

L'œil tout voyant de l'eternel, qui lit dedans les penſees, & qui entend les reſolutions avant qu'elles ſoient deliberees, ne permet point que les mechanſetez faites en cachete, & ſans témoin, demeurent inconnües.

L'homme doit parler ſobrement, & avec crainte de la puiſſance de Dieu. *Cic.*

Dieu ne montre jamais la grandeur de ſa puiſſance aux choſes de peu, mais donne ſecours l'ors qu'on ne l'atent plus, afin que ſes ennemys ne s'enorguilliſſent long temps de la proſperité de leurs affaires. *Ioſ.l.* 1. *ant.*

Dieu eſt ſi bon & miſericordieux, que quand pour nos péchez il nous abat d'une main, il nous releve des deux, & que ſi nous ſommes ſur le bord du precipice, il nous retire ſoudain par le poing, pour nous ſauver.

Dieu abat de ſon tonnerre les beſtes grandes, & farouches, ſans nuire aux petites, & privées; Auſſy les hauts edifices, & arbres, ſont ſouventefois foudroyez, prenant Dieu plaiſir d'abaiſſer tout ce qui eſt arrogant. *Artab.*

L'Eter-

L'Eternel diſſipe le conſeil des Nations, & met á neant les deſſeins des peuples; auſſy le Roy n'eſt point ſauvé par une groſſe armée, & l'homme puiſſant n'échape point par ſa grand' force.

La providence divine aveugle ordinairement l'homme en ſa malice, & luy voile les yeux pour le confondre en ſes frauduleux projects.

Il faut croire que tout ce que Dieu a ordonné eſt inevitable, & que ce que Dieu garde eſt bien gardé.

Où le ſecours humain defaut, Dieu produit le ſien.

Dieu par moyens inconnus aux hommes, change ſouvent de grands orages en ſerenité.

L'évenement de toutes choſes eſt en la main de Dieu, au quel on doit rendre graces avenant quelque ſuccez heureux: mais ce pendant il veut que nous y aportions nôtre diligence.

Il ne ſe faut ébahir ſi le Ciel ne verſe point ſes benedictions ſur des entrepriſes, où la conſideration du gain particulier, marche devant celle du public.

Nul bon ſuccez ſans Dieu, dautant que les plus ſages reſolutions, ont des

issües folles & ridicules. *Niceph.*

Dieu est le censeur & visiteur des faits, des dits, & des cœurs, rien ne luy est caché, il est dedans les ames, & entrevient au milieu des pensées. *Seneque.*

Il est tres certain que Dieu fait recherche de la vie de toutes personnes; & qu'il n'y a bien ne mal commis par aucun, qui demeure en arriere: ains qu'en divers égards les bons & les mauvais reçoivent leur loyer. *Salust.*

Dignité.

Les premieres, & plus sublimes dignitez sont les plus exposées, & les plus sujetes aux envies & medisances.

Diligence.

Rien de puissant que la diligence. *Cic.*

La diligence est de grand poids, & de grande consequence en toutes choses: mais il faut que sur tout nous l'aimions, & qu'en toutes actions nous en usions, vû qu'il n'y a rien de quoy elle ne vienne à bout, & en cete seule vertu toutes les autres sont contenües. *Ciceron.*

Un esprit acoutumé a faire grandes choses, ne se plaît guere dans une oysi-

oyſivité neceſſaire, & le repos luy deplait, quand il luy eſt ordonné.

Diſcorde.

Ordinairement il y a diſcord entre ceux qui different de religion, de meurs, & de conditions, en toutes leurs actions. *Tucid.*

Les plus méchans ont une grand' force ſur les troubles, & diſcordes: la paix, & le repos ont affaire des bons arts, & moyens. *Botero.*

En la diviſion entre meſmes ſujets, la miſere ſuit les vaincus, la cruauté, & l'impieté les vainqueurs, la perte, & la ruine les uns, & les autres.

La diſcorde nait entre pluſieurs maitres.

Il avient mal aiſement que puiſſance & accord puiſſent long temps ſubſiſter enſemble. *Tacite.*

Diſpute.

Les queſtions, ou les réponces mal fondées, ou mal ſuivies ſervent plus toſt à augmenter les forces de l'adverſaire, qu'à luy faire douter de la victoire: il fortifie ſon opinion, au lieu de fléchir ſon opiniatreté.

Diſſimulation.

N'eſt ce pas pitié de converſer tous les jours enſemble, de rire, de gaudir, & nourrir en ſon cœur une inimitié mortelle? n'eſt ce pas trop diſſimulé que d'honorer celuy qu'on voudroit voir mener au gibet? & le tout pour une ambition, & trop âpre deſir de fortune, & faute de ſçavoir que l'amitié bien obſervée vaut à moderer l'homme. *Guevarre.*

C'eſt une grande prudence pour ne pas dire adreſſe, de recevoir avec des témoignages d'afection, non ſeulement ceux qui nous aiment, mais encor ceux qui nous haïſſent. Ces demonſtrations les obligent, & nous profitent.

Quelquefois la neceſſité veut qu'il faille fermer les yeux à ce qu'on voit, & détourner les oreilles de ce qu'on oit, en ſuivant cete gracieuſe façon de pardonner, en faiſant ſemblant d'ignorer les offenſes.

Il faut étre accord, prudent, circonſpect, & avisé au fait de la diſſimulation.

La

Doctrine.

La viande pour bonne qu'elle ſoit, eſt deſagreable quand elle ſent la fumée : La doctrine pour veritable, & ſainte qu'on la face entendre, n'opere pas avec telle éficace, quand elle eſt preſchée par celuy qui ne fait pas ce qu'il dit, Il faut prendre pourtant le preſche, & laiſſer le Predicateur, conſiderer la doctrine, & non pas le docteur.

Ce ne ſont pas ceux qui liſent le plus, mais bien ceux qui ſçavent choiſir l'utile d'avec l'inutile, qui doivent étre reputez doctes, & bien inſtruits. *Ariſtipe.*

Les hommes ne cueillent rien de plus precieux du paiſible commerce des Muſes, qu'un adouciſſement de naturel, aprivoisé par raiſon, & docte enſeignement, qui le range à modeſtie & temperance. *Plutarque.*

Domination.

Sans domination il n'y a ny maiſon, ny ville, ny peuple qui puiſſe ſubſiſter, non pas toute la ſocieté humaine enſemble, ny toute la nature des choſes, ny le monde meſme. *Ciceron.*

La Domination eſt le lien, par le moyen du quel l'état public ſe maintient : c'eſt l'eſprit vital qui fait reſpirer tant de milliers d'hommes, qui ne ſeroient que charge & proye, ſi cete ame leur étoit ſouſtraite. *Seneque.*

La domination eſt tres aſſurée en la quelle les ſujets prennent plaiſir à obeir. *Tite Live.*

La domination montre l'homme. *Pittacus.*

Douleur.

La douleur s'écoule, & diminüe petit à petit, & s'en va tout bellement, non que la choſe ſoit, ou puiſſe étre changée, mais pour autant que ce que la raiſon devroit enſeigner, l'uſage montre n'étre grand' choſe, ce que l'on eſtimoit & plus grand, & plus grief. *Ciceron.*

La douleur s'augmente quand elle eſt contrainte de ſe couvrir, & penetre bien plus avant dans les cœurs, quand on n'oſe, ou n'eſt pas permis de la faire paroître. *Juſtin.*

Il n'y a ſi grand' douleur qui avec le temps ne puiſſe étre adoucie, *Seneque epiſt.* 64.

Il eſt

Il eſt difficile de ſe taire étant épreint de douleur.

Les douleurs legeres ſe font entendre, & les grandes ſont müétes.

Un cœur outré d'une injure contre ce qu'il aime, ne ſe peut contenter que par un grand témoignage de douleur.

Droit.

Il eſt non ſeulement honneſte de quiter aucunefois en certaines choſes quelque peu de ſon droit, mais auſſy rédonde ſouvent à grand profit.

Eloquence.

IL n'y a choſe tant incroyable, qu'en bien diſant on ne rende probable, & n'y a rien tant ſoit rude, & mal poly qui ne ſoit illuſtré, & comme ſurdoré par l'art de bien dire.

Le bien dire eſt tousjours de ſaiſon, il ſied bien aux Grands, & ſert d'ornement aux Princes. *Ciceron.*

Un élegant diſcours eſt capable de mouvoir les rochers, rompre la dureté des eſprits bandez à ſoutenir l'injuſtice,

& le tort, & ſelon les occaſions qui ſe preſentent pouſſer juſque dans le ciel la gloire de ſon Prince, & de ſon Pays. *Epict.*

Pluſieurs bons mots ſortis de bouches profanes, & impies ſont tousjours beaux, & un beau trait eſt tousjours beau, & n'eſt jamais hors de ſaiſon de quelque endroit qu'il vienne.

Les pieces d'or ſont les meilleures qui ſous moins de maſſe ont plus de poids : Auſſy la force de parler gît à ſinifier beaucoup en peu de paroles.

L'oraiſon ample, & grave eſt propre pour émouvoir, & convertir les cœurs des perſonnes : tout ainſy que celle qui eſt gentille, & ſubtille eſt propre pour enſeigner, & inſtruire : Mais celle qui eſt mediocre, tenant de l'une & de l'autre, eſt propre pour les conſeils, avis & deliberations coutumieres. *Patrice.*

Quelquefois un beau diſcours pour ſon abondance, ou ſon affecterie, trouble en telle ſorte l'auditeur qu'il ne ſçait quel parti prendre. *Plut.*

La beauté, & bien-ſeance de celuy qui parle, donne vigueur à ſa parole : comme auſſy un diſcours poli, & bien ordonné, donne

donne grace, & ornement à la beauté de celuy qui harangue.

Les actions ſont bien plus puiſſantes pour emouvoir, les hommes à la vertu, que les paroles.

La grace & bien-ſeance de parler eſt agreable, & pleine d'autorité, puis que ſouvent elle a causé pluſieurs graces, & faveurs, de tres fermes amitiez, & des afections de longue durée.

Les diſcours pour beaux, & élevez qu'ilz ſoient, ne donnent le courage, & n'otent la peur, qu'en tant que ceux qui les écoutent y ont de la diſpoſition.

Rien n'eſt de plus inhumain & barbare que de convertir l'éloquence que nature nous a donnée pour noſtre ſalut, & conſideration, en une perdition, & ruine de gens de bien.

Un diſcours preparé pour captiver la bien-veillance, eſt un rayon de miel pour prendre les mouches. *Diog.*

Pyrrhus diſoit que l'eloquence de Cyneas luy avoit fait plus de conqueſtes, que la force de ſes ſoldats.

Les paroles bien rangées ſont plus fortes que les armes: les unes prevalent du pouvoir, les autres du diſcours ſi les unes

forcent les corps avec violence, les autres emportent l'entendement avec la raiſon.

Emotion.

L'Emotion d'un peuple croit comme une pelote de nége, roulant du haut en bas d'une montagne.

Emulation.

Si l'émulation rend les hommes vaillans, la pensée d'étre regardez de leur Prince, les rend invincibles.

Enfans.

Ny les flotes, ny les legions n'afermiſſent pas une Principauté ſi puiſſamment que le nombre des enfans. *Tacite.*

Ennemy.

Les coups d'un ennemy couvert ſont difficiles à parer.

L'on doit premierement penſer à ſe defendre, que d'offenſer ſon ennemy.

Les preſens des ennemis ſont touſjours ſuſpects.

Il faut connoitre l'humeur de ſon ennemy, & pourtant il eſt neceſſaire, & importe beaucoup à un Prince de ſçavoir

quelle eſt la volonté de ceux qui veullent finir les inimitiez,& commencer les amitiez, pour traiter les uns comme veritables amis, & les autres comme diſſimulez eſpions du temps. *Polib.*

Il n'y a depenſe plus utile, plus fructueuſe, ny mieux employée que celle qui ſe fait pour dreſſer une planche d'or au paſſage des ennemis pour les éloigner de ſes Etats. *Quinte Curſe.*

En matiere d'inimitiez, il n'y a pareille inimitié à celle qui procede de la contrarieté des humeurs, des temperamens, & des affections. *Ciceron.*

Il ne faut laiſſer en hazad le ſalut de tous, pour le ſalut d'un ſeul; car il reſte aſſez d'ennemis au dehors, ſans étre en peine de ceux du dedans.

Il y a peu de fiance en ſon ennemy reconcilié.

On peut ſouhaiter toute ſorte de bien à ſon ennemy, excepté le courage: car avec cela on le privera du fruit de ſes ſouhaits, & la force qui eſt chocquée par la vaillance eſt tousjours mal-menée.

Quand on voit que la voye de douceur eſt en mépris, & moquerie à ſon ennemy ſourcilleux, Il ſe faut alors reſoudre

dre d'en avoir ſon revangé par la force des armes.

Avec un ennemy opiniatre, il ſe faut auſſy batre opiniatrement.

Celuy la eſt bien heureux qui a pouvoir de repouſſer ſes ennemis, & le moyen de rémunerer, & ſecourir ſes amis.

Nos ennemis ſont d'autanr plus dangereux, que plus ilz nous flatent.

C'eſt une folie de ne craindre ſon ennemy, ny ne vouloir rien craindre. *Philip. de Com.*

Requerir ſon ennemy c'eſt luy faire paroitre qu'on le redoute.

Si vous faites du bien & uſez de liberalité à l'endroit de ceux que vous eſtimez étre vos ennemis, & envers ceux qui craignent que ne leur faciez quelque tort, ou injure, vous les gagnez facilement, & vous les aurez par apres pour amis. *Dion.*

Le point le plus favorable pour aſſaillir l'ennemy, eſt quand il eſt étonné.

Qu'on ne mépriſe pas l'ennemy quoy qu'il paroiſſe petit, mais qu'on le craigne tousjours comme ennemy.

Celuy qui a offensé quelqu'un eſt bien rarement ſon amy, il craint tousjours

que

que celuy qui il a offensé ne ſoit pas le ſien : Il acumule donc crime ſur crime, croyant s'aſſurer de ceux qu'il a fais, par ceux qu'il fait de nouveau.

Les bleſſures qu'un ennemy declaré nous fait, ſont bien moins dangereuſes que les baiſers d'un faux amy.

Entrepriſe.

Une grande entrepriſe ne peut étre ſans difficulté, peril, & peine. *Herod.*

Les grandes entrepriſes tirent quant & elles de grands dangers, pourtant faut il ſur tout conſiderer la fin, & bien aviſer aux moyens avant que les commencer.

Diverſes entrepriſes portent ordinairement plus de bruit que de fruit.

Les hommes ne ſe perdent pour avoir le vouloir haut, & hardy, ne pour entreprendre des choſes preſompteuſes, pourveu qu'ilz les pourſuivent prudemment, & qu'ilz continuent en leur propos deliberé, car telles entrepriſes ne ſe doivent executer du tout par violence, & promptitude de courage, mais par ſageſſe, raiſon & meure deliberation de conſeil. *Conſtantin.*

Les practiques qui ſe peuvent faire avec

vec beaucoup de fruit, & peu de bruit, ſont tousjours les meilleures, & deſquelles on peut eſperer un heureux ſuccez.

L'iſsüe d'un deſſein, eſt l'entrée d'un autre.

Les Secrets d'une entrepriſe, & choſe de grande importance ne doivent point paſſer l'enclos des levres, la langue y doit faire tout, la plume rien.

Les pretextes ſpecieux ſervent à couvrir les entrepriſes diaboliques.

Les entrepriſes ne ſont loüables, ſinon entant qu'elles conviennent aux vocations des perſonnes.

Toutes les entrepriſes ne ſont pas priſes.

Les bons, & les mauvais effets des entrepriſes ſe raportent tousjours aux Chefs. *Dion. halicarn.*

Les ſubtilitez les plus aigües ne produiſent pas les meilleures reſolutions, & les entrepriſes qui ſont plus fondées ſur le ſable des ſubtilitez, que ſur le rocher des raiſons ſe renverſent d'elles meſmes, comme les horloges qui ont les roües, & les reſſors plus ſubtils, & delicats ſe déreglent facilement. *Tucid.*

Une temeraire entrepriſe ſe ruine d'elle

d'elle meſme quand elle ſent du contraſte, mais ſi les entrepreneurs s'aperçoivent qu'on les craint, leur impunité paſſe en aſſurance.

Toute entrepriſe dreſsée â la haſte, & legerement, conduit ordinairement les entrepreneurs à quelque faute mal-heureuſe, là où le dilayer, ou atendre eſt la mere de pluſieurs bons ſuccez, leſquels jacoit que longuement elle porte en ſes entrailles ſans les produire, & qu'ilz n'aparoiſſent point ſi ſoudainement; ſi eſt ce qu'en temps, & ſaiſon ilz faut connoitre l'effet de leur excellence. *Arteba.*

La raiſon veut que l'auteur d'une belle entrepriſe en ait la principale conduite, afin qu'il remporte la principale gloire de ſon exploit, ou le blâme de ſa faute.

De choiſir le temps propre pour les entrepriſes, c'eſt vouloir en ſortir avec honneur; & s'y engager avec violence, & ſans conſeil, c'eſt ne pas eſtimer ſa reputation, & ne point craindre l'inconſtance de la fortune.

La reſolution dans les propres entrepriſes eſt plus grande qu'en celles qui procedent d'autruy.

Envie.

Envie.

L'Envie donne ſa dent ſur les plus belles actions.

L'Envie eſt plus nuiſible à l'ame que les viperes au corps : car l'envie combat toutes les vertus, ce que ne ſont les autres vices.

Il n'y a point monſtre plus monſtrueux, point dommage plus dommageable que l'envie, ny aucune peine plus penible, & avec cela elle eſt l'abime d'un aveuglement errant, l'enfer de l'eſprit humain, l'alumete des querelles, & l'éguillon de la vengeance, & ſes mouvemens ne ſont autre choſe que les ennemis de la tranquilité civile, les ſergeans de la tentation mondaine, les ſentinelles éveillees d'un cœur languiſſant, & les eſpions de la felicité d'autruy, en un mot l'envie eſt le propre & particulier vice du diable.

Il n'y a vent dans les entrailles de la terre qui face de plus étranges ſecouſſes que l'envie en un cœur ; car elle ataque les plus vertueux, & talonne les merites, comme l'ombre la lumiere.

L'Envie

L'Envie acompagne d'ordinaire la felicité. *Seneque*

L'Envie eſt un mal,& une paſſion procedant du bon heur d'autruy. *Ciceron.*

L'Art , & premiere inſtruction de celuy qui commande eſt de ſouffrir qu'on luy porte envie. *Seneque.*

Le bon heur d'un puiſſant engendre jalouſie chez ſes voiſins.

L'Envie acompagne la vertu , & le plus ſouvent elle pourſuit les gens de bien.

Eſperance.

L'Eſperance eſt une ſinguliere affection d'ame , & de courage , & la quelle meſme incite bien ſouvent l'homme d'entreprendre ce qui ſemble ſurpaſſer les forces humaines , & que raiſon aucune ne peut perſuader. *Patrice.*

Nôtre eſperance doit étre en Dieu , car en luy ſeul gît toute nôtre fermeté , & toute bonté , qui ne ſe pourroit trouver en nulle choſe du monde : mais chacun de nous la connoit tard , & apres que nous en avons eu beſoin : toutesfois vaut encor mieux tard que jamais. *Phil. de Com.*

Miſe-

Miſerable eſt celuy qui met ſon eſperance au cœur de la femme.

De donner belles paroles, & grandes eſperances ſert beaucoup à rompre l'impatience la plus impetueuſe, & la plus languiſſante laſſitude des atendans. *Appian.*

La ſeule eſperance eſt celle qui conſole les hommes en leurs miſeres, & afflictions. *Ciceron.*

L'Eſperance d'avancement, de grandeur, de gain, & de profit eſt la ſeule choſe qui fait que tant d'hommes ſuivent ordinairement les Princes, meſmes és debats, & querelles des Etats, Empires, & Royaumes: car les uns & les autres de l'un & de l'autre party attendent la victoire du coſté de celuy qu'ilz favoriſent, & par ce moyen eſperent ſe prevaloir de la grandeur de leurs maitres, & étre avancez aux honneurs & aux biens. *Girard.*

Pluſieurs allechez de l'eſperance de plus grands biens, ont perdu ceux qu'ilz avoient en main.

Eſprit.

Un homme d'eſprit, & d'entendement

ment eſt propre à tout.

Celuy là eſt eſtimé entre les mondains d'un fort gentil eſprit, qui peut tousjours parler au plus loing de ſa pensée.

Tout homme d'eſprit, & de grand jugement doit croire aux effets, & non aux paroles.

De tant que les œuvres de l'eſprit ſont plus grandes que celles du corps, les choſes que nous acquerons par la vertu de l'eſprit, & entendement ſont plus agreables, que celles que nous conqueſtons par la force. *Ciceron.*

Par le corps nous ne pouvons ſentir, ny comprendre que ce qui nous eſt preſent, & ce que nous voyons, mais par l'eſprit nous voyons, & ce qui eſt paſsé, & ce qui eſt à venir.

Un bel eſprit joint avec une cervelle bien faite, ſçait écarter les plus épais nuages qui veulent broüiller le calme de ſon état.

Comme les ſens ſont aux uns plus clers, & aux autres plus ſombres, demeſme les uns ont le jugement plus ouvert, & plus ſubtil que les autres.

L'eſprit troublé & tranſporté ne peut ſe refrener, ny ſe tenir, & arreſter

ſter au lieu qu'il veut, & deſire.

C'eſt acte de grandeur d'eſprit, & de prudence d'oublier ce qui eſt perdu, pour penſer à ce qui ſe recouvre. *Ciceron.*

La pointe des beaux eſprits s'emouſſe, quand on les defavoriſe, *Agath.*

Comme nous voyons des terres oiſives, ſi elles ſont graſſes, & fertiles foiſonner en cent mille ſortes d'herbes ſauvages, & inutiles, & que pour les tenir en office, il les faut aſſujetir & employer à certaines ſemences, pour nôtre ſervice. Ainſy eſt il des eſprits, ſi on ne les occupe a certain ſujet qui les bride, & contraigne, ilz ſe jetent deſreglez par cy par là, dans le vague champ des Imaginations. *Mich. de Mont.*

Ceux qui ont bon eſprit, & mauvaiſe ame, peuvent facilement trouver quelque excuſe, & interpretation.

C'eſt un bon, & gentil eſprit qui ſçait diſtinguer les pretextes ſpecieux, d'avec les utiles, & ceux qui brillent d'avec ceux qui peſent.

L'eſprit de l'homme eſt ſouvent prophete du mal-heur qui le talonne.

L'eſprit des hommes eſt inſatiable, & n'eſt

n'eſt jamais content des preſens de la fortune preſente : ains aſpire tousjours à choſes plus grandes, & plus hautes. *Girard.*

Lors que le profit nous atire, & au contraire l'honneſteté nous révoque a ſoy, Il avient que noſtre eſprit eſt en doute ſur ce qu'il a à deliberer, & ſent un ſoin incertain de penſer en ſoy meſme. *Ciceron.*

Il y a des eſprits qui s'aigriſſent, & s'efarouchent davantage quand ilz voyent que leurs ennemys s'en retournent devers eux pour les adoucir. *Dioniſ. halicar.*

Ce n'eſt pas une choſe nouvelle que les grands entendemens manquent quelque fois en la perfection du jugement, & du diſcours. *Guic.*

Il n'y a contentement d'eſprit égal à celuy qui montre, & raconte ce qu'on veut voir, & qu'on deſire d'entendre *Nicephore.*

Un homme d'eſprit, & d'entendement ne ſe doit jamais écarter de moderation en ſes affaires, par la quelle on ſe conſerve en bonne opinion, ou jugement de ſes ſuperieurs, on s'acquiert les cœurs, & les affections des moindres, &

on

on évite la malveillance des envieux.

Le corps s'ejoüit ſeulement durant qu'il joüit du plaiſir, là ou l'eſprit a l'aiſe preſent avec le corps, & prevoit encor le plaiſir futur, & ne laiſſe écouler la memoire du paſsé.

L'eſprit de l'homme eſt un tableau qui reçoit tout crayon, & eſt la demeure capable du vice, ou de la vertu. *Phil. de creat. mundi.*

Un eſprit aveugle ne peut produire que des jugemens temeraires.

A grand peine un eſprit veut voir ce qui eſt veritable, là où il eſt tranſporté de haine, amitié, couroux, ou compaſſion vers quelque choſe. *Sal.*

Les eſprits cauteleux ſont aucune foys égaux en tromperie, mais non en induſtrie.

Etat.

Il eſt plus juſte & utile de n'acquerir rien, & demeurer en paix, que d'augmenter ſes Etats, & vivre en trouble.

Heureux l'Etat au quel les tempeſtes ſe diſſipent, devant que les vents ayent amaſsé les nüées.

En une diſpute de quelque Province, ou

ou Pays, ou querelle de deus puiſſans, il faut tâcher de ſe rendre le moins odieux, ou ſuſpect qu'on peut, à chacun des partis.

Aux Etats, & aſſemblées publiques, il eſt libre à un chacun de dire ſon opinion.

La principale playe, & mal-heur de toutes Republiques eſt, qu'il n'y a preſque pas un affaire qui ne ſoit manié par procureurs, & lieutenans, & quelque fois pour un, on en voit pluſieurs.

Les Etats ſe maintiennent ſouventeſois plus par la reputation des choſes paſsées, que par la valeur, ou fondement des preſentes. *Botero.*

Tant plus que les ſecrets d'un Etat ſont plus ſoigneuſement recherchez, tant plus il les faut tenir couverts. *Caſſiod.*

La grandeur des Monarchies conſiſte principalement en trois choſes, en nombre d'hommes, en étendüe de païs, & en quantité d'argent, & de revenu annuel.

A aucuns Royaumes, & Provinces la fortune eſt tributaire, qui, tant plus ilz ont été foulez, & accablez, plus ilz s'en ſont é-

levez en haut, comme l'Empire des Rommains que toutes les armes foudroyantes de tout le monde n'ont jamais pû dompter.

Tandis qu'un Etat demeure en ſon entier, on craint de l'aſſaillir.

La felicité d'un Etat ne s'affermit que par l'aſſurance des ſucceſſeurs.

Ces Republiques ſont heureuſes leſquelles ſont regies, & adminiſtrées par gens doctes, & ſçavans. *Plat.*

Ny les armes, ny les treſors ſont le ſuport, & maintenement des Royaumes : ains les amis, les quels ne pouvant étre forcez par armes, ni corrompus par argent, ſont gagnez par bons offices, & loyaux deportemens. *Saluſt.*

Il n'y a choſe plus jalouſe que les Etats. *Botero.*

Plus glorieux, & honorable eſt un Royaume conquis par vertu, que celuy au quel on vient par ſucceſſion, & heritage.

Les nerfs d'un Etat ſont les ſages, & fidelles Miniſtres, la ſcience de bien regner ne dépend pas ſeulement de la prudence de ceux qui regnent : mais des bons & certains avis de leur conſeil, tirez.

rez de l'experience, approuvez de grands entendemens, & confirmez par la bouche & la main de ceux qui ont merité le ſurnom de grands Princes & de ſages politiques.

Celuy qui trouble un Etat eſt eſtimé ennemy de la Majeſté du Prince, & du public. *Plat. de leg*, 9.

Il n'eſt Etat où il n'y ait changement; honneur où il n'y ait peril; Richeſſe où il n'y ait travail: proſperité qui ne s'acheve, ny plaiſir qui ne faille. *Ant. Guevar.*

Il n'y a choſe plus dangereuſe aux Republiques qu'eſt l'exceſſive grandeur d'un particulier, pource que peu ſe trouvent de ceux là qui ſe ſçachent moderer ez proſperitez, & caler les antennes, & voiles de leur navigation aux vents favorables. *Botero.*

Comme en navigeant celuy eſt à blâmer qui aime mieux ſon ſalut, que de tous ceux qui ſont au navire; ainſy faut vituperer celuy qui ez perils, & dangers publics a plus de ſoin de ſoy, que du profit de la Republique. *Ciceron.*

Il n'y a plus puiſſante machine pour rompre un Etat, & Republi-

que, que la diviſion. *Tacite.*

Il eſt beaucoup plus expedient pour la Republique, & plus ſeant pour la dignité du Magiſtrat, de ſe demetre de l'état, que de paſſer une choſe inique. *Bodin.*

C'eſt une regle generale, que la republique en la quelle pluſieurs commandent, ſe perd à la fin avec ceux qui commandent en icelle. *Guevar.*

La douceur eſt le meilleur remede pour guerir les playes d'un Etat.

Il y a tousjours du danger á laiſſer long temps un Etat ſans armes, car une paix deſarmée eſt foible. *Botero.*

C'eſt une large campagne que la Republique où la lice eſt ouverte à pluſieurs pour y acquerir loüange.

Les Etats qui ont des moyens de faire des amis, & d'aſſembler des forces, en doivent étre aſſurez avant que l'occaſion de les employer les contraigne de recourir à leur ſecours; car les plus glorieux exploits ſe font par preventions, & n'y a reſiſtance plus courageuſe que celle qui va au devant de l'ennemy, du quel l'ombre ne doit jamais venir juſque ſur la frontiere de celuy qui veut avoir les coudées fran-

franches en cet Etat, du quel les affections doivent étre demeſurées en tout ce qui regarde ſa conſervation. *Xenoph. l. 6. & Seneque de ira. l.1.*

En un Etat petit eſt ennuieuſe la pauvreté, auſſy eſt au grand Etat dangereuſe la fortune. *Guevar.*

La felicité d'un Etat ſe meſure par les années de la paix, plus de temps il demeure paiſible, plus de temps il eſt heureux.

Jamais un Empire iniquement acquis ne ſera de durée.

En l'établiſſement de tout nouvel Etat, il y a mille rencontres ineſperées & imprévues qui y arrivent.

La vraye marque de la ruine d'une Province ſe montre, lors que ceux qui ſe doivent unir enſemble, ſe diviſent entre eux, & ſe metent à l'abandon.

Il faut tousjours tenir en diviſion l'Etat du quel les forces ſont puiſſantes, & belliqueuſes.

Un Etat, & Ville eſt bien miſerable, où ny le droit, ny la raiſon, mais la violence, & l'iniquité commandent.

Où l'Etat eſt en peril, on peut commencer par l'execution.

Pour vaincre les ennemis il faut cherir les amis, leſquels ſervent plus à la conſervation d'un Etat que les treſors, ni les armées. *Saluſt.*

Tous les changemens des grands Etats ſont accompagnez de grands troubles. *Girard.*

Les diviſions d'un Etat attirent les étrangers à ſa conqueſte, ou â ſa ruine.

La continuation d'un rigoureux traitement cauſe au peuple une deſobeiſſance, & une ſedition en la Republique, l'état de la quelle pourroit par tel moyen crouler, & étre esbranlé; mais ſi l'on uſe au peuple de doux, & gracieux traitement, de debonnaireté, & clemence, on aſſure en toute fermeté l'état de la Republique. *Val. publicola.*

Il n'y a choſe qui mieux fortifie, ne qui rende plus ſtable, & plus ferme l'Etat d'un Prince, que quand il ſe gouverne avec une telle douceur, & moderation, que meſme il ſe ſubmet à l'obſervation des loix, & aux cenſures. *le Roy Theopompe.*

Il eſt bien mal aiſé que deux religions puiſſent demeurer, ny conſiſter enſemble en un Etat, ſans y amener un grand trou-

trouble, & diviſion. *Girard.*

Ceux qui veulent bien établir un Etat public, doivent conſiderer non ſeulement ce qui eſt de preſent : mais auſſy ce qui peut avenir. *Dion. halic.*

Pour maintenir un Etat public deux choſes ſont neceſſaires, la force en guerre, & la prudence en conſeil. *Dion. halic.*

Bien que ſouvent un Royaume ſoit acquis par force, & par armes, ſi ne le peut on conſerver que gaignant le cœur, & amitié des ſujets.

Il n'avient guere que les forces externes ruinent, & renverſent un Etat, qu'il n'ait été corrompu premierement par les internes. *Botero.*

Il n'y a rien de ſi juſte au gouvernement politique, que l'égalité mere de juſtice, parce qu'elle gouverne la concorde, ſans la quelle les Etats les plus floriſſants ſe ruinent, & ſe perdent.

Un Etat acquis de nouveau n'étant bien reglé, ne prudemment gouverné, change plus toſt qu'il ne rend puiſſant celuy qui l'a acquis, & ne ſe peut aucun bien porter au gouvernement d'un Etat lequel il a mal acquis.

Les Etats ſe conſervent par les meſmes moyens qui ſervent à leur conqueſte.

C'eſt bien rarement que les Etats, & Principautez ſont transferez de famille en autre ſans quelque guerre ruineuſe.

L'Etat public eſt excellent & ferme, au quel les particuliers ſe comportent en pure, & droite conſcience, & où juſtice & benignité regnent.

On doit deteſter, & fuir l'Etat, où l'inſolence, & l'injuſtice dominent.

Tous Etats où la cruauté regne, ont plus daigreur que de durée, & nul ne peut étre redouté de pluſieurs qu'il ne redoute pluſieurs auſſy. *Saluſte.*

Un Etat public eſt autant que mort, chez le quel on donne entrée aux étrangers pour le ſoutenir.

Etranger.

Un étranger qui eſt ſur l'appuy de quelque Prince qui a un ennemy voiſin, ſe doit garder de l'ombrage, & de la defiance qu'on pourroit prendre, qu'il ne tienne correſpondance avec ſon ennemy, afin de ne le rendre ſuſpect, & à la fin ne le ruine totalement.

Ceux qui appellent les étrangers à leur

leur ſecours, leur prometent ordinairement merveille, puis ne leur tiennent rien, & les trompent, ou quand ilz en ont fait, ou devant que les employer.

Etude.

L'Etude des choſes vaines eſt une laborieuſe oiſiveté.

Celuy qui étudie pour paſſer le temps eſt un curieux qui travaille inutilement, & qui perdra le temps à l'étude : mais celuy qui fait voir qu'il deſire étudier pour ſe rendre digne de poſſeder quelque dignité, ſera un Prelat ſans exemple.

Il n'y a chemin qui guide plus aiſement, & avec plus d'aparance d'honeſteté les eſprits à la delicateſſe, & à loiſiveté que celuy des lettres & étude.

Excés.

En toutes choſes il faut prendre garde qu'il n'y ait de l'excés ; car combien qu'en toutes choſes il faille garder la mediocrité, ſi eſt ce que l'excés offence bien plus que la defectuoſité. *Patrice.*

Exemple.

Il faut tousjours par bons exemples reparer ce que les mauvais ont détruit, & par la vigilance recouvrer ce que la nonchalance a perdu. *Demoſt.*

Les inſtructions par les exemples touchent bien plus vivement que par les raiſons.

La malice humaine imite plus tôt le mal que les méchans ont inventé, que le bien que les bons ont commencé.

C'eſt une fort haute gloire d'enſeigner la pieté, mais il y a bien plus de profit à la pratiquer : & les fautes en la perſonne d'un Miniſtre ne ſont pas ſeulement un crime, mais une regle, pource que les ſujets aprennent davantage par exemple que par preceptes.

L'Exemple eſt tout puiſſant ſur les hommes, pource que comme dit Seneque, ilz adjoutent plus de foy à leurs yeux, qu'à leurs oreilles,& croyent plus tôt ce qu'ilz voyent, que ce qu'ilz entendent.

Experience.

L'Experience forme au fait de la guerre

guerre des jugements admirables, & les grands eſprits voyent plus clair en toutes choſes, que les vulgaires.

L'uſage ſurpaſſe les preceptes de tous les Roys du monde.

Faction.

LEs factions & partialitez ſont dangereuſes, & pernicieuſes en toute ſorte de Republique, & il faut s'il eſt poſſible les prevenir par bon conſeil, & ſi l'on n'y a pourveu au paravant qu'elles ſoient formées, qu'on cherche les moyens de les guerir, ou pour le moins employer tous les remedes convenabes pour adoucir la maladie. *Bodin.*

Faineantiſe.

Ne plus ne moins que nous voyons quelquefois que le temps étant ſerain il s'éleve une petite nüée qui vient à cacher & obſcurcir les aſtres : auſſy la fetardiſe, & mauvaiſe vie d'un Gentilhomme obſcurſit la ſplendeur de la nobleſſe. *Patrice.*

C'eſt le trait tant d'un ſuperbe, & arrogant,

rogant, que d'un faineant, & dissolu, de ne point se soucier quelle opinion on a de luy. *Ciceron.*

Les plus faineans vivent par le benefice de nature : mais de mourir honorablement, il n'apartient qu'aux vertueux.

Les jeunes gens oyseux, & truans sont la peste, & poison d'une Ville, par ce qu'ilz s'adonnent entierement à leurs plaisirs, portent envie aux bons, apetent les biens d'autruy, & pour le faire court, ilz deviennent enfin sedicieux, & turbulens, de façon qu'ilz se perdent. *Patrice.*

Familiarité.

Trop grande familiarité engendre mépris.

Faveur.

Une grande faveur perdüe, ne peut étre sans méfiance.

Il faut combatre ses premieres pensées de dépit, de mécontentement, & de revolte à la frontiere : & prendre garde que la convoitise de nouvelles faveurs qu'on desire du Prince, ne face oublier les pre-

premieres : car de là ſe forment les dépits plus puiſſans pour pouſſer à mal, que la raiſon n'eſt forte à les retenir au bien. *Seneque.*

C'eſt prudence, & courtoiſie, de plus tôt favoriſer, & atirer les malveillans, que ſe vanger de leurs injures.

La faveur eſt plus tôt un illuſtre ſoucy, qu'une poſſeſſion agreable. Le ſage ne la recherche pas, pource que la tranquilité de l'eſprit qu'il ſouhaite, ne ſe rencontre pas dans la confuſion des Palais, & pour ſe guarantir des infortunes de la cour, & de l'envie que les bonnes graces du Prince produiſent neceſſairement, il eſt beſoin, ou de vivre inconnu, ou de n'étre pas connu.

La faveur eſt recherchée de tous les hommes, des bons pour le commun intereſt, des méchans pour leur profit particulier.

Celuy qui joüit de la faveur, la tient appuyée, ou ſur les bonnes graces du Prince, ou ſur la vertu.

Il eſt plus ſur d'aquerir la faveur par l'avantage de ſes actions, que par violence, & de profiter des mauvais ſuccez d'autruy.

Les

Les diligences superflues, & les assiduitez affectées ne servent de rien : si quelqu'un veut prevenir la faveur, ce desir, & cete ambition là different : au contraire s'il la neglige, atendant que le merite de ses actions la luy offre, le temps ou sa fortune le conduisent à la gloire.

Favory.

La foiblesse humaine a forcé les Princes à tenir des favoris auprés d'eux, pour en étre aydez à suporter le poids, & la multitude des affaires.

Quand un arbre est tombé par terre, on court de tous cotez pour en emporter quelque branche : si un favory dechoit de son credit, tous courent à la depoüille:

Le favory ne pourra se garantir de l'envie, qu'en perdant la grandeur dont il joüit.

Felicité.

A peine voit on aucun ny sage, ny vaillant, qui soit accompagné d'une perpetuelle felicité, car vertu, & fortune se sont de tout temps juré haine,

ne , & guerre mortelle.

L'homme n'a pas les épaules aſſez fortes pour porter longuement le faix d'une ample , & peſante felicité.

C'eſt choſe difficile,& indice de grande felicité , n'étre point vaincu par la felicité. *S. Auguſtin.*

Mal-aiſement un homme peut il porter beaucoup de vin , ni l'abondante proſperité.

Refrene ta ſelicité , tu l'arreteras , & conduiras plus aiſement.

Femme.

Une femme apres étre mariée n'a ny volonté , ny choſe aucune propre : car le jour qu'elle a contracté mariage avec un homme , elle a fait ſon mary unique ſeigneur d'elle , & de tout le ſien. *Plut.*

Le mary qui condeſcent à tout ce que ſa femme deſire , trouvera que ſa femme ne fera rien de ce qu'il luy dira ; car il n'y a rien qui tienne une femme plus ſujete , & plus obeiſſante à ſon mary , que quand ſouvent il luy nye quelque choſe.

L'ire d'une femme n'a point de parangon.

Une

Une mauvaiſe femme eſt le naufrage de l'homme, la tempeſte de la maiſon, un trouble repas, l'eſclavage de la vie, un mal quotidien, un combat volontaire, une guerre qui coute cher, une beſte farouche qu'on nourrit, une lionne qui embraſſe, un ecüeil paré, un animal de malice, & enfin un mal neceſſaire. *Max. ſever.*

Pleurs de femme ne tendent qu'a la tromperie.

Les femmes, & les Navires ne ſont jamais ſi accomplies, qu'il n'y ait tousjours à refaire.

Il ne ſe faut fier en aucune femme : car elle ſe tourne, & change comme la lune.

L'honneur de la femme eſt d'éteindre les querelles entre les parens, & alliez de la maiſon, en la quelle elle demeure, & au contraire, eſt une importune malice de ſemer ou entretenir les jalouſies entre les parens.

La femme mauvaiſe eſt plus dangereuſe en ſa frequentation, que les lions, & dragons.

Il ne faut jamais flater, ny tancer la femme en la preſence des étrangers, ca-

le

le premier fait des gens Inſenſez, & le ſecond des gens furieux. *Cleob.*

Plus tire un ſeul poil d'une belle femme, que ne font cent paires de beufs.

La plus chaſte femme eſt la plus belle.

Une dame d'honneur ne ſe contente pas ſeulement d'étre chaſte, mais auſſy fuit elle les occaſions qui la pourroient rendre ſoupçonnée de ne l'étre pas.

La belle femme eſt un doux venin.

Quand une femme a perdu ſon honneur, elle ne refuſe plus rien à ceux qui la gouvernent.

A cauſe que les femmes ſont beaucoup plus propres à corrompre les hommes, que les hommes à moderer les femmes, peu de maris ſont maitres de leurs femmes. *Botero.*

Une femme mondaine, & impudique, eſt un Dieu dans l'Egliſe, un Ange dans les rües, un Diable à la maiſon, un hibou aux feneſtres, une pie à la porte, une chevre dans un jardin, & dans le lit une puanteur intolerable.

C'eſt un grand bon heur que d'étre dilivré d'une méchante femme.

Fideli-

Fidelité.

La creance eſt le fruit d'une fidelité bien éprouvée, d'une probité ſans reproche, d'une vie ſans injuſtice.

Nous vivons en un monde, où la fidelité, & loyaute des propres enfans eſt inconnüe. *Mich. de Mont.*

Il n'y a rien de plus glorieux qu'une fidelité conſtante.

La preſence d'un ſeul homme eſt aucune fois cauſe de preſerver ſon maitre d'un grand inconvénient, encor qu'il ne ſoit ne de maiſon, ne de lignée grande: mais que ſeulement le ſens & la vertu y ſoyent. *Phil. de Com.*

La faveur du Prince a fait plus de fideles ſerviteurs, que le ſalaire.

Les faveurs qu'un Prince fait à ſes vaſſaux ſervent de fortes chaines pour les obliger à la fidelité en ſon ſervice.

Fils.

Il vaut mieux n'avoir point d'enfans, & étre à jamais privé de lignée, que d'en nourrir de mal conditionez,& qui facent deshonneur à leurs parens.

Ie trouve meilleur de contenir les enfans

ſans en devoir par honte, & courtoiſie, que les effrayer, & rendre trop craintifs.

Les enfans qui pour mieux faire croire qu'ilz ſont fachez refuſent d'abord tout ce qu'on leur offre, s'en repentent puis aprés.

Pluſieurs enfans de bons Peres ſe ſont perdus, pour avoir été nourris aux delices. *Guevar.*

La nature ne nous a rien donné de plus plaiſant, de plus cher, ou qui merite mieux en quoy nous employons toute nôtre diligence, & nôtre plus curieux ſoin, qu'envers les enfans, & partant quand nous avons des petits enfans, ne ſachant pas combien longuement nous devons vivre, nous devons pendant que nous ſommes en vie prendre égard à eux,& pourvoir, que s'ilz demeurent orfelins, leur enfance ſoit bien fondée & fortifiée

Si les jeunes hommes deviennent vicieux, il le faut imputer à ceux qui les ont inſtruits en leur enfance. *Eraſ.*

Fineſſe.

Quand on ne peut rien, ou bien peu avancer ſous la peau du lion, il ſe

ſe faut alors vétir de celle du renard.

Il n'y a telle fineſſe que de donner le premier coup, & charger ſon ennemy, ce pendant qu'il conſulte irreſolu, s'il doit donner ou rendre.

Flateur.

Entre les flateurs ceux la ſont les plus deteſtables, qui remarquent des vertus en un homme qui eſt ateint des vices contraires.

Il ſe faut donner garde de préter l'oreille aux écornifleurs, & ne pas ſoufrir qu'on nous flate, étant facile d'étre deçu en cet endroit, car nous penſons étre tels, & qu'a bon droit nous meritons qu'on nous loüe. *Ciceron.*

Ariſtenes diſoit qu'il valoit mieux en cas de neceſſité tomber entre les corbeaux; qu'entre les flateurs; pource que les uns ne s'adreſſent qu'aux corps morts, & les autres conſument les perſonnes vivantes.

Crates tenoit que les perſonnes n'étoient pas en moindre danger parmy les flateurs, que les brebis parmy les loups, car les uns ſont entre leurs ennemys, & les autres avec ceux qui ne leur

leur veullent point de bien.

Les flateurs ſont les peſtes de l'éſprit des Princes imprudens. *Plutarque.*

Folie.

Il eſt bon, & plaiſant de faire quelque fois le fou. *Horat.*

Qui fait une lieüe de chemin inſensé, n'arrive jamais ſage au logis.

Bien eſt fou celuy qui veut faire teſte à qui la luy peut rompre, quand il voudra.

La plus ſupreme folie de toutes, eſt qu'il ſemble à un chacun que le conſeil luy abonde pour les autres, & qu'il ſemble aux autres qu'il ne ſe ſçait conſeiller ſoy meſme; car l'on peut juſtement apeler un homme fou, qui ſe penſe ſage, & apelle les autres fous. *Guevarre.*

Ou l'homme eſt inſensé, ou plain de ſotiſe, qui penſe trouver en femme aucune fermeté.

C'eſt folie aux riches de conteſter, & quereller avec ceux qui n'ont pas grand choſe à perdre.

C'eſt un vray trait de folie de voir les fautes d'autruy, & metre en oubly les ſiennes propres.

Les

Les fous aportent plus d'utilité aux ſages, que ne font les ſages aux fous. *Caton.*

Force.

On juge de la force ou de la foibleſſe d'une place, ſelon la reputation de celuy qui l'aſſiege, & de ceux qui la defendent. *Mont.*

Il ne ſe faut point legerement ſervir des forces d'un confederé qui eſt puiſſant, & belliqueux, & le renvoyer mal content. *Tucid.*

De droit on peut repouſſer la force par la force.

C'eſt une choſe reſolüe, & tres certaine qu'il ne faut venir à la force, que quand les remedes moderez ne peuvent avoir lieu envers les perſonnes non capables de raiſon, pour opoſer les armes legitimes contre l'injurieuſe paſſion de l'ennemy, afin de mieux metre Dieu de ſa partie, & le tort à ſes ennemys.

Ceux là ne ſont à eſtimer forts, qui à tous propos ne font état de leur vie; mais qui priſent de tant la vertu, que pour l'amour d'icelle, ilz hazardent la vie, quoy qu'ilz l'ayent pour tres chere.

La

La force eſt le plus valable titre des premiers uſurpateurs des ſeigneuries.

Il n'y a force ſi aſſurée qui ne puiſſe étre offensée par une bien petite choſe ; quelquefois les petits oyſeanx bequent un lion, & la roüille mange le fer. *Curtius.*

Fortereſſe.

Chateau ſouvent combatu, à la fin pris, ou rendu.

Toute fortereſſe eſt foible ſans la force de ceux qui la defendent, & n'y en a point de foibles, quand elles ſont gardées par hommes vaillans.

Fortune.

Souvent la fortune departit ſes faveurs aux indignes.

Il ne peut que celuy là ne ſoit tres heureux, qui de ſoy-meſme eſt apte, & propre à tout, & qui a tout en luy ſeul, là où celuy du quel l'eſperance, les raiſons, & penſées dependent de la fortune, ne peut avoir rien de certain, & ne ſçait s'aſſurer ſi ce qu'il a luy demeurera la longueur d'un ſeul jour. *Ciceron.*

Contre fortune bon cœur.

Celuy

Celuy qui ne conduit pas bien ſa fortune propre & privée, & qui fait negligemment ſes affaires, n'eſt pas jugé capable de manier les affaires publiques. *Baſil. exhor. c.* 18.

La nature n'a trouvé autre remede contre les injures de la fortune & l'ennuy de la vie, que la mort. *Quintil.*

La fortune eſt plus à craindre quand elle rit, que quand elle mord.

La fortune proſpere ſurpaſſe toute l'accortiſe, & ſageſſe qui puiſſe étre es hommes. *Demoſt.*

La fortune a plus d'effort que la raiſon, au jugement des armes. *Ciceron.*

O que fortune eſt volage, & combien tôt les choſes tombent en düeil, larmes, & triſteſſes, d'une grande joye, & lieſſe.

Sur la fortune les ſages ne fondent jamais leurs conſeils. *Seneque*

Fortune eſt favorable aux forts, hardis, & audacieux.

Où la fortune va, le peuple y court. *Pomp. trog. lib.*

Il n'y a aucun qui ſe plaiſe en ſa fortune. *Ciceron.*

Il faut plus ſe fier à une fortune nous favo-

favoriſant avec modeſtie, que ſi elle nous octroye tous nos deſirs.

Celuy eſt bien heureux, qui ramene ſes deſirs à ſa fortune, & qui ſçait ſe plaire à ce qu'il a. *Montagne.*

Ceux qui ſe plaiſent au mal de leurs voiſins, ne ſe ſouviennent pas que les accidens de la fortune ſont communs, & qu'il leur en pend autant ſur la teſte. *Demoſt.*

L'homme ne ſe peut plaindre par raiſon de la fortune, ſi en tous ſes travaux on ne luy ôte l'honneur. *Guevar.*

Il eſt difficile que celuy reſpecte, & honore les vertus, lequel a tousjours joüy d'une heureuſe fortune.

Un homme malicieux, & impudent ne ſe demeſle jamais bien de la mauvaiſe fortune, lors qu'il l'a rencontrée.

Les proſperitez, ny les adverſitez ne ſont point choſes certaines envers les hommes, mais on voit de fois à autres la fortune ſe müer, & pancher d'un coſté, & d'autre, l'un eſt tantoſt haut, l'autre tantoſt bas, tantoſt il aviendra au contraire. *Joſeph.*

Sois moderé en proſpere fortune, & prudent en la contraire. *Periandre.*

Les biens de fortune ſont tous tels que celuy qui les poſſede, qui en ſçait uſer, ilz luy tournent à bien, comme ilz ſont dangereux à ceux qui en abuſent.

Les accidens humains ſont divers, & ſujets à l'inconſtante roüe de la fortune.

Aucune fois une injure reçüe ſert à la grandeur, & à la gloire de la fortune. *Seneque.*

Comme il n'y a rien de plus inſuportable qu'une grande fortune, la quelle donne la licence, & l'inſolence, ainſy l'infortune aporte la moderation, & diſcretion.

Fortune donne trop à pluſieurs, mais à nul à ſuffiſance. *Mar.*

Il faut reverer la fortune, autrement elle ſe rend redoutable.

Ne ſois orgueilleux ſi la propice fortune t'eſt favotable, & ne perds courage ſi la contraire te menace, car il faut aprendre à ſupporter courageuſement ſes divers changemens. *Cleobule.*

Tiens fermement, & à deux mains ta fortune, elle eſt lubrique, & ne ſe peut retenir mal-gré elle.

Foy.

Foy.

La foy eſt un don de Dieu, à la quelle il apelle un chacun, & ne force perſonne.

Il ne faut adjouter foy à ceux qui pour leur profit parlent trop affectueſement des affaires. *Ciceron.*

La foy veut étre cultivée par la doctrine, & non par les armes ; par le feu de la charité, & non par le fer de la puiſſance.

La foy eſt le ſeul fondement & apuy de la juſtice, ſur la quelle ſont fondées toutes les Republiques, aliances, & ſocietez des hommes : auſſy faut il qu'elle demeure ſacrée, & inviolable es choſes qui ne ſont point injuſtes, & principalement entre les Princes : car puis qu'ilz ſont garans de la foy & du ſerment, quel recours auront les peuples ſujets à leur puiſſance, des ſermens qu'ilz font entre eux, s'ilz ſont les premiers infracteurs, & violateurs de la foy. *Bodin.*

La foy eſt le fondement des traitez. *Guicciardin.*

La rupture de la foy publique, eſt

une certaine ruine de la ſocieté du genre humain, qui n'a aſſuré fondement qu'en la bonne foy.

Une negotiation de bonne foy rejete toutes les homonimes, & ambiguitez des Sophiſtes, & veut que l'intention de celuy qui parle ſoit plus puiſſante que la parole.

La foy deteſte la tromperie, & pourtant aux grands affaires, il faut traiter & proceder rondement, ſincerement, & doucement, pour faire par tout reluire la verité, & exceller la bonne foy, qui pour neceſſité quelconque, ny pour occaſion que ce ſoit, ne permet de tromper. *Seneque.*

La parole qu'on a donnée a un ennemy de la religion, ou de l'Etat, à un ſujet rebelle, ou à un étranger, doit étre obſervée de point en point : celuy qui fait le contraire ſe veut rendre formidable par l'infidelité, qui eſt une extreme foibleſſe.

Si on ne doit pas garder la parole donnée à un ennemy de la foy, on doit beaucoup moins la luy donner, & s'il eſt licite de traiter avec les infideles, il eſt auſſy neceſſaire de leur tenir

ce

ce qu'on leur promet.

Le manquement de foy peut bien acquerir un Royaume, mais non pas une gloire legitime.

Nous devons entant qu'en nous eſt tenir ce que nous avons dit ou promis.

L'infraction de la foy abolit tout commerce entre les hommes. *Ariſtote.*

Franchiſe.

La franchiſe, & candeur eſt une des plus nobles qualitez qu'on puiſſe avoir.

Gain.

L'Eſperance du gain a fait vaincre l'impoſſible aux hommes, & ſurmonter des hazards, qu'on jugeoit épouventables.

Gloire.

Il y a bien plus de gloire de conſerver les choſes acquiſes, que de les acquerir, parce que la lâcheté d'un Capitaine donne en main l'occaſion de faire l'un, & il n'y a que la ſeule vertu, & la prudence qui face l'autre.

La haine & envie qu'on nous porte pour nôtre vertu, doit plus tôt étre

eſtimée gloire qu'envie. *Ciceron.*

A peine ſe trouve t'il homme lequel ayant ſouffert pluſieurs travaux, & s'étant hazardé à peril, ne ſouhaite la gloire de ſes hauts faits, pour en tirer ſalaire.

Il vaut tousjours mieux détourner les jeunes hommes de grand eſprit, des deſirs de gloire, que de les y pouſſer; auſſy faut il retrancher pluſieurs choſes en cet âge, quoy qu'il floriſſe en faits dignes de loüange. *Ciceron.*

Tout ainſy que le feu ne fait point de fumée quand il s'allume ſoudainement; demeſme la gloire ne fait point d'envie, quand elle s'caquiert promptement. *Ariſton.*

Si quelqu'un ſe glorifie pour peu de choſe, tant s'en faut qu'il en ſoit honoré, que plus tôt il encourt le ti[illegible] de ſotiſe.

La gloire du monde eſt ordinairement acompagnée d'une infinité de ſoucis & de traverſes.

La nobleſſe eſt ſi avide de gloire, que le deſir de l'acquerir a plus de pouvoir ſur elle, que l'amour naturel de ſa conſervation. Celuy qui aſpire à la haute

haute reputation, ne ſe ſoucie point des dangers, & la vie ne luy eſt pas chere à l'égal du pris ineſtimable de l'honneur,& ſi celuy cy s'acompagne de quelqu' autre recompenſe, il fait exceder les limites à la valeur & à la fidelité.

Qui voudroit tant travailler nuit & jour, & à la guerre & en ſa maiſon, s'il penſoit que ſa gloire fut limitée avec le cours de cete vie ? mais les plus vertueux s'acheminent par loüange vers l'immortalité. *Caton l'ancien.*

Gouverner.

C'eſt un grand malheur lors que celuy qui ne ſçait pas bien gouverner ſa maiſon, s'entremet du gouvernement d'une Monarchie.

Il eſt plus aisé à qui a bien obéy, de bien gouverner, qu'à qui a mal gouverné de bien obéir.

Un Prince qui veut gouverner ſes Etats avec juſtice, & conſerver la bienveillance de ſes vaſſaux ne doit pas établir avec la force, ce qu'il peut obtenir à l'amiable,ny demander avec les armes, ce qui eſt dû à la raiſon.

Il n'y a homme qui ſe ſoit comporté

comme il faut en l'adminiſtration & gouvernement de l'Etat, s'il y eſt entré par méchantes pratiques, il n'y a pas duré long temps. *Tacite.*

L'adreſſe de gouverner les ſujets de l'Etat defaudra plus toſt aux excellens eſprits, que le moyen de vaincre leurs ennemis. *Tite Live.*

Prolongation, & continuation de gouvernement, n'eſt autre choſe que reſtreindre en peu de perſonnes ce qui doit étre partagé à pluſieurs.

Grands.

Les Grands ne cherchent que de jetter les petits dans leurs filets, ou à faire leurs afaires à leurs dépens, Ilz les embarquent dans leurs querelles, & les oublient dans les accommodemens.

Les Grands preferent aiſement l'avantage d'un profit aparent à la rupture de leur foy : Mais au contraire la foy ſe doit inviolablement garder, meſme aux ennemys, puis qu'elle eſt le fondement de la ſocieté humaine.

Il fait dangereux épouſer les querelles, ou les paſſions des Grands.

C'eſt choſe naturelle aux Peres, & prin-

principalement aux Grands, de rechercher les moyens d'agrandir leurs enfans, & d'y penſer de bonne heure, puiſque perſonne ne peut ſçavoir quel temps il a pour y penſer.

Les Grands ſe joüent ordinairement de la religion, s'accommodans aux parti qu'ilz eſtiment leur pouvoir étre avantageux, & quoy que ce ſoit, le peuple eſt tousjours l'enclume ſur la quelle tous les marteaux ſe viennent décharger.

La grandeur porte avec ſoy la confiance : la confiance, la negligence : la negligence, le mépris, & la perte de la reputation, & de l'autorité. La puiſſance produit les richeſſes qui ſont meres des delices, & les delices de tout vice : c'eſt pourquoy les Seigneuries defaillent au comble de leur grandeur, pource que par l'accroiſſement de la puiſſance, ſe diminüe la valeur, & la vertu defaut en l'affluance des richeſſes. *Botero.*

Dautant plus une perſonne eſt relevée en état, & dignité, plus la faute eſt notable : Plus que l'obligation eſt grande, de plus l'ingratitude eſt odieuſe, & puante.

Il n'y a point d'aſſurance d'irriter ceux là en maldiſant, leſquels ont puiſſance de nuire par effet, quand bon leur ſemble.

Si tu es ſeigneur du bien du peuple, éloigne toy auſſy du ſoupçon que tu ſois amoureux de ton profit particulier, fais voir, & croire à chacun, que tu ne pourſuis rien autre choſe, que le bien, & utilité du peuple. *Ciceron.*

Certes les Grands mettent en uſage bons, & mauvais inſtruments, pour aſſouvir leur convoitiſes : mais ilz abhorrent en ſuite les pratiques illicites de leurs ouvriers.

Il ne faut manger des ceriſes avec les grands Seigneurs, parce qu'ilz en jettent les noyaux aux yeux de ceux qui veullent faire les galans avec eux.

Les Grands ne veullent étre repris en public.

Les Grands ont ordinairement ce malheur de ſe rompre eux meſmes la teſte contre ce perilleux ecüeil d'inſatiable convoitiſe d'honneur, & d'autorité, ſi leur entendement n'eſt fortifié par la raiſon de l'équité.

Comme par l'audace & la cruauté les cœurs des Grands s'aigriſſent, & devi-

ennent

ennent furieux : ainſy par la gracieuſeté,& par manieres convenables ilz ſe contiennent en leur devoir, & ſe payent de raiſon. *Botero.*

Deux Grands ne regardent jamais longuement un Etat enſemble ſans jalouſie.

C'eſt une inſtruction aux Grands,qu'il n'y a telle grandeur, que d'avoir la vie haute,& élevée,& l'eſprit humble. *Nilus.*

Manquement à la parole & promeſſe faite ſolennellement, offenſe naturellement un chacun, & ſpecialement les Grands. *Ant. Perez.*

Les Grands Perſonnages ne ſe peuvent contenter de leur bonne fortune preſente, ains ſont pluſtoſt par icelle animez, & pouſſez à plus grandes entrepriſes. *Girard.*

Les grandes autoritez émeuvent d'étranges paſſi ons, & apétits, quand elles tombent en une ame ambicieuſe.

Les grands poiſſons devorent les petits, & fait mauvais étre voiſin, ou ſujet d'une grande puiſſance, ſi on ne ſe gouverne avec humilité, & prudence.

Les Grands qui pour la plus part maintiennent fort bien leur autorité par les

armes, les prennent plus volontiers qu'il ne les poſent.

Les grands ſe joüent de la vie des hommes comme d'une pelote, ſans crainte de les hazarder, pourveu qu'ilz ſe conſtituent executeurs, & miniſtres de leurs paſſions.

Tous les Seigneurs doivent ſur toutes choſes avoir tousjours la crainte de Dieu devant leurs yeux : car la crainte de Dieu eſt le commencement, voire l'accompliſſement de toute vraye ſageſſe, & s'ilz craignent ſon nom, ilz ſeront benis. *St. Louys.*

Guerre.

Les guerres inteſtines ont tousjours été, & ſeront plus ruineuſes, & dommageables à pluſieurs peuples, que non pas les guerres externes, ny que la famine, ny que la peſte, ny que tous les autres maux que les Dieux envoyent ſur les Citez qu'ilz veullent du tout perdre. *Tite Live.*

C'eſt beaucoup de s'acquiter de ſon devoir, ſans mener grand bruit, ce qui eſt neceſſaire en pluſieurs affaires de guerre, mais principalement es combats

bats ſur mer. *Phormio.*

Il faut conſiderer combien l'iſsüe de la guerre eſt perilleuſe, & incertaine, avant que de l'entreprendre; car la continuation d'icelle rend toutes choſes inconſtantes & ſujetes à beaucoup de viciſſitudes. *Tucid.*

Les hommes entreprennent la guerre, ou s'appuyans ſur la force, & vertu de Dieu, ou mettans leur fiance aux puiſſances humaines : Et quand on vient à laiſſer ces deux choſes, entant que touche la conſequence, ceux qui veullent guerroyer en cete ſorte ſe jettent volontiers dans une captivité toute manifeſte. *Joſeph.*

Il avient fort rarement que la fin de la guerre ſoit telle qu'on l'eſpere. *Tucid.*

Les armes n'edifient pas, mais pluſtoſt détruiſent les autels : auſſy la pieté n'habite guere parmy ceux qui ſuivent le camp.

Il n'y a guerre plus juſte, que pour r'avoir ce qui eſt injuſtement uſurpé. *T. Liv.*

Aux bonnes guerres les anciens doivent étre pour conſeiller, & les jeunes pour executer. *Marc. Aurel.*

De ne faire jamais rien ſans ordre c'eſt une

une choſe mauvaiſe en guerre, en l'atente du quel ſe perdent ſouvent les grandes occaſions : dautant que ſi les conſeils ſont éloignez, ilz viennent tousjours apres les effets. *Tacite.*

Il eſt impoſſible faire bonne guerre, où l'argent eſt court. *Marc. Aurel.*

C'eſt la nature de la guerre de produire à tout moment des difficultez inopinées. *Guicciardin.*

Faillir en guerre, c'eſt s'expoſer à la mort.

Il faut tousjours tâcher s'il eſt poſſible, d'obtenir plus toſt par accord une partie de ſes deſirs, que le tout au moyen de la guerre.

Toute nouvelle machine de guerre quelque effet qu'elle face, aporte de l'étonnement à l'aſſailly, & rend formidable l'aſſaillant. *Xenophon.*

Il eſt plus aiſé d'alumer une guerre, que de l'étaindre.

La pratique obtient maintenant que toutes ruſes ſont approuvées en guerre.

Il n'y a rien qui ruine tant une armée, que l'oyſiveté, rien qui la maintienne tant, que le travail. *Veget.*

L'in-

L'invention des guerres procéde de l'ambition, & de la malice humaine : mais les victoires d'icelles dependent de la volonté divine. *Guevar.*

Les armes ſe doivent prendre contre les ſujets, non pas pour les perdre, mais pour les ranger au devoir.

Dans les troubles domeſtiques, la plus grande victoire, c'eſt de ne pas arriver à vaincre ; il faut aſſujetir par la paix, ce q'on pourroit ſurmonter par la force.

Il faut preferer une juſte guerre à une paix honteuſe, & ſuſpecte.

Combien qu'uſer de fraude ſoit en Etats choſe deteſtable, toutesfois au fait de la guerre, eſt choſe loüable, & d'honneur ; & autant eſt loüé qui par fraude ſurmonte ſon ennemy, comme celuy qui l'a ſurmonté par force.

C'eſt une maxime à noter, quand un Camp, ou armée vient à étre prevenu, & ſurpris à l'improviſte, qu'il ôte communement aux meilleurs Chefs la plus part de leur jugement pour commander, rebouche aux ſoldats la vigueur de leur hardieſſe, & engendre confuſion en l'ordre.

Il ne

Il ne faut jamais ſe reſoudre à la guerre ſinon quand l'eſperance nous montre plus de profit, que la crainte ne nous découvre de perte. *Suet.*

Avec la prevention, revulſion, & diverſion gaingne t'on ſouventesfois en guerre.

Aiſement toute guerre eſt commencée, mais la fin en eſt difficile. *Saluſt.*

La guerre eſt juſte qui eſt neceſſaire, & les armes raiſonnables, quand on ne peut avoir eſperance d'ailleurs.

Aux premiers deſſeins de la guerre, il faut penſer aux iſsües.

Aucune-fois il ſemble que la guerre ſoit morte, mais c'eſt alors qu'elle n'eſt qu'endormie.

Il n'y a crime en guerre plus horrible, ny deteſtable, que rendre une place forte ſans extreme, & tres évidente violence.

Il n'eſt point loiſible de prendre les armes pour ſon amy, contre le ſalut du public, & de la patrie.

Il n'y a force, ny armée tant ſoit elle puiſſante, qui par le fer ne puiſſe étre abatüe. *Ciceron.*

En la guerre il ne faut pas nombrer les hommes, mais peſer leur valeur.

Peu profitent les armes & forces au de-

dehors, ſi vous n'uſez de conſeil en vôtre cité. *Ciceron.*

L'argent & le Canon ſont le plus ferme ſoutien des armes, & ſans cela tous les efforts de la guerre ſont foibles.

Les armes ſont journalieres, mais Dieu les tient en balance, & les fait trebucher du coſté qu'il luy plaiſt.

Trop de confidence eſt extremement dangereuſe, notamment es affaires de la guerre.

Tout eſt miſerable es guerres civiles; mais il n'y a rien de plus calamiteux en icelles que la victoire, la quelle bien que gagnée par les meilleurs, toutesfois les rend plus farouches, & orgueilleux, & bien que naturellement ilz ne ſoient tels, ſi les contraint elle à l'étre, par je ne ſçay quelle neceſſité. Dautant qu'il faut que le vaincqueur face pluſieurs choſes contre ſon gré, pour complaire à ceux par le moyen des quels il a vaincu.

Les guerres civiles ouvrent & facilitent tousjours l'entrée à l'étranger voiſin, qu'il n'oſeroit regarder ſans l'apuy de l'un des partis.

Les guerres Civiles ne ſont qu'un perpetuel flux, & reflux de per-

pertes, & conqueſtes.

Aux guerres civiles les peuples boivent tousjours la fureur des Grands.

En temps de guerre & troubles il eſt facheux de vivre à huis ouvert, c'eſt à dire de parler franchement.

La guerre rarement reüſſit en la maniere qu'on ſe peut étre promis : d'autant qu'elle retrouve d'elle meſme pluſieurs affaires outre les occurrences : pour tant celuy qui eſt courageux ſe trouve aſſuré : mais qui craint, commet fautes de grande conſequence.

C'eſt folie de faire la guerre à des miſerables, veu que le ſuccez eſt douteux, le dommage certain, & la victoire ſans profit. *Juſt.*

Les fautes en la guerre ne ſe reparent que difficilement. *Veget.*

Il n'y a rien de plus glorieux aux entrepriſes de la guerre, que de faire tout avec ſureté. *Vell. Pater.*

Quand une armée, ou des troupes délogent ſans tambour batant, & ſans toucher trompete, elle ſemble pluſtoſt fuir que ſe retirer.

Il faut tousjours craindre les iſsües, & fins des batailles, à cauſe de leur inconſtance

ſtance, & incertitude. *Ciceron.*

Aux guerres on punit, voire de mort, ceux qui s'opiniatrent à defendre une place, qui par les regles militaires ne peut étre ſoutenüe, autrement ſous l'eſperance de l'impunité, il n'y auroit poulier, qui n'arretât une armée. *Montaigne.*

Dieu favoriſe la juſte cauſe des armes, & rend leurs effets heureux, contre l'iniquité des uſurpateurs.

Il arrive fort ſouvent que les troupes à demy defaites, & batües, réanimées de la preſence du Chef, & de l'eſpoir de repouſſer l'ennemy, reprennent courage quand on s'aſſure de vaincre.

Ceux qui ont entrepris de guerroyer, doivent auſſy ſe preparer à ſouffrir toutes les incommoditez de la guerre.

Les ſages tiennent que les nations mediterranées ne doivent jamais faire la guerre aux nations maritimes, & éloignées, & qu'il y a plus de peine que de profit en la conqueſte des lieus qui ſont trop ſeparez des forces des conquerans. *Tucid. l.* 1.

En la bonne guerre l'homme voit de qui ſe garder, & en la mauvaiſe paix ne ſçait

ſçait à qui ſe fier. *Guevar.*

Ceux la ſe trompent ordinairement, qui ſe prometent des heureux évenemens en la guerre. *C. Cæſar.*

A la guerre l'obeiſſance doit tousjours ſuivre le commandement.

Quand le cœur manque, les artifices ſont du tout inutiles, & de nul effet à la guerre : car la crainte en fait perdre la ſouvenance ; & la pratique ſans la vaillance eſt de nulle efficace en temps de neceſſité. *Cnemus.*

Tous évenemens de guerre ſont incertains, du petit on vient au grand, & pluſieurs grands combats ſe font plus toſt par enaigriſſement de cœur, que grande prudence. *Archid.*

De la guerre nait coutumierement une ferme paix, mais on ne ſe peut aſſurer, que la paix ne ſe changera jamais en guerre. *Tucid.*

Il avient bien ſouvent que le plus petit nombre de gens ſe tenant ſur ſes gardes, met par terre les plus grandes forces, leſquelles mépriſans l'ennemy l'ataquent froidement. *Archidamus.*

Il faut que l'argent ſoit preſt en temps de guerre. *Pericles.*

Il avient peu ſouvent qu'on puiſſe prevoir les évenemens de la guerre, la quelle invente beaucoup de choſes qu'on n'avoit point au paravant pensé. *Tucid.*

Plus vous vous hatez au fait de la guerre, plus vous la finirez tardivement, n'etant pas bien pourveu pour la commencer. *Archid.*

Un Prince qui eſtime plus la gloire de ſa reputation, que la conqueſte des poſſeſſions injuſtes, doit laiſſer les armes, le motif qui les luy avoit fait prendre étant ceſsé.

Le hazard acompagne d'ordinaire une guerre ambicieuſe, & la fortune ſuit quaſi tousjours celui qui entreprend une juſte defenſe.

Celuy qui prend le premier les armes, n'eſt pas la cauſe de la guerre: mais celuy qui donne occaſion de les prendre.

Les guerres civiles ouvrent la porte à celuy qui eſt plus fort, & bien ſouvent à l'etranger pour conqueſter l'Etat.

On ne peut apeler juſte guerre celle qui ne depend d'une juſte occaſion, & qui n'a été legitimement denoncée, & ſolennellement declarée à l'ennemy: parce que ſi de bonne foy, & ſans combatre il veut rendre ce qu'on luy demande,

de, c'eſt injuſtement qu'on le va aſſaillir, encor que la cauſe de le faire ſoit tres équitable, & juſte.

Haine.

LEs grandes haines viennent des grandes amitiez, comme le bon vin-aigre ſe fait du meilleur vin.

Une haine étant reconciliée, il faut éviter tout ſoupçon, tant ſoit il de peu d'éficace.

Qui craint par trop les haines d'autruy, ne ſçait que c'eſt que de regner.

La haine eſt une longue rage, mere de vengeances, ſemence de mal-heurs au genre humain; & la colere eſt une fureur qui étaint, & ſuffoque nôtre raiſon.

Hardieſſe.

La hardieſſe eſt nuiſible, ſi les forces ne correſpondent au cœur & au deſir.

Hazarder.

Celuy qui ne veut pas ſe hazarder, ne doit pas ſonger à s'élever par deſſus les autres, pource que la grandeur traine l'envie

l'envie apres ſoy, quoy que ce qu'il y a de ſouhaitable en l'une, rende l'autre mépriſable.

Hiſtoire.

En l'hiſtoire vous pouvez contempler les enſeignemens de toutes ſortes d'exemples en lieu élevé, pour cüeillir d'iceux des inſtructions utiles à vous & à l'Etat au quel vous ſervez: y decouvrant auſſy des choſes honteuſes en leur entrée & iſsüe afin de les fuir.

Liſez & feüilletez diligemment les hiſtoires anciennes: car vous y trouverez ſans peine ce que les auteurs ont aſſemblé par grand travail: en telle fontaine vous puiſerez les vertus des gens de bien, & y verrez les tares des méchans: les changemens divers de la vie humaine, les revolutions qui y entreviennent, l'inconſtance de ce monde, & les ſoudaines ruines des hauts Etats. Et pour dire beaucoup en peu de lignes: les punitions des forfaits, les loyers des actes loüables, & aprendrez à fuir le vice, pour ne tomber es mains de la juſtice divine. *l'Empeur Baſile à ſon fils Leon.*

Hom-

Homme.

De tant plus un homme eſt fin, & cauteleux, tant plus eſt il ſuſpect, & haï, ſi vous en ôtez l'opinion de preud'homme. *Ciceron.*

Tant plus un homme a l'ame bonne, tant moins il ſoupçonne les autres de méchanſeté,

Un homme magnanime n'eſt ny criard, ny babillard.

L'homme de bien ne fera rien, ne contre la Republique, ne contre ſa foy, & ſerment, pour favoriſer ſon amy, quoy qu'en la cauſe d'iceluy il ſoit le juge : car repreſentant le juge, il met à part le perſonnage d'un amy : auſſy s'il falloit faire tout ce que les amis veullent, ce ne ſeroient plus amitiez, ains pures conjurations.

Un homme double de cœur eſt inconſtant en toutes ſes voyes.

Tout homme doit conſiderer que la terre n'eſt pas ſa demeure, ains le paſſage, & la traverſe d'un plus heureux ſéjour.

Un homme de bien ne doit rien dire de vray lachement, ny rien de faux hardiment.

Il

Il n'y a rien de meilleur à l'homme, que d'étre facile & acoſtable, & ſe montrer debonnaire à chacun.

Il n'eſt pas ſeant à l'homme qui ſert, d'étre rogue & ſuperbe.

Si l'homme ſçavoit par le preſent juger de l'avenir, il donneroit plus de bride à ſes paſſions.

Celuy là eſt homme de bien qui profite à tous ceux qu'il peut, & ne nüit à perſonne. *Ciceron.*

Trop de bonté fait ſouvent l'homme contemptible.

Du jeune homme éhonté ſe fait l'homme ſcandaleux, & perd ſa prudence, & ſageſſe, *Guevar.*

Jamais homme leger ne fut avec femme vicieuſement, que par mort, ou par infamie, elle ne luy procurat ſa punition, & chatiment. *Guevar.*

Il n'y a homme ſi puiſſant, qui par un autre homme ne puiſſe étre abatu. *Marc. Aurel.*

L'homme ſimple regarde les effets comme ilz aviennent ; mais l'homme ſage demande les raiſons des choſes, comme, & d'où elles procedent. *Guevar.*

La plus difficile choſe à connoitre à l'homme, eſt de ſe ſçavoir connoitre ſoy meſme. *Guevar.*

La langue des hommes eſt trop hative, & precipitée, à proferer jugement. *Seneque.*

L'homme ne peut fuir ſon bon heur, ou mal-heur, & quand il eſt proche il court apres.

Tout homme de bien ayme mieux endurer tout peril, labeur, & douleur, que laiſſer la moindre partie de ſon devoir.

Il n'eſt en la puiſſance de la malice humaine de contrevenir à l'ordonnance de Dieu: car nous ne voyons chacun jour autre choſe, ſinon qu'en un inſtant, le jugement divin renverſe toute la diſpoſition de l'homme. *Guevar.*

L'homme ne ſçauroit mieux étre connu qu'à la parole.

Il faut croire à un homme de bien, encor qu'il ne jure point, mais non aux volages, bien qu'ilz facent ſerment.

Serpent ſifflant n'eſt ſi dangereux à l'homme, qu'une femme chantant.

L'homme n'eſt jamais raſſaſié de bon heur. *Artaban.*

Il

Il n'y a rien plus contraire à un homme d'autorité, & qui fait profeſſion d'étre ſincére, que de dire des injures à ceux qui ſont dans l'affliction, & de chanter les loüanges de ceux qui ſont en proſperité.

C'eſt un acte indigne d'un homme de bien, fauſſer ſon ſerment, & le fait d'un Atéiſte, jurer pour tromper.

Les hommes en ne rien faiſant aprennent à mal faire. *D. Marc. Cato.*

Tout homme qui a été en opinion d'étre bon, ne devient pas tout d'un coup méchant.

Les hommes graves qui veulent conſerver leur autorité, ſe doivent garder d'étre teſtus, où bruſques en ce qu'ilz entreprennent, & muables en ce qu'ilz font: car l'un des plus grands defaus que l'homme puiſſe avoir, eſt d'étre trouvé menteur en ſon dire, & inconſtant en ce qu'il a commencé. *Guevar.*

Souvent avient qu'un homme meſme parle bien d'une choſe, & qu'en autre entroit il ſoit d'avis contraire. *Dem.*

Je ne vis onques rien de plus ſot, & étourdy, qu'un homme ignorant, lequel ne trouve rien de bon, que ce qu'il fait.

L'homme ne devient pas meilleur pour étre riche.

En l'homme ſont compriſes toutes les miſeres, & vanitez du monde, car il n'eſt que foibleſſe en ſa naiſſance, qu' inconſtance en ſa & vie, & pourriture, & puanteur en ſa mort.

Il n'y a choſe de telle conſequence, & de ſi grand profit, pour laqu'elle tu doives ſouffrir de perdre le nom & l'être d'homme de bien.

Nul n'eſt tant ennemy de l'homme, que luy meſme, lors qu'il apelle pour ſon conſeil les deſirs éfrenez, le courroux, l'ambition, & la diverſité de ſes convoitiſes.

La miſerable condition humaine eſt diſposée de tenir ordinairement pour certain, ce que nous deſirons avenir.

Pour les hommes qui ont les pensées hautes & la fortune baſſe, ſeroit mieux vivre au village en honneur, qu'à la Cour abatus, & ſans faveur. *Guevar.*

L'homme atrempé, conſtant, aſſuré, ſans paſſion, ſans trop de gaillardiſe, & ſans volupté, qui n'excede en apetit deſordonne, eſt vrayement ſage. *Ciceron.*

Les hommes de bien ont leur cours tout

tout contraire à celuy du monde, demeſme comme celuy des aſtres, contraire au cours du monde. *Seneque.*

On voit bien ſouvent en la compagnie des plus juſtes, quelque ame execrable, qui cache ſous le maſque d'hypocriſie, une feinte devotion.

Un homme ſage, & de ſain jugement ne ſe fiera onques au dire des devins : car le maitre au quel ilz ont donné leur nom, n'afectionant rien plus que le menſonge, n'a pas accoutumé de leur communiquer beaucoup de verité.

Il ne faut point penſer qu'il y ait grande difference d'un homme à l'autre : mais que celuy eſt le plus excellent, qui au danger montre mieux ſon experience. *Archid.*

Tant plus un homme eſt puiſſant, tant moins doit il uſer de licence de tout faire; *Seneque.*

La nature des hommes eſt telle quand ilz ſont ſortis d'une exrremité en la quelle ilz ont été detenus violemment, que de courir à toute bride ſans s'arreter au milieu, à l'autre extremité.

C'eſt le devoir de tout homme diſcret de blâſmer le vice, & de loüer la vertu,

par tout il ſe trouve ſans craindre le jargon des langues Serpentines.

L'homme étant né pour étre le chef de la femme, doit plus toſt donner, que recevoir commandement d'un ſexe plus imbecile.

La continence du mary fait que les femmes ſont bien ſouvent pudiques, & l'homme auſſy en eſt beaucoup plus loüable. *Patrice.*

Il n'y a homme ſi parfait qui puiſſe étre loüé, & approuvé de tous.

En un homme de quelque état qu'il ſoit, l'honneſteté qu'il montre par dehors, luy couvre pluſieurs fragiles effets ſecrets, qu'il a au dedans. *Ant. Guevar.*

Un homme de bonnes mœurs peut avoir des opinions fauſſes, & un méchant peut preſcher verité, voire celuy qui ne la croit pas. C'eſt ſans doute une douce armonie, quand le faire, & le dire vont enſemble: & on ne peut pas nier que le dire, lors que les actions ſuivent, ne ſoit de plus d'authorité, & d'efficace. *Mich. de Mont.*

C'eſt un homme de main, & d'éfet, qui peut beaucoup duire, & beaucoup nuire.

Nulle

Nulle laſſitude doit empeſcher en l'homme, qu'il ne face ſon office, & n'uſe de loyauté.

Il eſt plus dommageable à un homme d'aimer ſon propre avis, qu'une femme : pource qu'en aimant la femme, on ne fait faute qu'à ſa perſonne, & ſe trop confiant à ſoy meſme, à toute la Republique. *Guevar.*

Il n'y a rien de ſi ſociable, ny de ſi diſſociable que l'homme, l'un par ſa nature, & lautre par ſon vice. *Charondas.*

Les hommes de legere croyance prennent pour choſes avenües, ce qu'ilz deſirent avenir, & d'une cauſe preſument un éfet conforme à leurs affections.

C'eſt la coutume des hommes de ne point vouloir qu'un ſeul homme excelle en pluſieurs choſes. *Ciceron.*

En l'homme a plus d'éfet le ſentiment du preſent, que la ſouvenance du paſsé, ou la prevoyance de l'avenir.

D'ordinaire l'homme ſe trompe aiſement en ſes vaines conceptions : que peut une ame perplexe enfanter, ſinon trouble, & confuſion.

L'homme n'eut jamais les Dieux ſi

favorables, qu'il ſe put prometre de vivre juſqu'au l'endemain. *Seneque.*

Les hommes ne s'élevent contre aucun plus volontiers, que contre ceux qu'ilz ſentent les vouloir maitriſer. *Xenophon.*

Honneſteté.

Cela eſt eſtimé honneſte, non qui eſt loüé de pluſieurs; mais qui eſt ſi parfait de ſoy, qu'encor que les hommes l'ignorent, ſi eſt ce que pour ſa ſeule beauté, & figure ou eſpece, il eſt ſuffiſamment loüable. *Ciceron.*

Celuy tient peu de conte de l'honneſteté, qui cherit trop ſon corps. *Seneq.*

Honneur.

L'honneur eſt tousjours le plus grand pris de la vertu, & il n'y a pas de vertu, s'il n'y a de la juſtice.

Le principal point de l'honneur conſiſte en l'obeiſſance düe aux Roys, & pourtant faut il pluſtoſt choiſir mille morts dans les armes, que le reproche d'avoir été ou lâche, ou perfide.

C'eſt l'honneur de l'ouvrier de répondre ſur le champ de ſon ouvrage, & porter

porter comme Themiſtius, les modelles, & les deſſains de l'art en ſon eſprit.

Quelque fois pendant qu'on eſt ſur le point d'honneur, les dents s'alongent, & l'eſtomach s'étreſſit.

Tout voyage eſt vituperable & ſans honneur à ceux deſquels le labeur peut ſervir, & étre rendu illuſtre en leur patrie. *Ciceron.*

Il y a plus d'honneur à garder qu'à acquerir un bon renom. *Claudian.*

Les honneurs perdent ceux qui n'en ſont dignes, car tous les eſtomachs ne ſont pas propres pour digerer les grandes fortunes. *Dio.*

Il n'y a aucun ſi rude, groſſier, & agreſte, que ſi l'honneur ne l'emeut, à tout le moins la peur du blâme, & du deshonneur ne le detourne de faire mal.

Honneurs changent les mœurs, mais rarement en melleures.

Les Eccleſiaſtiques ſont les miniſtres de Dieu, & pourtant leur eſt dû honneur.

Il n'y a moins d'honneur à conſerver, qu'à gagner.

La nobleſſe, & l'honneur ſont comme deux pierres fort precieuſes; mais

étant jointes à la vertu, elles ſont enchaſsées dans l'or, elles conviennent à un chacun ; mais principalement aux Princes & perſonnes relevées.

Celuy a l'honneur de la guerre, qui en a le profit.

L'honneur eſt plus en celuy qui honore, qu'en celuy qui eſt honoré. *Ariſt.*

Rien de plus rare & excellent ne peut avenir à l'homme, que de ſe hazarder à peril pour delivrer ſon pays de danger, & heureux ſont ceux là qui de fait reçoivent cet honneur. *Ciceron.*

Que le medecin ſoit honoré, tant pour l'excellence de cete ſcience, de la quelle il fait profeſſion, que pour le profit, & utilité qui réuſſit par ſon moyen.

Qui bien, & mal ne ſçait ſouffrir,
A grand honneur ne peut parvenir.

C'eſt une felicité d'avoir honneur & biens en cete vie ; & apres avoir vêcu longuement, laiſſer lignée qui herite aux biens delaiſſez. *Sòphocle.*

C'eſt une vanité le point qu'on apelle d'honneur, quand il ne conſiſte qu'en opinion.

La peine eſt grande pour acquerir de

de l'honneur, plus grande de le conſerver, & tres grande le recouvrer quand il eſt perdu.

L'honneur acquis par fard, & tromperie, comme il n'eſt pas une vraye gloire, auſſy n'eſt il pas durable.

Il n'y a grade, ne titre d'honneur en ce monde, que le ſujet doive deſirer, ny recevoir ſans la permiſſion, de ſon Souverain.

Celuy me ſemble tres grand, & tres honoré, lequel par ſa vertu eſt parvenu à quelque haut degré d'honneur, non pas celuy qui y a eu entrée par le malheur, & calamité d'autruy.

Des belles, & vertueuſes actions, tousjours l'honneur eſt la recompenſe. *Valer. Maxime.*

Ce n'eſt à la maiſon à honorer ſon maitre: ains faut qu'elle ſoit rendüe honorable par le Seigneur.

Honte.

Il avient ſouvent que quand on a honte de ce dont on ne la devroit avoir, l'on n'en a point auſſy de ce dont on en devroit avoir. *Live.*

Humanité.

Il y a trois ſortes d'humanité, deſquelles ; l'une conſiſte à ſalüer, l'autre à ſecourir, & la derniere à banqueter. *Plat.*

Humilité.

Dieu veut que l'homme reconnoiſſe qu'il eſt homme, & que ſa condition le rend ſujet aux accidens de ce monde.

Dieu reſiſte aux orgueilleux, & choiſit les choſes contemptibles, pour ruiner & confondre les hautaines.

Hypocriſie.

Il ſe faut garder comme de la peſte, de ceux qui ſe contrefont gens de bien, plus par regles de la fineſſe & de l'ambition, que par celle de leur inclination, & conſcience.

Jalouſie.

LA jalouſie ne differe pas beaucoup de l'envie.

La jalouſie change le parfait amour en haine, le reſpect en desdain, l'hon-

l'honneur en mépris, l'aſſurance en meſiance, le miel de la vie en l'amertume d'un perpetuel tourment, & meſme les plus douces & plus plaiſantes actions aux aigres & agreſtes perturbations.

La preſomtion d'égalité engendre ordinairement une pernicieuſe jalouſie entre les grands.

Jeu.

L'on ne doit defendre le jeu aux enfans ſeulemeut pour les deniers qu'ilz perdent, mais principalement pour les vices qu'ilz y commetent, & les mauvaiſes coutumes qu'ilz y aprennent. *Guevar.*

L'on peut loiſiblement uſer du jeu, & propos recreatifs, mais tout ainſy que du dormir & du repos, à ſçavoir ayant ſatisfait aux affaires graves, & ſerieuſes, & aux choſes de grande importance. Et ce jeu, & recreation doit étre honneſte, plaiſant, ſans nul excez ou débordement, & que tousjours en ce jeu reluiſe quelque lumiere d'un eſprit plain de vertu, & preud'homie. *Ciceron.*

Igno-

Ignorance.

L'ignorance eſt la mere de l'infortune, & plus ſon pouvoir eſt grand, plus ſa perte eſt grande.

Impieté.

La plume de l'aigle a cete proprieté, qu'elle conſume toutes les autres plumes parmy les quelles on la meſle, demeſme le bien deſtiné au ſanctuaire fond & confond les patrimoines de ceux qui le poſſedent injuſtement. *Plin.*

Celuy qui ne tient conte de ſes parens eſt déloyal, & haï non ſeulement des hommes : ains auſſy des Dieux immortels. *Demoſtene.*

Imprimer.

De permetre qu'il s'imprime des libelles, ou des diſcours contre la religion, ou contre la Monarchie, c'eſt hazarder l'une, & mépriſer l'autre.

La licence deſordonnée d'imprimer, & les propoſitions inſolentes, font que le peuple perd le reſpect envers l'une & l'autre Majeſté, & que ſe laiſſant tranſporter à la fureur, ou à un zele indiſcret,

il

il tombe dans la rebellion, ou dans des meurtres.

Imprudence.

Comme il n'y a que l'imprudence qui face les hommes miſerables ; auſſy n'y a t'il felicité qui ne ſoit obligée à la prudence. *Platon.*

Les mouvemens de la jeuneſſe ont plus d'imprudence que de malice. Un Empereur Alemand diſoit qu'un jeune homme demeura fou ſept ans de ſuite, & ſi entre deux il faiſoit quelque inſigne ttait de ſageſſe, il luy falloit recommencer le ſeptenaire de la folie. *Max. Cæſ.*

Une parole ſimplement proferée ruine ſouvent toute une famille, & cauſe la perte des corps & des ames, il n'y a dommage de biens qui ne ſe puiſſe réparer : mais il eſt impoſſible de révoquer la parole une fois laſchée.

C'eſt une imprudence de metre en danger de perdre le principal, pour acquerir l'acceſſoire.

Impunité.

L'exemple d'un tort impuni menace un chacun de ſouffrir injure, car s'il eſt

eſt loiſible de faire tort impunément, qui pourra ſe garder de la violence des méchans.

Il eſt bien plus dommageable de faire grace à des forfaits reconnus, que de leur ordonner la peine qu'ilz meritent, ſi l'vn fait paroître un homme debonnaire, c'eſt en engendrant du mépris, & ſi l'autre cauſe de la haine, il produit de la crainte.

Inclination.

Etre bon ou méchant ne provient de l'état qu'on prend, mais de la mauvaiſe inclination. *Guevar.*

Les neveux retiennent ſouvent les inclinations des Ayeuls.

Indiſcretion.

L'indiſcretion ſe confond & ſe trouble ſoy meſme.

Infidelité.

Il faut neceſſairement que celuy là ſe confeſſe vain, déloyal & méchant, lequel ſe ſera éforcé d'ôter le bien & la bonne renommée à ſon compagnon, *Ciceron.*

On

On atent peu de ſincerité de celuy qu'on a reconnu double de cœur, & plain d'artifice en ſes traitez & actions.

Ingratitude.

C'eſt l'humeur des peuples d'écrire ſur l'onde, les biens qu'ilz ont reçu ; & de graver ſur l'airain les injures qu'on leur a faites.

Ingrat eſt celuy qui nye d'avoir reçu le plaiſir qu'on luy a fait : Ingrat celuy qui diſſimule ſon obligation, & de rechef ingrat celuy qui ne ſatisfait : mais le plus ingrat de tous eſt celuy qui l'oublie.

On nourrit ſouventefois le renard, qui mange en ſuite les poules de ſon bienfaicteur.

Il n'y a homme ſi ingrat, ſi diſcourtois, ſi méchant & inhumain, que s'il conſidere ce qu'il a reçu de ſa Patrie, & les merites d'icelle, il ne l'aime plus que ſoy meſme.

La valeur étant chocquée & le merite offensé, l'envie s'échauffe, & de là s'enſuit la ruine d'une perſonne.

Inimi-

Inimitié.

L'Inimitié des perſonnes provient de malice, & celle des beſtes de leur nature. *Guevarre.*

Injure.

L'Injure que tu ne veux vanger, ne la veüille jamais publier.

L'outrage & injure a quelque éguillon, lequel bien dificilement les hommes ſages & vertueux peuveut ſuporter.

Qui perd le ſien ne peut rire ; auſſy qui ſe voit depoüillé injuſtement, n'oublie l'injure. *Herodian.*

L'injure faite en la perſonne du Pere, eſt reputée faite au fils meſme, & au contraire : ainſy auſſy chacun s'eſtime ſouffrir injure quand quelcun de ſes parens ou amis la ſouffre.

La ſouvenance des injures paſsées renouvelle ordinairement les troubles, & réveille les paſſions.

Mieux vaut beaucoup ſouffrir, que faire injure a autruy.

Il ne ſuffit pas à celuy qui a fait tort, de ſe repentir de l'injure faite : mais il faut

faut que deſormais il s'abſtienne de telles fautes, & que les autres ſoient plus tardifs à faire tort à autruy.

Il faut tâcher de déguiſer des plus belles couleurs qu'il eſt poſſible, une injure faite.

C'eſt une maxime, de craindre qu'en ſe penſant vanger des injures paſsées, on ne ſe precipite en de nouvelles miſeres, & en un flux perpetuel d'erreurs.

Il ne faut pas aplaudir aux injures que nous entendons d'autruy: car il ne s'en ſentira pas moins piqué que de ſon ennemy. *Cleobule.*

Injuſtice.

Souvent un droit pris à la rigueur eſt une extreme injuſtice.

Plus on veut maſquer & colorer une injuſtice, de ſpecieux pretextes, plus on la rend grande.

Il n'y a point au monde de plus grande injuſtice, que de ceux là qui au milieu de leurs plus grandes tromperies, font ce qu'ilz peuvent pour étre crus gens de-bien. *Ciceron.*

Celuy qui fait ce qu'il defend, ou qui n'execute pas ce qu'il ordonne, decredite

dite ſon ordonnance par ſes actions, ou ſes actions par ſes ordonnances, & montre que la loy eſt injuſte, ou ſa vie déreglee.

Innocent.

Celuy-là eſt vrayement ſans coulpe, au quel on ne peut reprocher que le pays d'où il eſt natif.

Inquiſition.

Il n'eſt au pouvoir du Prince de foüiller les ſecrets de l'ame, Il ſuffit qu'un ſujet obéiſſe a ſes loix, & qu'il obſerve ſes commandemens, ſans qu'il tâche d'étendre ſon empire juſque dans le fond des pensées, & des ſecrets du cœur: Pourvû qu'il n'y ait point de ſcandale, ny de mauvais exemple.

Inſtruction.

La bonne inſtruction rend les hommes propres & utiles, & à la guerre, & au gouvernement de la Republique.

La nature a grand' puiſſance en nous: mais l'inſtruction l'a plus grande, en tant qu'elle corrige les vices de nature.

Tout naturel devient plus excellent & plus

& plus illuſtre s'il eſt Inſtruit, & bien informé par l'acceſſoire d'une bonne doctrine; & ceux là principalement le deviennent, qui des le commencement, ſont mieux adreſſez que les autres ; car les premiers ſe ſurmontent eux meſmes, & les autres uſent de ce devoir, & pour eux, & pour les autres.

Un Cheval neuf ou jeune a beſoin de ſentir une main douce, pour ſe duire à mâcher avec plaiſir les mords qu'on luy met en bouche.

Juge.

Un bon Juge ſe doit dépoüiller de toute autre affection contraire à la juſtice, & ne vouloir rien faire contre les mouvemens de la conſcience.

La charge d'un juge eſt liée à un devoir neceſſaire, aſtrainte à certaines maximes, & ſubmiſe aux regles établies par les loix, pour condanner neceſſairement ſur les preuves & indices, & ſur le dire des témoins examinez, à l'inſtance de la partie.

Le juge eſt inique & injuſte, lequel ou haït, ou porte envie aux parties, vû que la haine & envie doit etre ſans

ſans éfort en tout jugement.

La ſageſſe d'un Juge conſiſte en ce qu'il meſure, non tant ce qu'il peut, que ce qu'il doit faire., & ſe ſouuienne, non de ſa ſeule autorité & commiſſion : mais encor juſqu' où ſa puiſſance s'étend, & eſt limitée.

C'eſt peut étre un devoir de courtoiſie, prier pour les injuſtes, mais d'obtenir, c'eſt ſigne que le juge s'égare de juſtice.

La Philoſophie humaine ne peut, ny ne ſe doit porter à étendre ſes meſures ſur la divine puiſſance : qu'elle juge ſeulement des effés de la nature, & révere ſans juger ; les choſes qui ſont par deſſus la nature.

Le jugement ſe fait par la fin, car il ne faut pas juger de l'an, par le premier jour, ny du jour par la premiere heure, ny des actions par le commencement, il faut atendre le bout de l'an, le ſoir de la journée, & la fin de l'œuvre.

Il ne faut pas juger du jour par la matinée, ny de la felicité d'un homme par les beaux jours de ſa vie. *Ariſt.*

Jurer.

Jurer.

En jurant & prometant il faut tousjours conſiderer non ſeulement ce que tu as dit, mais auſſy quelle étoit ton intention.

Si tu as à ton eſcient & de bon gré juré quelque choſe, c'eſt étre parjure ſi tu ne l'accomplis. *Ciceron.*

Les ſermens qui ſe font ſur des autels de plume, s'en vont ſouventefois au vent.

Le ſerment n'oblige contre ſon Prince, d'autant que nul ſerment ny obligation peut étre ſi ferme, & ſi conſtante, qu'elle puiſſe diſpenſer le ſujet de ſervir autre que ſon Prince.

Il n'y a rien qui tienne l'obligation plus étroitement ſerrée que la loy, & le lien du ſerment. *Ciceron.*

Un acord ratifié par ſerment reciproque, doit étre ſaint, auguſte, & inviolable.

Pithagoras defendoit de jurer par les Dieux : car diſoit il, un chacun ſe doit efforcer d'étre par ſon merite, digne de croyance, ſans uſer de tel jurement.

Juſtice.

Juſtice.

Au fait de la juſtice la douceur nourrit & augmente le vice.

La juſtice peut avoir grand effet ſans prudence : mais la prudence eſt ſans effet, ſi elle n'eſt acompagnée de juſtice.

La juſtice ne peut avoir lieu, où les plus puiſſans opreſſent licentieuſement les plus foibles.

La juſtice n'ordonne rien ſinon ſur ce qu'on luy raporte, ſur ce qui reſulte du dire des parties & des témoins ; ſi en la condannation il arrive quelque malheur ou inconvenient, c'eſt aux parties que le mal doit étre imputé, & non pas ſe plaindre ny des juges, ny de la juſtice.

Comme les fondemens ſoutiennent la maiſon : ainſy la juſtice eſt un puiſſant apuy d'un Empire, ſans lequel il ne peut longuement ſubſiſter.

Pluſieurs ſont prevenus à tort & condannez injuſtement, la juſtice divine les ayant amenez par un autre chemin à la peine, qui pour étre differée, n'eſt pas pardonnée.

Il n'y a rien de ſi juſte que de rendre ce

ce qu'on poſſede à faux titre.

La juſtice divine qui marche à pas de laine, étend à la fin ſon bras de fer.

Il ne faut pas chercher la juſtice parmy les rebellions & guerres civiles. *Girard.*

Aux termes de la juſtice & de la raiſon, les paroles auſſy bien que les penſées regardent ce qui profite, non ce qui plaît, ce qui eſt raiſonnable, non ce qui peut étre agreable. *Plat.*

La juſtice divine eſt aucune fois tardive, mais en fin elle atrape.

Comme c'eſt acte de juſtice de conſerver ſon bien, auſſy ſeroit ce lâcheté d'en ſouffrir la diſſipation.

On ne doit pas deſirer ce qui eſt utile, mais ce qui eſt juſte.

Langue.

QUi veut donner credit à ſa langue, doit aviſer que ſa plume ne le demente.

Il vaut mieux trebucher avec les piez, qu'avec la langue.

La parole vole legerement, mais elle bleſſe cruellement, & il eſt bien dange-

reux de dire non ſeulement des choſes fauces, mais encor d'en proferer de veritables.

Si la langue eſt debordée, & prodigue en paroles, elle eſt auſſy ſouvent l'organe de tres grandes miſeres, là où au contraire étant ſobre, chiche & prevoyante, c'eſt de là qu'on tire des amorces de tres grands biens, & qu'on recüeille la prudence.

C'eſt un grand ſigne de folie d'avoir la langue ſans mors, & ne poſer loy à ſon babil.

Comme un pas modeſte convient à l'homme, auſſy fait un langage ſerré, & nullement hautain. *Seneque.*

Larcin.

Les larcins & rapines ſuivent de prés les dépences exceſſives.

Ceux qui derobent les particuliers meurent aux priſons & aux gibets, ceux qui derobent le Roy & le public ſont à leur aiſe.

Il ne faut jamais confier ſa bourſe au plus grand larron.

Celuy qui ocupe injuſtement l'autruy, peut juſtement étre privé du ſien.

Leſſu.

Lecture.

Le fruit qui provient de la lecture, eſt imiter ce qu'on y trouve de bon, ce qu'on aprouve, & puis tourner à propos à ſon uſage les dits & ſentences d'autruy, les quelles on trouve les meilleures. *Macrob.*

Legiſlateur.

Les maladies avenües aux corps, ſont par lart & ſecours des Medecins gueries : mais les ſentences des Legiſlateurs rechaſſent & ôtent la fureur & l'inſolence des eſprits des hommes. *Demoſt.*

Liberalité.

Il faut que la plus grande liberalité ſoit exercée vers ceux qui ſont calamiteux, ſi ce n'eſt que leurs vices les rendent dignes de leur miſere *Ciceron.*

Il n'y a rien qui convienne mieux à la vie de l'homme, que la liberalité, notamment aux Princes, lesquels doivent moins craindre d'étre vaincus par les armes que par magnificence, *Ciceron. Saluſte.*

Liberté.

Rien d'heureux ſi la liberté defaut.

Un trop exceſſif uſage de liberté a ſouvent donné occaſion & entrée à la ſervitude. *Terence.*

Noble parole qui anonce que la liberté d'une nation doit étre plus chere que la vie propre, & que celuy là ne meurt point deshonneſtement qui meurt en combatant pour ſon païs.

Le recouvrement de liberté, eſt ſi excellent, que la mort ne doit point étre evitée, pourvû qu'on parvienne à ſe faire libre.

Encor que la liberté ſoit pauvre, ſi peut elle étre preferée à toutes les delices des riches.

Le plaiſir de la liberté recouverte, efface les regrets de la ſervitude paſſée.

La trop grande liberté ſans injure, offenſe quelque foys les Princes. *Bodin.*

Nul homme de bien ſouffre qu'on luy ôte la liberté, qu'avec la vie.

A celuy à qui tu donnes ton ſecret, tu donnes ta liberté.

Ceux qui deſirent le bien de la liberté, doivent procurer, & s'efforcer que des

le

le commencement meſme ilz n'en ſoient point fruſtrez, car la ſervitude nouvelle eſt fort dure & facheuſe à ſuporter, & la guerre qui eſt ſoutenüe pour la repouſſer, ſemble étre juſte & legitime : mais celuy qui eſt déja ſous la ſujetion d'autrüy, & ſe revolte puis apres, ſe montre plus tôt ſerf rebelle, qu'amateur de liberté. *Joſeph.*

Le nom de liberté eſt la plus belle, la plus douce, & la plus trompeuſe choſe du monde.

La liberté de dire ce qui eſt vray étant éteinte, toutes les veritez ſont priſes pour des injures.

Loüange.

Loüange en cour eſt viande d'oreilles, & un nom vain.

Les vrais monumens, & ſepulchres qui meritent loüange & memoire perdurable ſont ceux là leſquelz ſont appüyez ſur le los des vertus, & des letres, & non ceux qui reluiſent de prorphire, & de marbre. *Patricé*

Loüange, & charité ſont les moyens, & tres fermes apuys, pour vivre ſans crainte, ny ſoupçon quelconque.

Toutes loüanges de vaillance & de vertu ſe flaitriſſent au reproche du manquement de foy, & au violemeut des traitez.

Le merite en quelque endroit qu'il ſe trouve eſt tousjours loüable.

Heureux échange de changer l'or periſſable, qui le plus ſouvent fait haïr celuy qui l'aime, à une aimable odeur d'une loüange immortelle.

C'eſt un crime auſſy grand de loüer celuy qui fait mal, que de blâmer celuy qui fait bien.

Nul n'eſt jamais amy des muſes, qu'il ne ſoufre bien qu'on envoye par vers à la poſterité, la loüange de ſes hauts faits, & labeurs. *Ciceron.*

Les loüanges d'autruy ſont reçües juſque là, qu'elles ne ſurmontent la ſuffiſance, & l'effort des écoutans: mais celuy qui n'y peut parvenir luy porte envie, & ne veut adjouter foy a ce qu'on en raconte. *Pericles.*

L'homme ne peut entendre choſe qui le contente plus que ſes loüanges en la bouche d'autruy. *Xenophon.*

Il ne faut point tant conſulter, ny differer une action, dont la loüange dé-

dépende de l'achevement. *Tacite.*

C'eſt une choſe fort loüable, & aſſuréé, quand en une grande multitude de gens, un chacun gouverne comme il apartient. *Archidam.*,

On ne doit pas ſeulement honorer les Heros durant leur vie, mais encor apres leur decez, l'affection qu'on témoigne à leur memoire, oblige les autres à les imiter, pour aquerir une gloire ſemblable à la leur.

Loy.

Les loix qui defendent quelque choſe aux uns, & le permetent aux autres, ne font que d'en accroitre l'envie & le mépris.

Toutes loix pour bonnes, & ſainctes qu'elles ſoient, ſont neaumoins defectueuſes, & ſouvent plus dommageables qu'utiles au public, & peu honorables au Legiſlateur, ſi elles ne ſont obſervées, & executées en toutes leurs parties comme elles doivent étre.

Il n'y a loy où l'homme doive étre plus religieux, qu'en celle des monnoyes, car qu'eſt ce qu'il ne violera, s'il n'épargne pas meſme ce qui porte l'image du Prince.

Il eſt beaucoup meilleur, & plus difficile d'orner un Royaume de juſtes loix, & ſainctes mœurs, que d'acquerir Province, & Royaume ſur autre.

C'eſt un grand péché de violer les loix de la nature, qui ne deſire rien tant que de conſerver l'être, & maintenir tousjours le deſir de la vie juſqu' au dernier ſoupir.

Il eſt dangereux de juger de ce que les loix ont decidé. *Demoſt.*

Le mépris de la loy eſt plus grand en ceux qui commandent, qu'en ceux qui n'ont autre part en l'Etat, que l'obeiſſance.

On dit bien que la ſouveraine loy eſt le ſalut du peuple, mais celle du reſpect du Prince, & du rang qu'il doit tenir ſur les autres, eſt tousjours immüable : Il y a des loix qui ſont mortelles, & des autres qui ne meurent jamais : celles là ont leur durée ſelon le temps, la neceſſité rend tousjours celles cy durables pour le perpetuel bien qu'on trouve en leur obſervation : car la condition des loix immortelles eſt le droit de la preſeance, & celuy qui en ſouffre la diminution eſt indigne de l'accroiſſement.

La

La commune loy de nature veut que ceux qui meurent, laiſſent leur place à ceux qui demeurent.

Par la loy de guerre le priſonnier qui a ſa liberté ſous ſa foy, eſt obligé de retourner priſonnier. *Bodin.*

Cete loy eſt beaucoup plus facile quand tout le peuple la ſçait, que ſi peu de gens la faiſoient, & l'établiſſoient : car le conſentement du peuple fait que les loix ſont plus fermes, & que les puiſſans ſont plus prompts d'y obeïr : & on peut plus aiſement defendre & ſoutenir ce que pluſieurs gardent, & obſervent : joint auſſy que l'autorité du peuple emporte grand pois avec ſoy. *Patrice.*

Il y a bien à dire entre la cauſe de celuy qui ſuit les formes, & les loix de ſon pays, & celuy qui entreprend de les regenter & changer. *Montagne.*

L'araigne, qui met tout ſon étude à faire ſa toile eſt ſemblabe à la loy, qui jamais n'eſt rompüe des petits, mais bien des grands, ainſy les petites mouches demeurent priſes en la toile d'aragne ; mais les grandes paſſent à travers.

La loy eſt une choſe inexorable, ſourde, ſans pitié, ſans paſſion. car le pro-

pre de la juſtice eſt d'étre roide & ſeuere. *Ciceron.*

Aux choſes paſſées il n'y a point de remede, & les Politiques tiennent qu'il n'y a point de loy plus inutile à la Republique, que celle qui tend à reformer le paſſé.

D'ordinaire le plus fort donne la loy au plus foible.

Il n'y a choſe tant propre, & commode à l'état & droit de nature que la loy, ſans l'uſage de laquelle, ny les maiſons, ny les Citez, ny les nations, non pas le genre des hommes univerſellement conſideré, peuvent demeurer en être voire ny toute la meſme nature, ny la diſpoſition de tout l'univers. *Ciceron.*

Il faut que la loy ſoit ferme, conſtante, permanente, inviolable, & inviolablement obſervée, autrement ce n'eſt point loy : Et pourtant entre tous les hommes mortels, le Prince eſt celuy qui doit étre le plus conſtant, & le plus ferme, pour montrer qu'il eſt la vraye & vive loy de ſon peuple & ſujets, auſquels ſes actions & deportemens doivent ſervir de regle. *Bodin.*

Quand il eſt queſtion de faire nouvel-

les

les loix & ordonnances, il eſt bon d'en prendre l'avis de ceux qui ont à les recevoir, & à y obeir, pour ſçavoir d'eux les incommoditez qui pourroient y échoir, leſquelles ilz peuvent mieux ſçavoir que nuls autres. *Bodin.*

Il y a trois moyens de maintenir les loix en leur autorité, en premier lieu de faire qu'elles ſoient bonnes: ſecondement qu'elles ſoient obſervées: tiercement que ceux qui les pratiquent ſoient nourris en de belles coutumes, & en des études les plus honneſtes. *Platon.*

Cete loy puiſſante eſt donnée tant aux beſtes ſauvages, qu'aux hommes, qu'il faut faire joug ſous la puiſſance du plus fort, & que la victoire eſt devers ceux qui ont la force des armes de leur coſté. *Joſeph.*

Il eſt bien convenable à une Cité qui vit en paix, & en ſureté, de ne point changer les anciennes coutumes & ordonnances: mais celle qui eſt aſſaillie de par ſes ennemys, ſe doit appliquer à pluſieurs ruſes, & ſubtilitez jadis inconnües. *Tucid.*

Les hommes doivent obeïr aux loix de la Cité, & les femmes aux complecti-

ons des maris avec leſquels elles vivent. *Socrates*,

C'eſt une temeraire preſomption à un homme ſeul, ou à quelque petit nombre d'hommes, de penſer qu'ilz puiſſent de par eux bien dreſſer loix, & ordonnances convenables à un peuple, & à une Nation, ſans en avoir l'avis de ceux d'icelle Nation, voire de pluſieurs, & de diverſes contrées. *Bodin.*

Luxure.

La paillardiſe eſt ſemblable à la mer, devorant ce que luy donnez, & n'étant jamais contente.

La luxure perd le corps & l'eſprit

Magiſtrat.

IL faut acheter & enrichir les bons Magiſtrats qui ſont gens de bien : mais les méchans qui ne valent rien, il les faut apauvrir & dechaſſer. *Lamprid.*

Maiſon.

Une maiſon n'eſt jamais ſi bien conduite, que par la preſence du Pere de famille.

Mai-

Maitre.

Un bon Maitre raproche de ſa perſonne, & reçoit à cœur ouvert un bon ſerviteur : & un bon ſerviteur ſe prepare de rendre à ſon Maitre le bon ſervice qu'il a promis & qu'il doit.

Mal.

Il ne faut jamais eſtimer qu'on puiſſe faire mal à autruy, qu'on n'en reçoive à ſon tour, ny jamais deſeſperer aux plus grandes afflictions, ny en grand ny en petit volume.

A un mal deſeſperé il faut aporter un dernier remede, & à des maux extremes, il faut uſer de remedes extremes.

La memoire des maux paſſez eſt aucune fois agreable. *Ciceron.*

Un mal & peril ne vient jamais ſeul. *Phil. de Com.*

L'homme n'a aucun mal que celuy qu'il ſe procure par ſon vice, ou bien par ſoy meſme.

Celuy qui preſume les malices de ſon cœur étre bien cachées, s'en promet toute impunité.

Mala-

Maladie & Medecine.

Les maladies données par ſortileges ne veulent étre gueries par medecines naturelles.

Les bons Medecins ayant usé de remedes aigres ſans effet, en pratiquent de plus doux.

La medecine qui conſerve la ſanté eſt de plus grande excellence, que celle qui dechaſſe les maladies. *Mich de Mont.*

Il n'éſt pas en la puiſſance des Medecins de relever le malade, quand Dieu l'abat.

En maladie la crainte de la mort, la douleur du corps, le changement de vie, augmentent les ennuis de la priſon. *Seneque.*

Mariage.

Une des plus grandes faveurs que Dieu ſçauroit faire à un homme, eſt de luy donner en mariage une femme vertueuſe, & qui ſoit humble, chaſte, & pudique : car c'eſt grace ſur grace ; & quand un homme trouve une telle femme, il ſe doit eſtimer fort heureux.

Dieu

Dieu récompenſe ſouvent les bonnes œuvres d'un homme par l'offre d'une bonne femme : car les Peres & Meres donnent bien aux enfans les moyens & richeſſes ; mais c'eſt Dieu qui donne luy meſme aux hommes des femmes prudentes & diſcretes.

En contractant mariage il vaut mieux conſiderer la vertu, que les revenus

Peu profite à l'homme & à la femme que les richeſſes ſoient le moyen de leur mariage, ſi l'un & l'autre ſont diferens en condition & volonté propre. *Guevar.*

Les ſecrets du mariage ne doivent ſortir de la chambre, car un mary ne penſe guere à ſon honneur, ny à la chaſteté de ſa femme, qui découvre ce qu'il faut faire. *Patrice.*

Mécontentement.

Le mécontentement ne conſiſte pas au lieu ou l'on vit, mais au cœur ambicieux, & paſſioné.

C'eſt une grande folie, un grand precipice, & un grand effet d'une colere deſordonnée, que de s'opoſer à un Roy, par haine contre ſon Miniſtre, & de cauſer la ruine de tout un peuple, pour les

les mécontentemens d'un particulier.

Mediocrité.

Il faut que la mediocrité ſoit raportée à tout uſage, & eſt l'ornement de nôtre vie, vû qu'elle eſt tres commode á toutes choſes.

Philippe roy de Macedoine conſeillé par ſes amis de bannir un mediſant, repartit courageuſement en ſes termes; je m'en garderay bien, pour ne donner ſujet à un vagabond de parler mal de moy aux oreilles de pluſieurs. *Plutarque.*

Méfiance.

La Méfiance eſt la mere de la ſureté.

Ménaces.

Les menaces ne doivent étonner que les fous, comme letonnerre ne fait peur qu'aux enfans.

Les menaces doivent ſervir de menaces au menacé. *Botera.*

Menſonge.

Si l'on ment par plaiſir en jeuneſſe, l'on vient à mentir a bon eſcient en vieilleſſe. *Guevar.*

Ariſto-

Ariſtote étant enquis quelle recompenſe recevoient les menteurs de leurs menteriers, c'eſt dit il de n'étre point crus, quand meſme ilz diſent la verité.

Mépris.

C'eſt une humeur infuſe en la nature humaine, qu'elle ſouffre plus ſenſiblement, & impatiemment le mépris que le dommage.

Le mépris offenſe plus ſenſiblement que les playes, ny la perte des biens.

Miniſtre d'Etat.

Ceux qui ſont en grande autorité vers les Princes doivent beaucoup craindre de ne dire des outrages, & bien regarder à qui ilz les diſent : car de tant qu'ilz ſont plus grands, ilz portent les outrages à plus grand düeil & deplaiſir ; & leur ſémble qu'aux outrages ilz en ſeront plus notez, pour la grandeur & autorité du perſonnage qui les outrage, & s'il eſt leur maitre ou leur ſeigneur, ilz ſont deſeſperez d'avoir jamais honneur, ne bien de luy : plus de gens s'aiment pour l'eſperance des biens à venir, que pour ceux qu'ilz ont ja reçus. *Phil de Com.*

Il avient rarement que la grandeur des perſonnes privées ſe maintienne longuement pres des grands, ſoit pource que les uns échaudent les autres, ou bien apres qu'ilz ont tout obtenu, plus ne leur reſte où étendre leurs deſirs.

Il faut qu'un Miniſtre quoy qu'il ait bien ſervi craigne tousjours ſa chute, pource que l'envie, ou la fortune la cauſeront, quand bien ſes fautes ne le feroient pas.

Lors qu'un Miniſtre n'a point d'autre intereſt que de garder la fidelité à ſon Prince, & de donner du credit à ſes actions, s'il reconnoit que l'envie s'arme pour le choquer, ſa prudence luy dit de ſe retirer, pour ne luy pas donner loiſir d'amaſſer des forces pour le perdre entierement.

Mal-heureux eſt le Miniſtre qui ſçait & n'enſeigne pas, qui enſeigne & n'agit point, mais il eſt doublement docte, s'il donne de l'éficace à ſes paroles par l'operation de ſa vertu.

Les Miniſtres ſoufrent d'ordinaire de grandes alterations, & des changemens extraordinaires durant les maladies des Princes. Quand la teſte ſe porte mal tout

tout le corps en patit, & le mal eſt plus ſenſible dans les parties qui luy ſont plus proches, & à qui par conſequent il ſe communique plus aiſement.

Lors q'un Miniſtre n'employe ſa vie que pour la gloire de ſon Maitre, un Prince doit avoir grand ſoin de ſa conſervation, car bien que le devoir l'atache aſſez à ſon ſervice ſans la chaine des faveurs, il eſt certain neanmoins qu'un ſujet fidele, reçoit une ſatisfaction infinie, quand il voit que ſa perſonne plaît au Roy, auſſy bien que ſes actions.

Quoy qu'un Miniſtre ait encouru la diſgrace d'une Princeſſe, ſans pourtant l'avoir ofencée, il ne doit pas laiſſer pour cela de luy rendre ſes reſpects, ſe ſouvenant qu'il eſt tousjours ſujet, & elle mere de ſon Roy.

Modeſtie.

La modeſtie doit tousjours tenir la premiere place dans un cœur genereux.

La modeſtie eſt fort neceſſaire en la perſonne des miniſtres, pour la conſervation de leur fortune, d'autant que de faire montre de beaucoup d'éclat, c'eſt ce qui ébloüit ceux qui le regardeut, & l'on

l'on ne le peut apercevoir ſans s'offencer en quelque façon.

Mort.

Un jeune homme qui meurt en la fleur de ſon âge, ne ſe doit non plus plaindre de la mort, que celuy qui de bonne heure acheve la navigation d'une mer orageuſe, & ſe trouve au port. *Seneque.*

On doit conſiderer que la vengeance du ciel, qui ameine toute choſe à ſon point, menace de mort celuy qui tüe.

Solon ordonna que perſonne ne fut ſi temeraire, que de médire des trépaſſez. *Patrice.*

La mort égale tout, encor que les naiſſances & maiſons ſoient differentes, l'iſſüe de la vie eſt égale, car la mort dépoüille l'homme de ſes qualitez, comme les joüeurs de tragedies de leurs habits.

Celuy qui ne craint point la mort, s'eſt preparé un grand moyen pour ſoulager les ennuits de ſa vie, & la paſſer ſans angoiſſe.

La mort fait ſentir aux Princes, & aux plus grands de la terre, des iſſües de la vie auſſy miſerables & honteuſes, que

que les plus pauvres du monde.

Heureuſe la mort la quelle étant düe à la nature, eſt payée à la Patrie.

Tous étans ſujets à la mort, il faut ſouhaiter que cete vie qui eſt düe à la neceſſité, ſemble pluſtoſt donnée, & dediée à la Patrie, que reſervée au cours de la nature.

Il ſe faut reſoudre d'aller doucement à la mort, & non d'y courir avec impetuoſité. *Seneque.*

La mort a tant de liberté, qu'elle tüe les armez à la guerre, & les autres à la paix. *Guevar.*

Comme la mort eſt aſſurée, la forme en eſt incertaine,

Comme il ne faut deſirer une mort éloignée, Il ne faut rejeter celle qui ſe preſente.

L'homme propſe, & Dieu diſpoſe, & la mort qui depart toutes choſes, & change toute concluſion, fait venir ſouventefois un divers ouvrage. *Phil. de Com.*

Anacharſis diſoit que ceux qui vont ſur mer ne ſont éloignez de la mort, que d'autant que le vaiſſeau ou ilz ſont embarquez eſt épais. *Diag. Laert.*

Con

Condanner a mort ceux qui n'ont crainte de mourir, & qui ont moyen non ſeulement de ſe defendre, mais d'offenſer, eſt choſe fort abſurde.

Mourir en l'éclat & ſplendeur des grands deſſeins, c'eſt braver la mort meſme, c'eſt revivre & renaitre.

Le deſir de la mort ne ſoulage pas la douleur de la vie.

On couronne ſouvent les morts comme victorieux de la vie, qui n'eſt qu'une perpetuelle guerre,.

La mort égale ce qui eſt de plus abaiſsé avec les choſes plus hautes, & excellentes, & entaſſe enſemble une teſte orgueilleuſe, avec celle qui eſt la plus humble.

La mort eſt la demiere ligne, & limite de toutes choſes. *Horace*

La perſonne eſt bien ſimple qui craint la mort pour le regret ſeul qu'elle a de perdre le plaiſir de la vie, pource que la mort ne ſe doit craindre pour nous tollir le vivre ; car la mort cruelle n'eſt autre choſe que le bourreau de la mauvaiſe vie. *Bruxile.*

La mort ne peut étre inopinée à un homme bien avisé, ny étrange à celuy qui

qui l'a prevenüe, ny honteuſe à un cœur determiné. *Ciceron.*

La nature n'a trouvé autre remede contre les injures de la fortune, & l'ennuy de la vie, que la mort. *Quintil.*

Cete-cy eſt la condition miſerable de l'homme, que des auſſy toſt qu'il eſt né & mis en lumiere, il eſt auſſy ſujet à la mort. *Saluſt.*

Qui retire un homme du danger de mort, ne merite moins de gloire, que de blâme celuy qui l'y auoit precipité, auſſy n'y a t'il moins d'honneur à ramener ſagement, qu'à mener hardiment les hommes à la guerre.

L'gnominie de la mort eſt plus facheuſe, que la mort meſme. *Aeſchi.*

Quand nous entrons un pas dans la vie, nous en avançons autant dans la mort, que la vie eſt la mort, & la mort eſt la vie.

C' eſt vrayement une grande piperie de remetre les pensées de la mort, en un âge où peu de gens ſont aſſurez d'arriver. *Seneque.*

Ceux qui ont chez eux de quoy vivre, craigent auſſy plus la mort que les autres.

A ceux-là la mort eſt effroiable, qui avec la vie, voyent tout éteint auec eux: mais non à ceux, la loüange des quels ne ſçauroit mourir. *Ciceron.*

L'homme mort ne fait plus guerre.

C'eſt une choſe honneſte de mourir pour la liberté, mais ce doit étre en combatant, & par la main de ceux qui nous veulent ôter la liberté. *Joſeph.*

Il eſt plus merueilleux de voir un vieux Tyran qu'un vieux Pilote, & le ſeigneur eſt bien-heureux qui peut arriver à la vieilleſſe, pour y mourir de mort naturelle. *Thales.*

Perir de ſa propre main eſt une choſe du tout contraire à la nature commune de toutes beſtes & animaux, & un peché & offenſe horrible contre Dieu nôtre createur, Il n'y a ne beſte ny animal qui meure de par ſoy-meſme, ou de ſon bon gré. Et de fait cete loy puiſſante de nature eſt gravée & imprimeé dedans les cœurs de tous animaux qui ont affection de vivre. *Joſeph.*

Le trepas des hommes heroiques qui par leurs vertus jettent les fondemens d'un temple dans le cœur de leurs ſujets, aporte tousjours un juſte reſſentiment à l'état,

l'état, qui long temps en fait porter le düeil à la posterité ; Il est vray que la perte en est plus sensible aux uns qu'aux autres, selon que les passions sont fortes ou foibles à juger du pris de la chose perdüe

Aucune fois pour ne choir es mains de ceux qu'on craint, on vient mesme à ne point craindre la mort.

Une mort soudaine est terrible & épouventable, mais ce n'est à ceux qui l'atendent tousjours de pié ferme, & qui se sont souvent rencontrez aux lieux où elle ne fait peur qu'aux poltrons.

Ceux qui vivent, meurent tous les jours, & du mesme jour qu'ilz ont commencé à vivre, ilz ont commencé à mourir. *Seneque.*

La mort heurte d'un pié égal, & les Palais des Roys, & les cabanes des pasteurs.

Nature.

IL ne faut repugner ny contrevenir à nature, ny suivre chose à laquelle on ne puisse parvenir, rien ne se doit faire, comme on dit,

malgré Minerve, c'eſt à dire la nature y contrediſant, & faiſant reſiſtance.

Il faut par labeur & étude adjouter quelque choſe à nature.

Le trop de licence nous fait tous pires que nature ne nous a produits.

Ceux que la nature ne peut contenir en devoir, il les faut détourner de mal faire, avec griefveté de tourmens & ſuplices. *Ciceron.*

Telle eſt la condition de l'humaine nature, en la quelle de quelque part qu'on la conſidere, il n'y a rien qui ſoit heureux. *Seneque.*

Nature nous ayant limité un brief eſpace de vie, elle nous l'a propoſé ſans fin pour l'effet de nôtre gloire. *Ciceron.*

La nature nous a donné avec l'être, l'autorité & excellence par deſſus les autres animaux.

Comme toutes choſes par le cours de nature ont commencement, accroiſſement, & fin, ainſy quand elles ſont montées à leur grandeur, il faut neceſſairement qu'elles s'abaiſſent, & decroiſſent.

Naufrage.

Le naufrage n'eſt jamais ſi grand, l'am-

l'ambraſement ſi violent, la maladie ſi univerſelle, que tousjours on n'en ſauve quelque table, quelque colonne, quelque corps.

Tousjours chacun ſe jette le plus loin qu'il peut d'un éminent naufrage.

Neceſſité.

En une pregnante neceſſité il faut acorder beaucoup à pluſieurs, pour donner un rien à tous.

Celuy qui eſt chaſſé de ſon païs ſe retire au Prince qui le veut recevoir, non pour quelque bonne affection qu'il luy porte, mais comme contraint par neceſſité, & n'ayant autre profit, il trahira le Prince qui l'aura retiré, incontinent qu'un autre Prince luy offrira un meilleur party.

En une neceſſité il faut tâcher de faire fleche & charbon de tout bois.

Le meilleur precepteur qu'on puiſſe avoir, eſt la neceſſité, car plus de gens ſont par elle rendus plus aviſez, que par doctrine & raiſon.

La neceſſité aprend à ſouffrir conſtamment les adverſitez, & l'acoutumance les rend faciles. *Seneque.*

La neceſſité te contraint de prendre ailleurs, ce que tu n'as point chez toy.

Nobleſſe.

La Nobleſſe ſe diviſe en quatre eſpeces, l'une eſt de ceux qui ſont nez de gens de bien, l'autre de ceux qui tiennent leur origine des ſeigneurs de place, la troiſiéme eſt des victorieux, & la derniere de ceux qui ont l'ame genereuſe. *Platon.*

Ceux qui ſont extraits de noble race doivent entendre, que c'eſt un peſant fardeau que de ſoutenir le bon renom & les loz de leurs Anceſtres. *Patrice.*

Nouveauté.

Toute nouveauté porte conſequence, & prend pié, plus par la tolerance que par la raiſon, puiſque la poſterité des Princes n'eſt que trop conſtante à maintenir ces ruineuſes inventions.

La nouveauté porte la haine avec ſoy, & le changement des coutumes inveterées ne peut paſſer ſans reſſentiment & trouble. *Botero.*

Obeiſ-

Obeiſſance.

IL faut tousjours preferer l'obeiſſance de ſon maitre à l'amitié qu'on porte à quelcun.

Il n'y a choſe qui induiſe plus les ſujets à obeir à un commandement, que quand eux meſme voyent & jugent que le commandement eſt raiſonnable : car l'équité eſt le nerf du commandement, & de la loy qui le fait mouvoir & metre en action, & ſans l'équité la loy ne peut durer, ny étre longuement obſervée. *Bodin.*

Occaſion.

L'homme avisé doit tirer fruit de l'occaſion.

Le Prince ne doit mépriſer les occaſions de s'acroitre, ny ſe r'alentir quand il luy ſuccede.

Il ne faut jamais laiſſer échaper aucune avantageuſe occaſion ; mais du naufrage d'autruy bâtir dextrement une navire.

Dieu preſente ſouvent des occaſions, qui negligées ne ſe rencontrent ja-

jamais avec tant d'avantage.

C'eſt une grande prudence de ſçavoir ſe prevaloir de la foibleſſe d'un adverſaire, & des favorables conjonctures du temps. Celuy qui laiſſe paſſer l'occaſion ſans en profiter refuſe la victoire.

L'occaſion, & le pouvoir prennent liberté de nuire ſans licence de la raiſon.

Orgueil.

Honte & ruine ſuivent tousjours l'orgueil de prés.

L'orgueil eſt la racine & la clef de tout vice, où au contraire l'humilité eſt la treſoriere de toutes les vertus.

Orphelin.

On doit plus toſt proteger les orphelins que les opreſſer.

Outrages.

Vous dépiter pour les outrages qu'on vous dit, c'eſt ſembler confeſſer d'en étre coulpable, qui n'en tient conte, cela s'évanoüit. *Tacite.*

Oyſiveté.

La jeuneſſe ſe corrompt ſi elle s'adonne à l'oyſiveté, la quelle eſt la mere & maitreſſe de toute ſuperfluité, & de tout malheur.

L'oyſiveté rend le corps lourd & peſant & tout ſtupide, au contraire le travail le fortifie, l'oyſiveté avance la vieilleſſe, & le travail rend la jeuneſſe longue. *Celſus. lib.* 1.

Paix.

IL ne vient jamais plus à propos de moyenner, ou procurer une paix, que quand les parties ſont égales, & que l'avantage de l'un n'emporte celuy de l'autre.

C'eſt une maxime de craindre que ſous un pretexte de traiter la paix, ne ſoit envelopée & cachée une guerre.

Les plus douces voyes pour venir à un accord ſont tousjours les meilleures.

Les pactions, accords, & promeſſes ſont tousjours à garder, leſquelles n'ont été faites, ny par force, ny frauduleuſement: & ne faut obſerver celles là qui

ne ſont profitables à ceux auſquels tu les auras promiſes. *Ciceron.*

De la paix & concorde des familles, eſt composée celle dè l'Etat.

Il faut tousjours s'arreter à cete paix, en laquelle il n'y a aucune trahiſon cachée,

Quand les volontez ſont trop éloignées, il faut chercher un moyen pour les joindre.

La commune utilitè & neceſſité de la paix doit étre preferée à une juſte guerre, & à toute eſperance de proſperité.

Le vray lien de paix eſt la communication mutuelle des commoditez.

Il faut preferer la paix qui ſouffre deux religions, à une guerre qui n'en a point, & ſur tout à la civile, riche en maux, & feconde en morts.

Par concorde les choſes de peu de conſequence ſont agrandies, & la diſcorde abaiſſe & aneantit les plus grandes.

Il nefaut jamais pour l'opinion de quelque favorable évenement, s'éloigner d'une bonne paix, & fier l'évenement ſur l'aparence des choſes preſentes. *Thucid.*

Cete Republique eſt tres bonne en la quelle les citoyens peuvent vivre en paix

paix,& faire tout ce qui conduit l'homme à la felicitè. *Patrice.*

Tous les peuples doivent aſpirer & conſpirer au commun bien de la paix ; car elle eſt utile aux voiſins & neceſſair aux intereſſez.

La ſtabilité & fondement d'une vraye paix conſiſte en cela que toutes les injures des choſes paſſées ſoient une oubliance entiere, & une conſtante fermeté d'amitié, de bienveillance & de moderation. *Herod.*

La paix eſt plus injurieuſe que la guerre,quand celuy qui ſe déclare étre amy de parole, eſt ennemy d'effet. *Halicar.*

Pour faire une paix il y faut bien penſer, & proceder ſagement, afin de ne rien faire honteuſement, ny ſouffrir injuſtement pour la trouver. *Polib.*

Longue paix nuit à un peuple belliqueux.

Comme il n'y a rien au monde tant aimable que la paix, & le repos ; auſſy n'y a t'il rien ſi deteſtable que la guerre & le tintamarre des langues feminines.

Ceux qui veullent une paix doivent conſiderer de la negotier de telle façon, qu'elle ne ſoit pas ſimple reconciliation

d'amitié entre les deux guerroyans : mais qu'elle ſoit ferme & de durée, & que pour l'avenir il ne demeure aucune matiere pour ſe quereller de rechef. *Dioniſ. Halicar.*

Quiconque deſire avoir une bonne & durable paix, il la faut faire juſte, car celle qui à des conditions iniques ne peut durer. *Tite Live.*

Pour une petite perte & incommodité on ne doit jamais retarder le bien de la paix, pour y courir le peril de la guerre. *App. de Bello Hiſpan.*

C'eſt bien le devoir des hommes raſſis & conſtans de maintenir la paix, n'etant offenſez de perſonne, mais les vaillans & courageux ſe ſentant outragez font bien de changer la paix en guerre, & ayant executé leur entrepriſe embraſſer de rechef la concorde, ſans s'enorgueillir pour l'heureux ſuccez de leur guerre, ny ſoufrir par coüardiſe & lâcheté qu'on les injurie pendant qu'ilz joüiſſent du doux répos de la paix. *Thucid.*

Il n'y a rien qui rende la concorde plus ferme que la reſſemblance des mœurs. *Joſephe.*

Une paix qui conſerve les obligations reci-

reciproques, eſt plus puiſſante que les actes d'une guerre declarée.

Il n'eſt pas mal ſeant à un Prince, ou à une petite ſeigneurie, ou à celuy qui ne fait pas profeſſion de guerroyer, de demander la paix à ſa perte.

Il faut par une paix arreter les victoires du vainqueur, pour affermir les Etats du vaincu.

Il faut aucune fois quiter quelque choſe de ſon droit pour avoir paix. *Ciceron.*

C'eſt imprudence de refuſer les offres d'une bonne & honorable paix, quand on la peut avoir.

Les eſprits inquietes qui ne ſe peuvent contenir dans le calme de la paix, trouvant tousjours partout de quoy ſignaler leur courage; ſi quelque generoſité les porte aux actions que l'éguillon d'honneur excite és plus nobles cœurs.

La paix que le Prince donne à ſes ſujets pour finir une guerre civile, eſt plus importante que la conqueſte de pluſieurs nouveaux Etats, pour l'acroiſſement de la Monarchie. En effet de quoy ſert l'étendüe des bornes d'un Empire, ſi les forces reſtent diminüées au dedans.

Dans les troubles domeſtiques, la plus grande victoire, c'eſt de ne pas arriver à vaincre, il faut aſſujetir par la paix ce qu'on pourroit ſurmonter avec la force.

Pardon.

Le pardon ne change point la mauvaiſe volonté d'un puiſſant mal-faicteur.

Pareſſe.

Souvent la choſe ſe perd par pareſſe, qui a eté conquiſe par juſtice. *Marc Aurele.*

Parole.

Les paroles ſont paroles, & on les peut corriger ou retracter : mais jamais, ou à peine le fait inconſideré. *Guevar.*

La parole vole legerement, mais elle bleſſe cruellement, & il eſt bien dangereux de dire non ſeulement des choſes fauces, mais encor d'en proferer de veritables.

De la ſaleté des paroles, ſe recüeille la vilenie des mœurs.

La meilleure monnoye eſt celle qui peſe peu, & vaut beaucoup : & meilleure eſt la parole qui a plus de ſens.

Les

Les comandemens d'un Prince ſe forment en peu de paroles ; mais les ſuplications des pauvres petits ſujets requierent de la longueur & de l'artifice.

Paſſion.

Les paſſions d'une ame dereglée emportent aiſement l'homme à croire ce qu'il ſouhaite.

Le plus ſouvent la paſſion ſurmonte la raiſon.

Le trouble de la paſſion repreſente ce qu'on deſire ſi juſte, qu'on ne le peut comprendre avec raiſon , ny verité. *Perez.*

Patience

Tout étant acablé , & n'y ayant plus moyen d'y remedier par conſeil , il n'y a qu'une ſeule raiſon pour ſe prevaloir , qui eſt de porter patiamment tout ce qui nous peut avenir.

Patience offensée tourne bien ſouvent en fureur.

Un emplatre de patience adoucit les douleurs lès plus ſeveres , & violentes. *Joſeph.*

Les travaux ſe peuvent apeler vrays, où

où il n'y a patience pour les ſoufrir, ſeulement ſe peut dire l'homme étre malheureux en cete triſte vie au quel Dieu ne donne patience à ſoufrir le mal. *Guevar.*

Il n'y a rien qui adouciſſe mieux les playes d'un outrage que la patience ; quand ceux qui ont été outragez ſe tiennent coys, ilz rendent honteux les outrageurs. *Joſeph.*

Le Roy ſaint Louys exhorta ſon filz de prendre toutes adverſitez en patience, reconnoiſſant que c'eſt la main de Dieu qui le viſitoit pour ſes pechez, & de ne ſe point enorgueillir en proſperité, reconnoiſſant qu'elle luy avenoit de la pure grace de Dieu, non par ſes merites.

Le conſeil de *Tacite* eſt qu'on ſoufre ce qu'on ne peut amender, de peur qu'on n'aigriſſe ceux qui peuvent offenſer.

La patience eſt d'une ſi grande éfficace, que non ſeulement le ſaint Eſprit luy donne une entiere loüange, mais les voix publiques de toutes les nations ; & le conſentement univerſel des ſages & Philoſophes la tiennent comme une vraye ſauce qui ſçait par ſon aigre-douceur

ceur aſſaiſonner tous les maux de nôtre vie, & voila ce qu'en dit le St. Eſprit *Proverb.14.v.29.* Celuy qui eſt patient eſt gouverné de grande ſapience, mais celuy qui eſt impatient exalte folie, la doctrine de l'homme eſt connüe par la patience.

Pauvreté.

La pauvreté n'eſt pas vice, ains ſeulement incommodité.

Entre tous les pauvres, ceux-là ſont tres-prompts à mal faire, qui de riches ſont devenus neceſſiteux, & n'eſt moins dangereuſe en un perſonnage d'autorité & de reputation la grande pauvreté, que les grandes richeſſes. *Botero.*

Peine.

Qui empêche ſon voiſin de punir les felonies de ſes ſujets, s'oblige à la pareille, & peut ſoufrir le meſme orage : car toute terre de Souverain eſt propre pour faire germer la ſedition, & l'infidelité ; & comme les interceſſions ſont odieuſes, auſſy en eſt la defence & la protection injuſte. *Tucid.*

C'eſt une eſpece de grace d'étre incontinent

tinent défait, & une grande cruauté de languir en l'atente dela peine. *Seneque.*

La peine naturelle des plaintes pour juſtes ou injuſtes qu'elles ſoient, eſt de ſe plaindre ſans ſatisfation. *Perez.*

Les perſonnes & les Citez qui ſont chutes du plus haut de leur felicité, meritent beaucoup plus d'infamie envers ceux qui ſont à venir, qu'elles n'ont jamais eu de gloire envers ceux qui ſont paſſez. *Guevar.*

Pour punir un crime de leze Majeſté il n'y a point de danger que la ſaignée ſe face devant ou apres midy, la neceſſité aprend le deſordre, l'utilité recompenſe l'exemple, pourvû que par la mort du prevenu la vie de l'Etat ſoit aſſurée, il ne ſe faut pas ſoucier de ce qu'on dit de l'étrangeté des formes.

Pere

Ce pere eſt fous & inſensé, lequel ſans occaſion haït celuy qu'il a mis en lumiere.

Il faut que le Pere connoiſſe le naturel de ſon enfant, afin qu'il puiſſe aviſer & deliberer à quelle vocation il le veut metre. *Patrice.*

Il faut que l'offence du fils ſoit grande, pour porter le pere à des reſolutions ſi denaturées, que luy faire violer la nature, arracher de ſon cœur les affections qu'elle y a imprimées, & luy faire oublier le nom & l'amour de Pere. *Ciceron.*

Nulle raiſon n'aprouve l'ingratitude du fils euvers le Pere : auſſy toutes les loix abhorrent l'inhumanité & l'impieté du Pere envers ſes enfans.

Le Pere ne peut laiſſer ſouvenance plus ſignalée, & plus illuſtre, que la vive effige de ſes bonnes mœurs, de ſa vertu, conſtance, pieté & entendement reluiſant en ſon enfant. *Ciceron.*

Les outrages du fils envers le pere, du ſerviteur envers le Maitre & bien-faicteur, touchent bien plus vivement que ceux des autres perſonnes.

Il faut que ce ſoit bien une grand'peine & géne en l'ame d'un Pere, quand il faut rompre les liens invincibles de l'affection paternelle, & quoy qu'il face, il eſt tousjours Pere, & il ſe ſent condanné en la ſentence de ſon fils. *Quint.*

Les bons Peres ſont obligez de chatier leurs enfans, mais ilz n'ont licence de les desheriter.

J'aviſe

J'aviſe les Peres qui ont des enfans, j'admoneſte les Meres qui ont des filles, qu'il n'y a remede qui gueriſſe mieux la mauvaiſe inclination des enfans, que leur montrer & enſeigner de jeuneſſe à étre bien apris : car celuy qui eſt nauré, eſt en peril ſi on ne remedie à ſa playe en temps dû. *Guevar.*

Perfidie.

La perfidie ne ſe doit pas vanger, ny repeter apres qu'on a traité paix & accord enſemble, autrement il n'y auroit jamais aſſurance de paix, ny fin de perfidie : mais ſi l'un des Princes s'eſt departi de ſa promeſſe, & a trompé l'autre, il n'a que plaindre ſi on luy rend la pareille. *Bodin.*

La pointe de la perfidie eſt inviſible, car on ſent plus tôt la bleſſure qu'elle fait: qu'on n'a vû ny prevû le coup qu'elle donne.

Feintes & perfidies durent bien quelque temps, mais en fin le pouvoir qui en vient n'eſt jamais ferme ny conſtant. *Demoſt.*

On a ſouventefois vû les étrangers ſe voyant les plus forts, ſe faire ſeigneurs abſo-

abſolus de ceux qui les avoient apelez au ſecours. *Bodin.*

Ceux-là ſe trompent bien groſſierement qui croyent gagner par déloyauté des avantages, qu'une fidele obeiſſance leur ont donnez.

Celuy qui ſe ligue contre ſa Patrie n'eſt pas capable de ſervir fidelement aucun party, & c'eſt une lâcheté fort haute, quand pour avoir quelque petitgain, ou le plaiſir de s'étre vangé, on vend ſon Prince & l'état, pour s'immoler aux intereſts des étrangers qui ne ſongent qu'à nous nuire, apres tout, la perfidie cauſe quelque fois de grands maux dans les Empires, mais elle en cauſe tousjours davantage à ceux qui la ſuivent.

Les perfides auront tousjours des allegations pour excuſer l'infraction de leur promeſſe, & ſçauront bien meſler quelque couleur de droit parmy leur mauvaitié.

C'eſt choſe plus deshonneſte à ceux qui ſont en dignité, de circonvenir, ou d'offenſer autruy par fraude de belle aparence, que par violence ouverte.

Peril.

Peril.

Un peril bien pensé détourne l'homme de ſon audace.

Loin de peril, loin de crainte,

Peuple.

Le peuple ne peut étre à ſon aiſe tant que le Prince eſt incommodé de détes.

La populace eſt d'un eſprit volage, turbulent, ſedicieux, & aimant diſcorde, convoiteux de nouveautez, & ennemy de paix & de tout repos.

Une populace émüe à ſedition reſemble à un cheval éfarouché, qui court à bride abatüe, juſqu' à tant que quelque precipice l'arréte.

Il n'y a moyen plus ſeur d'entretenir un peuple au devoir d'honneur & de vertu, que par la crainte d'un ennemy guerrier. *Bodin.*

Depuis qu'une fois un peuple a accepté la domination d'un Prince, il ne s'en peut plus afranchir, & ceux qui l'entreprennent ne ſont pas loüez, mais punis comme ſerviteurs deſobeiſſans & ſujets rebelles.

C'eſt ſigne aparent que Dieu eſt courroucé

roucé contre le peuple, où les preſtres ne vivent en toute honneſteté.

Le peuple eſt un ſujet fort vague & inconſtant, qui veut & ne veut jamais rien conſtamment. *Demoſt.*

Il eſt bien mal aisé & bien difficile d'amener à la raiſon, une multitude composée de mutineries & de factions. *Appian.*

Quand le peuple veut que toutes les charges ſoient égales, il ouvre la porte à une pernicieuſe & dangereuſe confuſion, pour ne diſtinguer ceux que la dignité ou la vertu diſtingue & ſepare du commun.

Il faut ſoigneuſement garder l'amitié des peuples, qui amis ou ennemys peuvent beaucoup profiter ou nuire.

Le peuple dont le ſerment & la foy prevaut à toute crainte, & à toute aprehenſion du dehors, ſe rend auſſy venerable aux amis, que formidable aux ennemys, car la generoſité des actions dépend de la conſtance aux paroles, & de la religion aux ſermens.

Tant plus un peuple eſt belliqueux, tant moins faut il que la guerre dure contre luy., aimant mieux mourir en gagnant

gnant un pas de terre, que de vivre en reculant. *Tite Live.*

Il n'y a rien de ſi peſant & de ſi dur à ſuporter à l'eſprit, comme la charge du menu peuple. *Guevar,*

Le peuple ne ſçauroit donner de plus aparens témoignages d'afection envers ſon Prince, que quand il deſire le voir, & ſe montre jaloux de ceux auſquels ce bonheur arrive ſouvent.

C'eſt l'ordinaire que la legereté des peuples eſt telle, qu'ilz permetent beaucoup, & ſouvent peu.

Le peuple devore celuy qui l'adore, & ſe réjoüit du mal de celuy qui l'a ſervy.

Ce doit étre une leçon aux peuples de ſe contenir en l'obeiſſance de ſes Souverains, & ne s'embarquer temerairement és querelles des Grands, car ilz ſe relevent aiſement du bourbier, & les y laiſſent plongez.

Il ne faut pas penſer de jamais tenir un peuple en ſujetion, qui a tousjours vécu en liberté, s'il n'eſt deſarmé, ny retrancher ſa liberté à demy. *Bodin.*

Le peuple de ſon naturel eſt muable, & ſe laiſſe aler volontiers du coté qu'on le pouſſe. *Polib.*

Les

Les commandemens ſur un peuple ne ſe donnent point par force, il ne les faut pas ravir mais meriter. *Tacite.*

Il faut avoir autant de ſoin d'ôter aux peuples le ſujet de faillir, que de les chatier quand ilz ont failly.

Il va mal pour un peuple du quel le Prince ne bouge d'un lieu, car tous les recoins du monde ont beſoin d'étre ſucceſſivement échaufez par la vertu du ſoleil.

Le peuple n'aime l'étranger, ſinon pour s'en ſervir au beſoin.

La multitude du commun peuple cherche d'ordinaire, & preſque tousjours en ſon mal, un remede pire que le mal meſme.

Le peuple s'éfarouche par douceur, & ſe retient par ſeverité.

Le peuple ſe doit contenter de ſçavoir les évenemens, ſans vouloir penetrer aux conſeils.

Le peuple volage ſe fache incontinent d'un homme, ſi en toute choſe il ne ſert à ſes paſſions.

Il n'y a ny moyen, ny conſeil, ny raiſon aucune qui puiſſe arreter une populace, lors qu'un deſordonné ape-

tit

tit de franchiſe & de liberté la tranſporte.

Les exactions font tousjours ſoulever les peuples, & néanmoins les Princes friands d'argent, ne ſe peuvent tenir d'en faire pour le plaiſir qu'ilz prennent à en avoir, ſans conſiderer le mal qui par apres en avient.

Les ſujets voyans & entendans l'urgence des affaires publiques, & les juſtes raiſons, pourquoy le Prince demande telle ou telle choſe, obeiſſent beaucoup plus volontairement, que quand ilz ne ſçavent rien des affaires, & qu'ilz n'entendent point en quoy ny pourquoy l'on veut employer les deniers qu'on leur demande. *Bodin.*

* Il faut que tu craignes le peuple ſur lequel tu as grand pouvoir.

Les Citoyens ſont plus heureux en leur particulier, étant la Republique heureuſe en ſon entier, que ſi eux joüiſſans heureuſement de leurs biens, ce qui eſt du public s'aneantiſſoit & s'en aloit en ruine : car de la ruine publique provient celle d'un chacun en particulier, tant heureux ſoit il en ſes affaires : Mais l'homme étant affligé en ſon particulier ſe rejoüit en la proſperité de ſa patrie,

trie, & reçoit pareillement quelque alegement en ſes miſeres. *Pericl.*

Il n'y a rien d'impoſſible au peuple contre un uſurpateur. *Tite Live.*

Il y en a qui n'aſſaillent pas ſeulement les profits : ains encor s'opoſent au ſalut du peuple, & ce pendant par leur beau dire ilz veulent reſſembler étre populaires.

Aux occaſions & conjoinctures pregnantes, il eſt bon de s'accommoder en quelque choſe à l'humeur populaire.

Tout ainſy que les beſtes ſauvages ne s'aprivoiſent jamais à coups de bâton, ains en les amadoüans : Auſſy le peuple émeu qui eſt comme une beſte à pluſieurs teſtes, & des plus ſauvages qui ſoient, ne ſe gagnera jamais par force, ains par doux traitement. *Bodin.*

Tel eſt le naturel du peuple, ou il ſert en eſclave, ou il domine en Tyran. *Tite Live.*

Il eſt impoſſible de contenter tout un peuple, pource qu'il eſt composé de diverſes humeurs deſordonnées.

Il n'eſt point de fortereſſe ſi inacceſſible, de Citadelle ſi imprenable, point d'armée ſi puiſſante, & invincible, que le

fidelle amour, la foy, & la bienveillance du peuple envers ſon Prince.

Les formes des conditions ſelon leſquelles un Peuple ſe ſouſmet à un Prince, ou à une Republique ſont diverſes, & ne doivent jamais étre alterées par violence, ou par quelque captieuſe interpretation.

Piété.

La piété eſt un devoir de l'homme envers Dieu, ſur lequel le bras de la chair n'a point de puiſſance.

Celuy qui ſe tient fermement dans l'obſervation des loix divines, ne pourra errer aux humaines; & celuy qui eſt bon Miniſtre de Dieu ne ſera jamais mauvais favory d'un Prince.

La piété eſt un droit ſentiment de Dieu, & un pur ſervice d'iceluy.

Le commencement de piété, eſt d'avoir un droit ſentiment de Dieu. *St. Auguſtin.*

Pilote.

Bien ſouvent les plus experts Pilotes ſont admonêtez par ceux qu'ilz portent, de leur devoir, pendant

dant les grandes tempeſtes.

Les bons Pilotes ne ſe connoiſſent point en la bonace, mais quand la tempeſte menace le vaiſſeau de naufrage, & qu'en meſme heure il eſt pouſſé vers le Ciel, & repouſſé dans les abîmes.

Plaiſir.

Une joüiſſance & rare uſage de plaiſir, en rend la volupté plus agreable & plus delicieuſe.

A preſent le plaiſir fait des amis, & la verité engendre la haine.

Faire plaiſir, & étre afable, ſont les liens de concorde.

Tard a fait plaiſir, celuy qui c'eſt fait prier pour ſe faire.

C'eſt courtoiſie que promettre benignement, mais dautant qu'on ne peut faire plaiſir à tous, il faut élire ceux vers leſquels on uſe de telle debonnaireté.

Il faut adjouter plaiſir ſur bien-fait, afin que ceſſans de bien faire, on ne face perir, & éffacer la memoire des plaiſirs anciens.

C'eſt une ſote honte que celle qui nous empeſche de dénier un plaiſir à celuy qui nous en requiert pour choſe deshonnête.

Les plaiſirs qu'on fait mal à propos, ſont plus tôt des déplaiſirs. *Ennius.*

Le plaiſir & l'ennuy ſont naturellement joints enſemble, ont un meſme temple, & leurs ſimulacres ſont ſur un meſme autel.

Un plaiſir reçu tout fraichement, quoy quil ſoit de meſme importance, a force d'effacer les injures & offenſes precedentes. *Tucid.*

Celuy qui a reçu plaiſir d'un autre, s'en doit ſouvenir : mais celuy qui l'a fait ne le doit ramentevoir. *Ciceron.*

La memoire d'un plaiſir reçu s'écoule ſoudain : mais celle de l'injure eſt coutumierement engravée en nos cœurs.

Le plaiſir des pompes humaines n'eſt jamais ſi parfait, qu'il ne traine quant & ſoy quelque ennuy.

Il n'y a point de plaiſir plus pernicieux & plus dommageable, que celuy de la chaſſe amoureuſe, quand elle n'a pour ſon but l'honneſte fin du mariage : ains au contraire, le ſtupre, la defloration, le concubinage, l'inceſte, l'adultere, qui ont été bien ſouvent la ruine, & l'éverſion des grands Empires, & puiſſantes Monarchiés.

Police.

Police.

Les preceptes de la Politique ſont plus aiſez à étre reduits en diſcours qu'à étre mis en pratique.

Predicateur.

Ceux qui ſe meſſent d'enſeignet la parole de Dieu, peuvent autant faire de mal en favoriſant la ſedition, comme on peut tirer de profit de leur miniſtere quand ilz anoncent la paix. Et on peut dire d'eux, ce qu'on diſoit d'Origene, qu'où ilz font bien on ne peut mieux faire, & où ilz font mal, on ne ſçauroit faire pis.

C'eſt grand deshonneur que celuy ſoit ſurpris en quelque crime ſale & lubrique, du quel les autres atendent l'exemple d'honneſteté & de continence.

Les bons Predicateurs maintiennent la fidelité des hommes, rendent obeiſſans les vaſſaux, les nourriſſent en la reverence des loix de la juſtice, banniſſent les vices, rempliſſent la cité de ſaintes coutumes & bonnes mœurs, & par conſequent de paix, de repos, d'abondance, & de tranquillité.

Preſomtion.

Il n'y a point d'homme pour mal habile & indiſcret qu'il ſoit, qui ne croye meriter de tenir une place qu'un autre tient déja par l'avantage de ſa prudence & de ſon merite.

Pluſieurs n'obtiennent pas ce qu'ilz deſirent : poutce que leurs deſirs manquent de raiſon ; & pour acquerir de la gloi re,(je parle de celle du monde), on ne doit pas aſpirer plus haut qu'on n'eſt capable d'arriver.

Pretexte.

La plus mauvaiſe cauſe du monde ne manqua jamais de pretexte.

Preud'homie.

Fais plus de cas de la preud'homie d'un homme, que de ſon ſerment.

Prevoyance.

En de grands perils, la prevoyance eſt tousjours meilleure, que la repentance. *Dion. Halic.*

Prince.

Prince. Roy.

Il faut que le Prince d'une conſtante teneur ſe montre grave, & doux, faiſant une agreable temperature de la gravité, que la Majeſté veut qu'il tienne, avec la debonnaireté que ſes ſujets deſirent en luy : & en outre il faut qu'en toutes ſes actions il ſe montre tousjours un meſme, aimant, & carreſſant d'un bon œil, & accüeil les gens vertueux, & de ſervice, & rejetant tousjours conſtamment les vicieux, flateurs, menteurs, & autres ſemblables, dont il ne peut tirer ſervice qui vaille. *Bodin.*

Il n'y a choſe au monde qui gagne mieux les cœurs des hommes, ne qui rende un Prince plus reveré & chery de chacun, que la clemence. *Bodin.*

C'eſt choſe bien digne d'un Prince d'exercer ſa clemence, en pardonnant à ceux qui l'ont offensé, & à ceux qui ont fait quelque faute qui puiſſe étre excusée par quelque raiſon équitable, & en adouciſſent les peines de la loy à ceux qui ne ſont coutumiers de ne faire excez, & qui ſont autrement gens de valeur, & de vertu, & qui n'ont commis

choſe atroce ; car ſi le Prince uſoit autrement de ſa clemence ſans avoir ſes conſiderations devant les yeux , ſon fait tiendroit pluſtoſt de cruauté , & d'injuſtice , que de clemence : mais en uſant avec le contrepois d'équité , la juſtice n'en pourroit étre aucunement intereſſée , ains ſeroit raportée , & appliquée à ſa vraye cauſe. *Bodin.*

Il eſt moins deshonorable à un Prince d'étre vaincu par armes , que par munificence. *Saluſte.*

Jamais on ne trouve bon la vengeance que fait un Prince de ſa propre douleur : ains eſt tousjours eſtimée trop rigoureuſe , & âpre , encor qu'elle ſoit juſte. *Marc. Anton. Imp.*

L'homme d'authorité ſe doit rendre facile , afin que les ſiens le reverent plus qu'ilz ne le craignent. *Chilon.*

C'eſt une choſe fatale à tous Princes , qui en bas âge ſont venus à étre Roys , d'avoir tousjours eu au commencement de leur regne des troubles , & des ſeditions , d'avoir été tourmentez par aucuns de leur ſujets deſireux de nouveauté : mais auſſy quand ilz ſont devenus grands , ilz ont bien ſceu chatier ceux

qui

qui les ont broüillez en leur Jeuneſſe. *Girard.*

Ordinairement les Princes n'aiment pas ceux qui connoiſſent, voyent, & reprennent leurs vices, & neanmoins ilz ne peuvent éviter la connoiſſance qu'on en a, ny la reprehenſion qu'on en fait publiquement. *Girard.*

Quand le Prince eſt clement & debonnaire, ſes ſujets auront tousjours leurs volontez bien diſposées a luy obeir, pour deux raiſons; l'une parce qu'il ſera aimé, & l'amitié que ſes ſujets luy porteront, les incitera à luy obeir plus volontairement: L'autre raiſon, pource qu'étant doux, & debonnaire, ſes commandemens ſeront auſſy doux, & gracieux, fondez en raiſon, & équité. *Bodin.*

Les Princes voiſins ne ſe doivent voir, ny hanter gueres ſouvent, car la veüe, & frequentation engendre mépris, & envie. *Girard.*

Un Prince doit rigoureuſement punir les Magiſtrats qui abuſent de leurs offices, car quand ilz font faute, ilz ſont plus puniſſables que les autres, parce que ce ſont ceux qui doivent gouverner les autres ſujets, & leur doivent

ſervir de bon exemple. *St. Louys.*

Le Prince doit étre conſtant à retenir ſes bons amis, & ſerviteurs, & ne prendre ſiniſtre opinion d'eux ſans grande, & aparente cauſe, & en toutes choſes ſe gouverner conſtamment par ſon conſeil, & étre maitre de ſoy meſme, c'eſt à dire de ſes affections, & opinions, pour les ranger tousjours à un ſage, & bon conſeil. *Bodin.*

Un Prince qui ſe rend trop cruel à la punition des crimes, ſoyent vrays, ſoient ſuppoſez, fait penſer qu'il le fait pour avoir les biens des accuſez, & condamnez, & qu'il eſt plus en cela mené de l'avarice, que de la juſtice. *Girard.*

Il faut que les Princes ſe gardent de laiſſer au prés d'eux tant croirre la grandeur, & la puiſſance d'un homme, que puis apres ſon audace leur ſoit redoutable; ains doivent couper la racine devant: car depuis qu'elle eſt une fois bien enracinée, Il eſt impoſſible de l'arracher qu'avec l'entiere ruine de ceux qui le veulent faire. *Girard.*

Un Prince doit étre ſage, & vigilant pour ſe garder d'étre ſurpris, & deceu par l'importunité ordinaire des demandeurs

deurs de graces, en pardonnant les fautes qu'il devroit punir. *Bodin.*

Il eſt ſouvent avenu que la memoire d'un bon Prince, a beaucoup ſervy à ſes ſucceſſeurs vicieux, & degenerans de ſa vertu, pour rendre leur empire ſuportable. *Girard.*

La premiere choſe que les Princes nouvellement venus à la poſſeſſion d'un Etat, meſmement les uſurpateurs doivent faire, pour aſſurer & établir leur nouvelle puiſſance, & pour recompenſer la haine de l'uſurpation eſt, s'étudier à atirer par juſtice, par vaillance, & autres actes dignes d'un Prince, les cœurs, & l'amitié de ſes ſujets. *Girard.*

Les Princes commandent ſouvent des choſes par une ſoudaine fureur, & precipitation, deſquelles tout à loiſir ilz ſe repentent puis apres.

Les Princes ne ſe doivent ſervir des artifices, & tromperies, qui metent en peril leur perſonne, & leur Etat.

Un Prince ſe doit garder de mécontenter les Grands, car leur mécontentement atraine ſouvent une rebellion.

Il ne faut pas que les Roys ſoient touſjours ſoupçonneux, il ne faut pas auſſy

qu'ilz ne le ſoient point ; Il y a de la faute en l'un , & en l'autre. Ne ſe défier point aporte un mal ſoudain , & inopiné, ſe défier en aporte , mais il avertit.

Il ſe trouve tousjours pres des Roys imbecilles de ſens , & d'âge ,. un nombre infini d'hommes , qui ſçavent faire profit de l'imbecilité de leurs Maitres,&pour un regent , & un gouverneur , nait un nombre infini de regens , & de Gouverneurs.

Les Princes ne doivent dépoüiller les gens d'honneur , de valeur, & de ſervice de leurs charges , & états , pour les donner à perſonnes indignes , & ne recompenſer mal leurs bons , & anciens ſerviteurs : car ilz ſeront tousjours en crainte , que ceux qui reçoivent telle indignité , ſoient puis apres facilement perſuadez à conjurer contre eux,ou à venir à ſemblables accidens , auſquelz l'ingratitude , & la méconnoiſſance de leurs Maitres les anime.

Ordinairement les Princes courageux ont été ſujets à l'amour , Mars , & Venus ſont ſouvent liez enſemble.

Un Roy , & Prince en guerre doit pourſuivre ſa victoire , dont les fruits ſont

ſont d'autant plus doux, qu' ilz ſont cüeillis ſans peril.

Un Roy, & Prince ſouverain doit tâcher de metre plus toſt ſon Etat en repos, par l'obeiſſance volontaire de tous ſes ſujets, que par la force, & neceſſité des armes.

Les Roys doivent quelque fois viſiter les parties les plus éloignées de leur royaume, & faire voir par le ſoin qu'ilz ont de leur bergerie, qu'ilz ſont vrayement les paſteurs des peuples. *Tacite.*

Un Royaume eſt en grand danger, du quel le Prince eſt mauvais chreſtien, & au contraire la Republique heureuſe, & aſſurée, en la quelle le Roy eſt homme de bonne conſcience, car l'homme conſciencieux ne peut faire nul mal. *Guevar.*

On aprend aux enſans des Roys, & des Princes, à parler bas, & gravement.

Un Prince qui fait faveur, doit faire ſçavoir à celuy qui la reçoit, que cela vient de luy, & non de ſes favorits. *P. Aretino.*

Il ne faut rien recevoir de la part des Princes étrangers, ſans le ſceu, & le congé de ſon maitre.

Un

Un Prince établi de longue main regne ſeurement. *Quint. Curt.*

Les Roys, & Princes ne commandent pas aux cœurs, comme aux corps.

Les Princes ambitieux & de peu de jugement ruinent ſouvent leurs Etats, quand ilz viennent à diviſer leurs forces, pour vouloir plus embraſſer qu'ilz ne peuvent étraindre. *Botero.*

Il faut qu'un Roy & grand Prince ſache tout ; Les particuliers pour leur conduite ſe contentent d'une ſeule vertu ; mais un Roy les doit avoir toutes, car qui à beſoin de plus de prudence, que celuy qui delibere, & reſoud tant de grands affaires ? qui doit avoir plus de juſtice, que celuy qui commande aux loix ? qui doit étre plus retenu que celuy à qui tout eſt permis ? à qui faut il plus de force & de vaillance, qu'à celuy qui eſt chargé de la defence & protection de tous. *Chriſoſt.*

La verité ne va jamais, ou fort peu ſouvent aux oreilles des Princes, ſans étre voilée, ou gâtée par l'artifice de ceux qui veulent obliquement avoir les bonnes graces des Roys, ſans les avoir meritées.

Un

Un Prince doit avoir peur d'étre abusé par les fauces aparences de pieté, & de religion, avec les quelles le Diable, qui eſt ennemy des Roys, qui ont les meilleures intentions, a de coutume le plus ſouvent de ſe trasformer en Ange de lumiere, & de s'offrir à eux pour les trainer, ſans qu'ilz s'en aperçoivent, dans la tyrannie, & dans l'opreſſion, faiſant ſemblant de les vouloir conduire avec honneur, & juſtice.

Le Prince ſe doit tousjours conſeiller a ſa volonté, quand il luy ſemble bon, & non quand il ſemble bon à autruy, & quand il n'eſt ſage par ſoy-meſme, il ne peut étre bien conſeillé, ſi desja il ne s'eſt remis à la conduite d'un ſeul, qui le gouverne tout entierement, lequel ſoit homme prudent; & les bons conſeils de qui que ce ſoit qu'ilz naiſſent, il convient qu'ilz naiſſent de la prudence du Prince, pluſtoſt que de la prudence, des bons conſeillers. *F. de Belleforeſt.*

Les conſeils que les ſages doivent donner aux Princes qui ſont bien avant dans l'extrême vieilleſſe, comme dans les faubourcs de la mort, & qui laiſſent des ſucceſſeurs non experimentez, eſt de

de traiter pluſtoſt de paix & d'alliance avec leurs voiſins, que de guerres & d'entrepriſes. *Ant. Perez.*.

Quand un Prince ſe propoſe d'acquerir de nouveau un Etat, Il doit regarder s'il le peut faire avec honneur & juſtice, & s'il n'a point d'autre titre que celuy de la religion, tant plus doit il prendre garde à ſoy, pour empeſcher que ce ne ſoit point une belle couverture d'une brutale, & inique convoitiſe.

Un Roy eſt obligé de garder auſſy ſoigneuſement les biens de ſa Couronne, que le Tuteur ceux de ſa tutelle.

Le Prince doit étre ſoigneux de la religion, dautant qu'il n'y a preſage plus certain du mal-heur inévitable du Prince, que quand on voit qu'il ne ſe ſoucie de la religion : & pource il ne doit avoir en toute ſa vie plus vive penſée, que celle du ſervice de Dieu ſans hypocriſie.

Il importe grandement à un Prince de conſerver ſes freres en union, & amitié avec luy, comme étans les plus cheres parties de ſon corps, & auſſy promptes a ſon ſecours, que ſes propres yeux, ſes mains, & ſes piez. *Herocles.*

Un Prince ſe doit garder d'atenter aucune

cune entrepriſe qui ſoit par deſſus ſes forces, & de n'entrer en aucune affaire, qu'il ne ſoit aſſuré d'en ſortir à ſon honneur. *Botero.*

Les provinces, les richeſſes, la robe de pourpre, le diademe, ne ſont pas ſi beaus ornements d'un Roy, que la vertu, & la ſageſſe, & le Prince qui ſe connoit étre homme, ne s'enorgueillira jamais.

Un Roy, ou Prince qui eſt aimé, regne plus ſeurement.

Un bon Prince ſe déplait de ſon propre contentement, s'il eſt ſeparé de celuy du public. *Plin. paneg.*

Cela doit étre une leçon aux Roys, & Princes victorieux, de ſe contenir dans les barrieres de la raiſon, car ce qu'on atache par violence, n'a point de tenüe.

Ce qui eſt ſeant à un petit compagnon, n'eſt pas tousjours loiſible au Prince.

Ces Princes là commencent lors à perdre leur Etat, qui commencent à rompre les loix, les manieres. & les coutumes anciennes, & ſous les quelles on a vécu de long temps. *F. de belleforeſt.*

Un Roy, & grand Prince doit avoir également

lement en ſa protection, la vie, & le ſalut de ſes ſujets, pauvres, & riches, grands, & petits.

Le devoir des Princes, & des Etats eſt de pourvoir que leur General ne tombe en ſoupçon parmy les leurs, & tel cas avenant doivent retrancher incontinent l'occaſion, afin de pourvoir, & aller au devant de la ruine, qui pour tel accident ſe pourroit engendrer, & ſe prendre & atacher à leur Etat. *F. Belleſor.*

Il n'y a rien qu'un nouveau Seigneur doive plus éviter, que de donner occaſion aux nouveaux ſujets de ſoupirer apres le regne de ſon predeceſſeur.

Les Princes & Seigneurs orgüeilleux, qui peu veulent ouyr les gens, ſont plus ſouvent trompez par leurs ſerviteurs, que les humbles qui volontiers écoutent. *Philip. de Com.*

Il n'y a rien qui éleve davantage la grandeur du Souverain, ny acte de plus grande reverence en la terre, que de faire juſtice. *Ant. Perez.*

Les Roys & Princes qui deleguent des Ambaſſadeurs, doivent tousjours aviſer de les choiſir tels, qu'ilz puiſſent étre agreables à ceux à qui ilz les envoyent.

Un

Un Prince fait non ſeullement du bien aux bons, pour les rendre meilleurs, mais encor aux mauvais, afin qu'ilz ne deviennent pires.

Tout Prince voluptueux eſt cruel, ſi la neceſſité le contraint. *Treb. Pollio*

Comme un Empereur, & grand Prince eſt le maintien, & conſervation de ſon armée, & de ſes ſujets; demeſme eſt auſſy une éloquence, conjointe avec la doctrine, & ſapience, le gouvernement de la vie humaine. *Ariſt.*

La felicité des ſujets, eſt la vraye gloire des Princes.

L'office d'un Prince eſt de prevoir non ſeullement à la reſiſtance: mais auſſy conſiderer quand on eſt contraint de rendre, & ceder une place, de le faire avec prudence, & induſtrie. *Polib.*

Les Princes, & Seigneurs qui gouvernent les grands royaumes, & ſeigneuries, doivent avoir l'œil, & le cœur pour éviter ce qui eſt plus dommageable, & perilleux pour leur Etat, & Republique. *Marc. Aurel.*

Il n'y a rien où le Prince doive plus penſer qu'à reconnoitre les deſſeins de ſes ennemys. *Polib.*

Les

Les puiſſances pour le gouvernement des peuples viennent du ciel. *Joſeph.*

La priere du Prince égale un commandement.

On doit ſuppléer avec reverence l'injuſte mandement d'un Souverain Prince, ſans le mépriſer ſcandaleuſement. *Her.*

Les Princes ſe trompent à leur grand dommage, quand en faiſant élection des perſonnes auſquelles ilz commetent les affaires d'importance, ilz ont pluſtoſt égard à la faveur de celuy lequel ilz éliſent, que non pas à la valeur, & vertu.

Un Monarque, Roy, ou Prince puiſſant étant contraint de faire la guerre contre ſon ennemy, doit avoir cete maxime, de ne poſer jamais les armes, s'il n'a acquis, ou une paix certaine, ou une victoire entiere.

C'eſt un grand mal-heur à un Prince de ſe metre à la diſcretion d'autruy.

De s'enrichir des biens de ſes ſujets, c'eſt procurer ſa ruine, & ſon mal. *Bodin.*

Il eſt plus ſeant à un Roy, Prince, & grand Seigneur de donner, que de prendre. *Plutarq.*

Les

Les Princes donnent quelques fois des diſgraces à leurs favorits, pour leur bien, & les remetent en grace, pour leur mal.

Un Prince qui entreprend de ſe défaire de ſon ennemy autrement que par juſtice, & le ſort des armes, a l'ame pleine de crainte, vuide de courage, & montre de craindre ce qu'il doit mépriſer.

Etre Roy vient de ſucceſſion, mais d'en faire l'acte, lequel ſe propoſe pour ſon dernier but le bien & le repos de ſon peuple, dépend ſeulement de la perſonne meſme, & de la vertu qui doit étre en icelle.

Les actions d'un Roy doivent tousjours étre royales, & point indignes de la Majeſté. *Ant. Perez.*

On peut tenir pour maxime qu'en toute Republique, ſi on donne trop de puiſſance à un Prince, & grand Seigneur, il y a tousjours hazard qu'il n'empiéte l'Etat, vû meſme que les plus petits compagnons élevez en trop haut lieu ſont à craindre. *Bodin.*

Un Prince qui eſt de vray, & paroit par effet religieux, eſt tousjours craint, & redouté de ſes ſujets, qui ne ſe rebellent, ny

ny ne ſe revoltent ſi toſt contre luy, croyans qu'il eſt ſous la particuliere protection de Dieu. *Ariſt.*

En temps de guerre faut tenir ſecrets les conſeils, & deſſeins des Princes.

Il eſt du devoir & de la prudence d'un Prince, de croire que ce qui ſe peut faire, peut auſſy étre fait. *Seneque.*

Les Roys qui veulent étre honorez n'entendent pas volontiers les hautains, & arrogans ; les puiſſances ſouveraines rejetent les braveries. *Ioſeph.*

La douleur travaille auſſy bien les teſtes coronées, que celles qui ſont nües.

Les offences des Princes ſont feſtes fixes., leurs amours ſont mobiles, & reſſemblent aux rcües des Egiptiens.

C'eſt une leçon que nous devons aprendre : que quelques ſervices que nous puiſſions rendre à nos Princes, pour grands qu'ilz ſoient, ne nous doivent porter à telle preſomption, qu'ilz ne ſe puiſſent paſſer de nous, ou que nous ayons moyen de leur faire la loy : car naturellement-ilz haïſſent ceux qu'ilz croyent qui leur ont de l'obligation, & ſe dépeſchent toſt, ou tard de ceux qui les auront bravez. Les bien fais ſont agreables

bles, tandis qu'à celuy qui les reçoit eſt laiſſé moyen de les pouvoir recompenſer: Mais quand ilz ſont, ou que nous les voulons étre ſi grands, qu'ilz ſont au delà de toute récompenſe, au lieu de grace nous n'en recevons que haine, & malveillance; Ainſy donc mieux vaut ſe faire aimer que craindre.

Un Prince qui connoit bien les limites de la mediocrité, & s'en contente, ſon Etat eſt tres durable. *Botero.*

Les cupiditez infinies ſont indignes d'un Prince juſte, elles apartiennent aux Tyrans, qui regnent ſans loy, & vivent ſans crainte,

Quand les conſeils des Princes ſont troublez de quelques paſſions, ilz donnent des avis demeſme; & ne ſe repreſentent rien qu'à travers les fauſſes lunetes de l'opinion, ou de la colere.

C'eſt le devoir d'un puiſſant Prince de préter la main aux oppreſſez injuſtement. *Ioſeph.*

Un Prince qui ſe comporte de telle ſorte avec les autres Princes ſes voiſins, qu'ilz ne ſe peuvent plus arretér à ſes paroles en affaires de conſequence; il faut qu'il trouve apres tant de manque-

mens

mens ; d'autres moyens pour faire croire ce qu'il dit.

Qui veut tromper un Prince, il faut qu'il trompe premierement celuy qui l'envoye.

Cela doit ſervir de leçon aux Princes, & Seigneurs de ne ſe fier ſi ſolidement pour la conduite de leurs affaires à certaines perſones, que parfois ilz ne les communiquent à d'autres, & n'élever jamais tellement un homme, que tous autres luy ſoient inferieurs.

Les Princes donnent les offices ; les Favorits, l'entrée ; nature, le bon ſang ; les Peres, le patrimoine ; les merites, l'honneur ; Mais étre diſcret & ſage provient de Dieu ſeul, & ne peuvent les hommes le departir. *Ant. Gevarre.*

On peut juger quelle eſt l'intention des Princes, par les Miniſtres qu'ilz employent. *Ant. Perez*

Les Roys ont diverſes ſortes de foudres, auſſy bien que Jupiter ; & celuy qui rompt, & ruine, n'a effet que contre ce qui reſiſte, il paſſe les choſes molles, & qui ployent, & ruine les corps ſolides. *Mairet.*

Un

Un Prince n'eſt pas loüé de remetre un ſuppliant entre les mains de ſa partie.

Il ne faut pas faire ce tort à un Prince quelque fois grand en fortune, & tousjours tres grand en courage, d'eſtimer qu'il ſoit demeuré les bras croiſez.

La ſcience qui ſ'aprent par les livres eſt eau de Ciſterne, & celle qui vient de l'experience, eau vive, & de ſource : & bien que ſous toute ſorte d'habit on trouve des ames courageuſes, & polies; ſi eſt ce que les Roys ne prennent pas à la ſortie des grandes écoles, ceux dont ilz ſe ſervent, quoy qu'ilz ſoient ſçavans, & quelque fois ſages : les affaires, & l'action fortifient le cerveau, la contemplation l'affoiblit. *Ant. Perez.*

Il n'y a vice plus vilain, & plus infame qu'eſt l'avarice, & ſur tout es Princes, & ceux qui gouvernent la Republique: car de ſe ſervir de la Republique pour le gain, eſt non ſeullement vilain, mais encor méchant, & abominable. *Ciceron.*

Les principales colonnes qui ſoutiennent un Prince, ſont la bien-veillance, & l'autorité, & quand en leur place ſe viennent gliſſer la haine, & le mépris, tout eſt renverſé.

La gravité ſied tousjours bien à un Prince, mais ce qui eſt bon en un Païs pour un Peuple, n'eſt pas bon en l'autre ; Et les Roys de la premiere race voulans tousjours demeurer retirez ſans ſe faire voir qu'une fois l'an, comme les Aſſyriens, furent incontinent mépriſez de leurs ſujets, & toſt apres dépoüillez de leur Royaume. *Val.Max*

Un Monarque, & grand Prince ne doit defendre avec la quenoüille, ce que ſes predeceſſeurs luy ont acquis avec la lance.

Le Prince qui veut beaucoup ſauver, doit beaucoup pardonner.

Comme une principauté ne peut étre mieux établie que par l'amitié du peuple : auſſy eſt il tres difficile, que celuy qui commande ſe montre courtois à chacun, non pour ce ſeul égard que la puiſſance royale eſt ſujete à la haine : ains encor pource que la Republique ne peut étre ſaine, & entiere, ſi les méſchans ne ſont chatiez & acablez par punitions, & ſuplices.

C'eſt un acte loüable à tous Princes, & Seigneurs ; de pardonner aux humbles, & dompter les orgüeilleux.

Il n'y a rien de ſi propre pour la conſervation de ſes biens, & états, que d'étre aimé; ny choſe qui tant l'empeſche, qu'étre craint, & redouté.

C'eſt un grand heur quand un bon Prince vit longuement.

Cete puiſſance eſt en ſeureté, & ſans ſoupçon, la quelle ſçait limiter, & uſer ſagement de ſes forces.

Encor que ce ne ſoit pas le bras, mais la teſte du Prince qui combate, & que ſa charge ſe conſidere plus par la force de la prudence, que par celle du corps, ſi eſt ce qu'il n'y a trompete, ny tambour, qui donne plus de courage au ſoldat, que la voix, & la veüe de ſon Prince, ſpecialement s'il eſt tel, qu'il execute en vaillant ſoldat, ce qu'il commande en vaillant Capitaine.

C'eſt la generoſité d'une ame Royale, de recevoir les choſes petites de la meſme alegreſſe, qu'elle donne les grandes. *Plut. in Apoph.*

Deux puiſſans Princes voiſins ne peuvent voir ſans jalouſie que, l'un s'afermiſſe par nouvelles conqueſtes, & que l'autre ſe tienne à recoy.

Il faut que les petits élevez par la

munificence des Roys, & grands Princes, tiennent pour maxime, que l'homme eſt mortel, mais la memoire d'une indignité eſt immortelle aux Grands.

A un Prince quelque grand qu'il ſoit, ce ne luy eſt point d'honneur de s'opiniatrer à la guerre, pour la cupidité de retenir l'autruy, auſſy n'en retirera t'il autre profit que la ruine du ſien propre.

Au gouvernement d'un Etat il eſt neceſſaire, & faut qu'un Prince ſoit ſage, ou qu'il ſe gouverne par des ſages. *Baſil.*

Il ſe faut aprocher des Roys & grands Princes comme du feu; car les grandes, & demeſurées faveurs des Princes ſont prejudiciables, & ruineuſes aux favoris.

Il eſt hors de raiſon de traiter longuement entre les Grands, des choſes qu'on ne peut obtenir. *Tacite.*

En un Etat obeiſſant, les commandemens du Prince rendent les ſujets prompts à obeir, & leur aprennent que c'eſt crime de penſer ſeullement à diminüer les Tributs du Roy, ou Prince, ou controler ſes intentions.

Un Prince, ou homme de quelque état qu'il ſoit, ayant force, & authorité ſur les autres, là ou il demeure, s'il eſt bien

bien letré & qu'il ait vû, ou lû, cela l'amendera, ou empirera; car les mauvais empirent de beaucoup ſçavoir, & les autres en amendent : toutesfois il eſt à croire que le ſçavoir amende plus toſt un homme, qu'il ne l'empire, & n'y eut il que la honte de connoitre ſon mal, ſi eſt ce aſſez pour le garder de mal-faire, ou bien d'en faire moins. *Philip. de Comin.*

Les couronnes, & les grandeurs ont leurs incommoditez, demeſme que les choſes communes, & du plus bas élement.

On peut dire pour verité, qu'il n'y a pire logis pour un Prince qui va en public, qu'un carroſſe.

C'eſt aux ſujets d'oublier leurs ſervices, & au Prince de s'en ſouvenir.

Il eſt tres mal ſeant à un Prince de ceſſer de manier les affaires du public.

La bonté d'un Prince eſt ſouventefois cauſe de la proſperité des ſujets. *Botero.*

Un Roy doit ſouffrir qu'on luy die la verité, & ne doit point permetre que trop de reſpect luy en raviſſe, ou offuſque la connoiſſance.

La neceſſité du Prince fait trouver juſte tout ce qui eſt utile au bien public, & le devoir d'obeiſſance ne permet d'en murmurer.

Plus un Roy eſt grand, & puiſſant, plus luy eſt il honorable d'employer ſa grandeur à maintenir la juſtice, & la foy, n'y ayant choſe plus indigne d'un Prince, ou d'une Republique, que de manquer de la foy donnée.

Les belles paroles d'un grand Prince accompagnées de promeſſes ſont de grandes, & puiſſantes machines.

Le Prince es choſes douteuſes ſe doit tenir en ſuſpens, & reſerver en ſoy meſme tant qu'il luy eſt poſſible, le moyen de prendre, & reſoudre la deliberation, la quelle il pourra connoitre ſelon le progrez des choſes univerſelles, étre la plus expediente.

L'argent qui s'acquiert avec peine, ſe doit garder avec crainte, & s'il ſe perd, c'eſt avec douleur; & pourtant le Prince qui le diſſipe par ſes prodigalitez, affoiblit ſon Etat, & s'expoſe luy meſme aux dangers de pluſieurs violentes neceſſitez.

Ce fut un precepte le l'Empereur Charles V. au Roy Philippe II. de s'exercer

exercer tousjours en quelque vertu convenable au devoir d'un Roy, afin de tenir ſes ſujets comme ſuſpendus en l'admiration de ſes actions, & ne donner temps à leurs pensées de ſe remplir d'autres affections.

Les Roys, & les Royaumes doivent avoir grand' joye, quand il leur nait quelque ſucceſſeur de la Province. *Ariſtot.*

Un Roy & Prince doit garder la paix auſſy religieuſement, comme il penſe d'avoir fait la guerre juſtement.

Celuy qui contre le Prince hauſſe la lance doit avoir ſa teſte miſe à ſes piez. *Guevarre.*

Tous ceux qui ont ſuperintendance, & authorité ſur autruy doivent étre graves, & meurs en conſeil, & avoir grande, & longue experience des choſes. *Patrice.*

L'authorité du Prince doit étre par tout maintenüe & gardée.

Le Prince ſage n'entreprend jamais la guerre legerement, car le temps d'amitié eſt plus doux, que celuy de la vengeance. *Xenoph.*

La ruine des Roys eſt la flaterie. *Ovid.*

Les Souverains ne ſont qu'adminiſtrateurs de leurs Etats, & ne leur eſt licite de les amoindrir par quelque traité que ce ſoit, au prejudice de leurs ſucceſſeurs; n'y ayant que la ſeule force qui leur puiſſe ôter, & faire perdre ce qui leur apartient.

Les Princes concluent leurs ſecrets, plus par les choſes qu'ilz voyent, que par celles qu'ilz oyent.

Les volontez & affections des Roys, comme ſouvent elles ſont violentes, auſſy ſouvent ſont elles müables, & quelque fois contraires en elles meſmes.

Nul de ſon gré octroye l'Empire à un autre, & bien qu'un nouveau venu à la Royauté ſoit bon, clement, & debonnaire, ſi eſt ce que tousjours on craint celuy, au quel eſt permis de s'empirer, & de devenir méchant. *Seneque.*

Les plus grands Roys ne ſont pas d'autre étoſe, que les moindres hommes de la terre.

Il importe plus de ſçavoir quel a été le Prince, que de s'informer de ſon origine, la quelle il faut connoitre par ſes œuvres, & par le gouvernement des Etats, ſur les quelz il a regné. *Fab. Vopiſ. in Aur.*

C'eſt

C'eſt au Prince d'avancer les autres, non en moleſſe, & delices ; mais en temperance, & ſageſſe.

La preſence du Prince eſt la plus puiſſante machine pour animer les ſoldats.

C'eſt temerité de penſer tenir bon contre un Prince qui porte ces trois honorables titres, de Vaillant, de puiſſant & d'heureux.

C'eſt une regle generale, qu'il eſt impoſſible que le Prince qui entreprend guerre par malice, & preſomtion, puiſſe jamais remporter victoire. *Marc. Aurel.*

Les pompes, & parades ſont pour ceux qui n'ont autre moyen de ſe faire eſtimer : Mais un bon & vertueux Prince doit ſoigner à ce qu'il ſoit pluſtoſt aimé, que redouté.

Il faut auſſy bien parler des fautes des Princes, comme de leurs vertus, puis qu'il eſt bon de dire tout pour l'exemple. *Sext. Aurel. Victor. in Calig.*

En un Etat obeiſſant les juſtes commandemens d'un bon Prince rendent les ſujets prompts à l'obeiſſance, & s'il ſont le contraire, telles pen-

sées ſont criminelles. *Xenophon.*

Un Prince doit décharger ſon peuple de la foule des gens de guerre, & accoutumer à l'obeiſſance ceux aux quelz elle eſt tousjours facheuſe en plaine paix.

Les Princes ne peuvent tromper le temps plus utilement qu'aux exercices, & principalement celuy de la chaſſe ; Dautant qu'il porte quelque tableau des ſtratagemes de la guerre, & entretient en cete meditation les ames courageuſes. *Xenophon.*

Il apartient à l'honneur, & devoir d'un Prince, de rendre à la paix toutes les juſtes libertez, & les loüables exercices, que la guerre luy a ôtéez.

Qui ſe met en ſervice des Empereurs, Roys, & grands Princes, ſe ſent inſenſiblement, & peu à peu ſi envelopé dans les affaires, que comme les negoces du monde s'entretiennent enſemble, & la fin de l'un fait le commencement de l'autre, on ne s'en peut retirer quand on veut.

Un Prince, & Seigneur ne doit jamais rompre pour quelque grand affaire qu'il ait, le cours de ſes exercices de devotion.

A un

A un Monarque, Roy, & grand Prince eſt neceſſaire d'avoir tousjours devant les yeux cete maxime, que s'il y a affaires au monde qui demandent du temps, ce ſont celles de la reformation des Etats.

Chacun doit parler de ce qu'il entent, & point ſe meſler de déchifrer les ſecrets du Prince.

Il faut eſtimer que ce qui repugne aux loix, a été fait contre la volonté du Prince. Vû qu'il n'eſt autre choſe que le miniſtre des loix.

Nul Prince pauvre, qui a des ſujets riches.

C'eſt lors qu'il faut que le Prince veille plus que jamais, quand ſes ſujets ſe donnent du bon temps: car il ne faut pas que le Roy ſoit jamais vû vivre voluptueuſement.

Un bon Prince ne penſe jamais à la mort du moindre de ſes ſujets, qu'en ſoupirant. *Seneque.*

Un Prince qui eſt venu en un Royaume, par une trainée de renard, ou par des moyens tyranniques, eſt quelque fois contraint d'endurer le mépris; par ce que ſon Etat eſt ſi mal fondé, qu'il

reſſemble un vaiſſeau ſans timon, du quel la bonaſſe ſe joüe, & la tempeſte le rompt au premier orage. *D. Chryſoſt.*

Les Princes peuvent naître bons, genereux, & propres à la vertu, mais la ſeule inſtitution les fait ſages.

Le crime de leze Majeſté eſt ſi déteſtable, que la ſeulle volonté a ſouvent été punie comme l'éfet.

Ny les Roys, ny les Maris, ny les amoureux, ne peuvent ſouffrir de compagnon.

Les Princes ſont fort delicats aux offenſes, car celles qu'ilz diſſimulent le plus, ſont celles qu'ilz pardonnent le moins.

Rien n'eſt ſi peſant ſur la teſte, qu'une Corone.

Ceux qui meritent mieux d'un Etat, ſont ceux là meſme, dont le Prince punit plus ſeverement les factions, & mutineries, car c'eſt crime de ne vouloir ſervir ſon Prince, & execration de conjurer contre ſon ſervice.

Ceux qui ſauvent d'un évident peril, l'inviolable & ſacrée perſonne du Prince, ſon Etat, & leur Patrie, ont de tout temps merité recompenſe.

Pour

Pour regner ſeurement, un Prince puiſſant ſe doit plus faire aimer que craindre.

Un Prince doit maintenir les vieux ſerviteurs de ſon Etat.

C'eſt une miſerable condition d'un Roy, ou Prince, au quel il faut par force déguiſer, & ſupprimer la verité.

Un Prince ne doit jamais voir le pourtrait de la peur, que ſur les épaules de ſes ennemys.

Un grand Roy doit tousjours porter ſes pensées aux grandes actions.

Les vertus ſont belles, & bien ſeantes par tout, mais ſelon le ſujet leur luſtre eſt bien plus excellent: la clemence, la Courtoiſie vient bien à tout, mais elle eſt ſi propre aux Princes, qu'ilz n'ont moyen plus ſeur, & de moindre dépenſe pour acquerir les cœurs, & étant acquis les conſerver: Vertu d'autant plus grande, qu'elle ſe trouve rare entre les Princes, qui croyent que le ſoleil ne luit que pour eux.

Comme la naiſſance, & ſepulture des Princes a plus de pompe, leur mort a plus d'étonnement que celle des autres.

Ce

Ce n'eſt pas ſeullement ſigne de modeſtie, & de clemence : ains auſſy d'une inſigne grandeur de courage, quand les Roys ne tiennent conte des paroles des ingrats.

Un Prince doit avoir autant de ſoin de la conſervation, que de l'acquiſition d'une principauté.

Il ne faut que le Prince aprenne tous arts, ains ceux là ſeullement, qui luy enſeignent comme juſtement il doit adminiſter, & defendre ſa Seigneurie, & ſon Royaume.

Il vaut mieux que le Prince épuiſe la ſageſſe des livres des Philoſophes, que de gagner une prudence miſerable, par ce qu'on apelle experience.

Il importe aux Roys & grands Princes de ſçavoir par eux meſmes, & non par autruy, l'état de leurs affaires, car l'œil ne ſe trompe pas ſi toſt que l'oreille; & la verité n'entre fort rarement & encor deguiſée dans leurs palais, ſi eux meſmes ne l'y meinent par la main.

Tout Prince qui aime ſon Trone, ſon ſceptre, & ſon Etat, doit fuir le vice, & cherir la vertu, car un Prince vertueux eſt l'aſſeurance de ceux là, & le ſoutien

tien du peuple.

Les Princes ne ſont pas nez pour eux, mais pour leurs Etats, & les peuples ſur leſquelz ilz ſont conſtituez : ilz n'ont en cete mer, autre port que le tombeau, & faut qu'ilz meurent en l'action.

Nul ne doit étre admis a la Principauté, ſ'il n'eſt meilleur que ceux ſur les quels il prend commandement : car le Prince doit ſurpaſſer en vertu, & ſageſſe, ceux auſquels il eſt donné pour Seigneur.

Les arts ne ſervent qu'aux manouvriers, mais les ſciences apriſes dans les bons livres ſervent à inſtruire les Princes à bien regir leurs peuples.

Les ennuis ſont accidens inſeparables de la Royauté, les hautes regions ne ſont jamais ſans orages, les Etats, comme les grand vaiſſeaux, ſont tousjours chargez de peines, & de ſollicitudes.

La clemence d'un grand Prince pardonne à ceux meſme qui ne le meritent pas, & plus la colere eſt juſte, plus la clemence eſt loüable.

Ce n'eſt pas grand' choſe de naître Prince, mais c'eſt tres grand cas, que de ſe montrer digne de regner.

Le

Le bon Prince ne voit choſe qui tant luy plaiſe que l'accord entre ſes ſujets, là où au Tyran céte concorde donne occaſion de les craindre.

Un Prince ne ſçauroit rien faire de plus magnifique que s'il rend en meilleur état la Principauté qui luy a été miſe en main.

Un Prince doit par tout moyen prevenir, & ne mépriſer choſe pour petite qu'elle ſoit, pour obvier aux factions, & conjurations ; car tout ainſy que les grands orages, & tempeſtes ſont cauſes d'exhalations, & vapeurs inſenſibles : Auſſy les ſeditions & guerres civiles commencent le plus ſouvent par choſes fort legeres, & qu'on ne penſeroit jamais devoir avoir telle iſſüe.

Rarement un Prince ſçait connoitre la difference entre les hommes, juſqu'a ce qu'il ſe ſoit trouvé en neceſſité, & en affaire ; & ſ'il le connoit, ſi l'ignore t'il, & depart ſon authorité à ceux qui luy ſont plus agreables, & pour l'âge qui luy eſt plus ſortable, & pour étre compris en ſes opinions : ou aucunefois eſt mené par ceux qui ſçavent & conduiſent ſes petits plaiſirs, mais ceux qui ont en-

entendement, s'en reviennent toſt, quand il en eſt beſoin. *Phil. de Comines.*

Il eſt dangereux pour un Prince ſe ſervir es affaires d'importance d'hommes hauts a la main, & de notable hardieſſe, car telles perſonnes trament naturellement choſes nouvelles, & la hardieſſe conjointe à la puiſſance mal aiſement ſe peut retenir. *Botero.*

Tels que les Princes, & Chefs ſont en la Republique, tels auſſy ſont ordinairement les ſujets. *Ciceron.*

C'eſt choſe plus Royale au Prince de donner & adjouter, que d'ôter & retrancher. *Artab.*

Jamais Prince étranger ne pourra étre aſſuré de ſa vie pour commander au pays d'autruy, ſ'il n'a gardes, & forteresſes : & ſ'il eſt maitre des forces, il ſera auſſy maitre de l'Etat, & pour plus l'aſſurer il avancera tousjours les étrangers, choſe inſuportable à toutes nations du monde.

Il ſuffit que les Princes ſoient telz, qu'il y ait beaucoup de quoy les loüer, & peu de quoy les reprendre. *Guevar.*

La ſuitte & le train d'un Prince, pour moderé, & retenu qu'il ſoit, eſt tousjours

jours incommode aux lieus où il paſſe. *Capitol.*

Il n'y a rien qui maintienne tant les grands Princes en paix, que leur puiſſance, & égalité de forces.

C'eſt un vray fondement, & principale maxime d'état, de faire que la grandeur d'un Prince, qui eſt égal en puiſſance, ne ſe rende plus grande, & d'entretenir tousjours entre eux une jalouſe crainte de leurs forces; car elle fait l'amitié plus ferme, & plus durable; étant certain que quand deux Princes ont des raiſons égales de ſe craindre, & redouter, l'un n'entreprend jamais que froidement ſur l'autre. *Thucid.*

On loüe l'Empereur qui faiſoit ſous main de grands preſens à pluſieurs Princes, pour avoir la paix, par ce qu'il faiſoit plus en ſe repoſant, que tous les autres en guerroyant. *Sext. Aurel. Victor.*

On voit qu'au conſeil des Princes, pluſieurs pour crainte de l'envie, laiſſent de dire les choſes bonnes, & ne ſ'oppoſent aux mauvaiſes. *Ciceron.*

Le vray amy, & ſerviteur du Prince tend par toutes ſes actions au bien du Prince,

Prince, & le flateur tend a ſon bien propre. Le vray amy aime de vray amour ſon Prince. Le vray amy remontre modeſtment à ſon Prince ſes vices en ſa preſence, & le loüe de ſes vertus en ſon abſence ; & le flateur exalte tousjours le Prince en ſa preſence, pluſt tôt pour ſes vices, que pour ſes vertus ; & par derriere il le blâme, & diffame, ſe vantant qu'il le gouverne à ſon plaiſir, qu'il le poſſede, & en fait ce qu'il veut. Le vray amy perſevere au ſervice de ſon Prince, auſſy bien en temps d'adverſité que de proſperité ; & le flateur l'abandonne, & luy tourne le dos en temps d'adverſité. Le vray amy ſert de medecine ſalutaire à ſon Prince, & le flateur de douce poiſon. Le vray amy conſerve ſon Prince en ſon état & grandeur ; & le flateur le precipite en ruine. *Plutarq.*

Il faut connoitre qu'il eſt neceſſaire que chaque Prince, & Seigneur ait ſon contraire, pour le tenir en crainte, & humilité, ou autrement nul ne pourroit vivre ſous eux, ny aupres d'eux. *Philip. de Comin.*

Un Prince merite plus grande gloire pour

pour avoir bany les vicieux de ſa maiſon, que pour jetter les ennemys de la terre qu'il gouverne. *Ant. Guevarre.*

L'exemple du Roy a plus d'effet que la loy.

On ne médit point des Roys en parlant à eux meſmes.

Les Princes faillent en ce point, de faire ceux qu'ilz aiment ſi grands, qu'ilz ſont apres bien en peine de les défaire.

Il faut que le Prince pardonne franchement les injures particulieres qui luy ſont faites; mais ez crimes commis contre le public, il luy convient être ſevere. *Eraſme.*

Un bon Roy doit veiller pour donner plaiſir à ſon royaume, & le Royaume fidele, garder que ſon Roy n'ait ennuy, ou deplaiſir, ce que faiſant, ne ſe pourra jamais nommer mal-heureux, ains le Roy, & le Royaume ſe pourront dire bien fortunez l'un pour l'autre. *Guevar.*

En matiere de regner & dominer, il n'y a quaſi probité qui puiſſe retenir l'ambition des hommes. *Machiavel.*

Il n'y a felicité comparable à celle du Prince qui eſt bien ſervy, & qui ſe peut repo-

repoſer ſur la conſtance, integrité, & affection de ſes miniſtres. Car au corps humain, quoy que la teſte ſoit bien ferme, & bien faite, elle languit à la fin, ſi elle n'eſt ſervie, & ſoutenüe des membres aux quels elle commande. *Guicc. l. 6.*

Les Roys, & grands Princes doivent avoir pour regle, qu'il n'y a point de ſalut en l'Etat, qu'en l'Etat meſme.

Abus aux Princes, de penſer regner ſur les hommes, ſans permetre que Dieu regne ſur eux.

Quoy que le Prince ſoit puiſſant, neanmoins ſ'il eſt ſage, & magnanime, il ne demandera jamais la guerre, ny la paix, ſi la neceſſité qui n'eſt point ſujete aux loix d'honneur ne le force, & ne donnera jamais bataille, ſ'il n'y a plus de profit apparent en la victoire, que de perte, ſi les ennemys étoient vaincqueurs. *D. Auguſt.*

Il faut qu'un Prince ſoit redoutable ez armes, & en guerre, mais doux & courtois en ſes jugemens.

Les volontez d'un Prince, & Souverain veullent étre executées, non interpretées.

Ceux

Ceux qui par l'experience apprennent de gouverner un Royaume, quoy qu'ilz ayent naturellement l'eſprit gentil, & tres heureux, ſi eſt ce que tard, & au grand mal, & prejudice du public, ilz deviennent bons Princes.

La Majeſté des Roys eſt tousjours offenſée au mépris de leurs ordonnances, mais l'offence eſt bien plus grande, quand elle vient de ceux qui les doivent faire obſerver.

Les Princes payent la flaterie de meſme monnoye, car les flateurs diſſimulent les vices des Princes, & les Princes diſſimulent les menteries des flateurs.

Il n'y a point de profit de ſortir de la domination d'un Prince puiſſant, pour entrer en celle d'un moindre.

Un Prince qui commet le gouvernement de ſes affaires à un ſeul, ſe met en grand danger, & à grand peine ſçauroit tel gouvernement étre ſans grands maux, & deſordre.

C'eſt une certaine maxime d'Etat, qu'il faut étre plus fort, ou des plus forts, ſoit en une meſme Republique, ſoit entre pluſieurs Princes; autrement on

on ſervira tousjours de proye à la diſcretion du vaincqueur. *Bodin.*

Les Princeſſes & grandes Dames doivent vivre ſur leur garde, quand elles ſentent le fruit de leur ventre. *Ant. Guevar,*

C'eſt un acte d'un Prince debonnaire, & genereux de faillir plus toſt aux ſeveritez de la guerre, qu' aux douceurs de la clemence.

Les Princes commandent pluſieurs choſes étant courroucez, les quelles ilz défont etans refroidis & appaiſez. *Ant. Guevar.*

Un Roy ou Prince ne doit point permetre qu'il y ait en ſon royaume, & es principales villes d'iceluy perſonne qui travaille à s'enrichir par quelque ſale profit, ny en quelque métier peu honneſte. *Plato.*

En la mort d'un Prince il ne ſe faut montrer étre joyeux, ny triſte.

Les Peintres ne doivent pas mieux repreſenter les traits du viſage, que les Princes doivent repreſenter les vertus de leurs peres, deſquelz ilz ſont les vives images. *Baſil. Imp.*

C'eſt une grande charge que de repre-

preſenter en une Republique la perſonne d'un Prince, lequel ſe doit accommoder, non ſeulement aux volontez, ains encor ſe doit rendre aux yeux de ſes ſujets. *Ciceron.*

Le Prince ne ſe doit point tellement fier à la paix, qu'il en demeure deſarmé; car l'Etat ſans armes ſe trouve en fin expoſe à la diſcretion de l'ennemy.

Un Roy doit deſirer, & chercher tous moyens de conſerver ſes amis, qui ſont les vrays ſceptres des Princes. *Xenophon.*

Un vaillant, & genereux Prince double le courage, & la force de ſon armée: & ſe preſence a un merveilleux effet, quand il eſt vû de tous, & un chacun vû de luy; & bien ſouvent la honte a retenu l'armée fuyarde, voyant la preſence de ſon Roy, & la crainte qu'il ne tombât en danger. *Bodin.*

Il faut que les Roys temperent leur courtoiſie envers leurs ſujets, de telle ſorte qu'ilz puiſſent maintenir leur rang, & royale Authorité. *Eraſ.*

Un Prince eſt Prince qui ſçait bien gouverner ſon Etat & maintenir tout en juſtice; ce qui ne doit étre fait par

par œuvres qui ſcandaliſent ; mais par paroles douces qui animent, & par bonnes œuvres qui édifient : pource que le noble cœur ne peut reſiſter à celuy lequel avec bonne grace luy commande. *Ant. Guevar.*

Un Prince n'eſt puiſſant ſans les puiſſances de mer, & qui ne peut joindre les forces tereſtres aux maritimes. *Botero.*

Les Princes qui entrent en des nouvelles Principautez ſont plus ambicieux, que ceux dont les puiſſances ſont mieux affermies, & regardent volontiers les Etats de leurs voiſins, comme les adulteres les femmes d'autruy : Et pour conſerver un Etat, Il faut faire des amis dehors & dedans.

Quand les Princes mediocres paſſent les limites de la mediocrité, Ilz paſſent auſſy les bornes de la ſeureté. *Botero.*

Volontiers les derniers venus ſous l'obeiſſance d'un Prince, ne ſont pas ſi bien traitez que les anciens ſujets, non plus qu'aux maiſons privées, ceux qui entrent les derniers au ſervice, ne ſont pas les plus ſoulagez. *Tacite.*

Celuy qui veut commander à pluſieurs, faut auſſy qu'il ait guerre avec pluſieurs.

Les Princes tiennent tousjours leurs contes, ilz ne perdent jamais rien : Les inventions d'avoir argent ne leur manquent point, ilz ne conſiderent pas tant ce que le peuple peut porter, que ce qui eſt neceſſaire pour l'entretenement de l'Etat.

Le Prince aſſailly par un plus puiſſant, ne ſçauroit broncher plus lourdement en ſa conduite, ny faire une plus grande faute, que de refuſer la paix, qui ne peut étre qu' honorable, puis qu'elle arrête la victoire du vaincqueur. *N. Machiavel.*

Le Prince ne peut étre pauvre, dont les ſujets ſont riches.

Quand il faut que les Princes prennent des reſolutions contre ceux qu'ilz ont aimé, & qui les ont bien ſervy, il y a tousjours une extrême alteration, Ilz ont leurs affections, & paſſions naturelles comme les autres hommes. *Ant. Perez.*

Un Prince ne doit perdre aucune occaſion qui face voir aux étrangers la gran-

grandeur de ſon Etat, pour en leur donnant ſujet de l'admirer, maintenir ſes ſujets en la reverence qu'ilz luy doivent.

Il eſt neceſſaire que le Prince ne mette aucune choſe en deliberation au conſeil d'état, qui ne paſſe premierement au conſeil de ſa conſcience. *Botero.*

L'amitié qui eſt entre les Princes, ne dure pas tousjours. *Philip. de Com.*

Il ne faut plus voir le Prince qu'on a offensé, & bien avisé fut celuy qui ayant irrité ſon Prince, proteſta qu'il ne le verroit plus qu'en peinture.

C'eſt un Prince, qui eſt en parler prudent; en converſation, doux; au corriger, ſevere; en preſens, liberal; au manger, ſobre; & en ce qu'il promet, certain; & avec ce en juſtice, inexorable. *Ant. Guevar.*

Le bien du Roy & du Royaume conſiſte en ce que le Prince ſoit accompagné de bons, & vertueux perſonages, ſans ſouffrir au tour de ſoy les mal conditionez. *Guevar.*

La trop grande proſperité d'un Prince eſt ſuſpecte aux autres grands, qui craignent rabais en leurs Etats.

Un bon Prince n'ayme pas ſon ſalut,

s'il n'eſt conjoint avec le ſalut du public, & ne ſouffre pas qu'on luy ſouhaite rien, qui ne ſoit expedient à ceux qui le ſouhaitent.

Les Precepteurs, & Maitres des Princes, & grands Seigneurs ne ſe doivent ſeulement contenter de ſçavoir quelle ſcience, quelle doctrine, & quelles vertus ilz doivent enſeigner, & montrer à leurs diſciples, mais encor de plus grande vigilance, & ſolicitude, ilz doivent ſçavoir de quelz maux, & de quelles mauvaiſes coutumes ilz les doivent retirer, & corriger. *Guevar.*

Un Prince doit bien avoir l'œil, & meurement conſiderer quels gouverneurs il met en ſon pays nouvellement joint a ſa Seigneurie, car en lieu de les traiter en grande douceur, & en bonne juſtice, & faire mieux qu'on ne leur avoit fait le temps paſſé, ilz font quelquesfois le contraire. *Phil. de Com.*

Jamais les Princes ne ſont bien voulus, ſi ceux qui ſont aupres d'eux ſont menteurs, & ſcandaleux. *Guevar.*

Un Prince qui voudroit chercher miniſtres d'état qui ne failliſſent jamais à parler ſagement, & qui ne s'emeuſſent jamais

mais plus une fois que l'autre, il les faudroit chercher au ciel, car on ne les trouveroit entre les hommes. *Philip.de Com.*

Le Prince doit étre le premier en rang, & en merite.

Le Prince qui ſe gouvernera par le conſeil des gens ſages, entiers & idoines, proſperera en tout bien, & celuy qui ſe gouvernera par ſa teſte, ſe ruinera ſoy meſme. *Horace.*

Si les forces des Princes ne ſont regies avec raiſon, & bon conſeil, non ſeulement elles viennent debiles & foibles, mais pluſtoſt tournent à dommage à qui les poſſede : Que ſi elles ſont reglées par prudence, & bon ſens, elles font de merveilleux effets, & donnent eſperance & aſſurance aux amis, & confuſion, & épouventement aux ennemys. *F. Belleforeſt.*

Les authoritez uſurpées ſont odieuſes, celles qui viennent de la vertu, juſte meſure des felicitez, ſont agreables a Dieu, & ſuportables aux hommes.

Le Seigneur Dieu montre aux Princes, & grands Seigneurs de combien peu leur profite le grand exercice, les grands treſors, & les grands inſtrumens belliqueux,

quand pour leurs demerites il terminent contre leurs pensées. *Guevar.*

Les Roys ont les mains longues, & fortes. *Herodote.*

Les grands Princes ſe font tort, quand leur étant refuſé ce qu'ilz demandent, ilz ſe dépitent contre celuy qui ne ſuit leur volonté, & qui n'accommode ſa condition avec la leur.

Quelles ſont les mœurs du Prince, tel eſt le gouvernement des affaires, ſi le Prince eſt de peu de valeur, elles vont en ruine, s'il eſt bon, & valeureux, elles fleuriſſent, dautant que Dieu fait tousjours proſperer les bons, & d'ordinaire au contraire renverſe les mauvais.

Ainſy comme à l'entretenement du corps il ne ſuffit pas que le chef ſe porte bien, mais eſt requis en outre que les autres membres facent bien leurs fonctions; Ainſy ne ſuffit il en l'Etat, que le Prince ſoit ſans faute aux affaires, ſi en ſes officiers ne ſe retrouve proportionément la diligence, & vertu qu'il apartient.

Souvent les paroles des Princes ne ſervent que pour empeſcher qu'on ne les connoiſſe, tenans une grande diſſi-

diſſimulation pour grande vertu.

Donner bonne eſperance, accroitre tant que faire ſe peut la faveur, & la reputation des armes, avec l'induſtrie, & l'art, ſe tenir preſt à traiter d'acord ſelon l'occaſion, ce ſont choſes concurrentes à un Prince.

Un Prince doit en toutes ſes actions étre ſi facile, ſi liberal, & ſi courtois, que perſonne ne ſorte d'avec luy mal content, comme auſſy ne faut il qu'un grand mécontente perſonne. *Sueton.*

Pluſieurs imitent curieuſement les faits des Princes.

Les grands Princes ne ſont point au milieu de leurs felicitez humaines, exempts des incommoditez de la vie, & moins encor des maladies qui l'affligent, afin que leur orgueil ſoit abaiſſé, & qu'ilz ſe connoiſſent étre hommes.

Un bon Prince aime mieux perdre ce qu'il a de plus cher au monde, que de voir ſes Etats troublez : C'eſt choſe vrayement glorieuſe, qu'un Prince préfere ſon Etat à la vie d'un filz, & d'un filz d'âge & unique. *Tacit.*

Il faut bien des coups forts, & adroits, pour abatre une puiſſante courone.

Il eſt difficile de refuſer aucune choſe à une Majeſté royale. *Joſeph.*

Un Prince, ou une Republique ambicieuſe ne peut avoir plus grande occaſion d'occuper une Ville, ou Province, que quand on eſt requis d'y envoyer ſes forces pour la deffenſe d'icelle.

Un Prince ne ſe doit ſoucier de faire beaucoup de choſes, mais peu, & quelles ſoient excellentes & glorieuſes. *Botero.*

Les traitez entre les Princes, doivent reſſembler le baſtiment de Druſus, & le temple des Fées, on y doit voir tousjours clair, & rien d'obſcur, de feint, ou de couvert.

Jamais Prince delicat ne fit longue journée, car l'exemple donne, & ôte le courage, le ſoldat s'endurcit à la peine ſous un chef qui dure, & endure au travail : la laſcheté demeure ſans excuſe, quand le general va devant, & donne exemple à ceux qui ſuivent.

Le Prince qui ſe veut garder de conjuration contre ſoy, doit craindre plus toſt celuy qui a trop fait de plaiſirs, que non pas ceux à qui il a fait les plus grandes injures : Dautant que ceux cy man-

manquent de moyens & facultez, au lieu que ceux-là en regorgent, & le vouloir eſt demeſme; dautant que le deſir de dominer paſſe auſſy celuy de ſe vanger.

Un Prince ne penſe qu'à la reputation, où le commun des hommes ne dreſſe ſes conſeils qu'à ce qui profite; Mais la condition des Princes eſt tout autre, car ilz doivent conduire leurs deſſeins à l'accroiſſement de leur reputation. *Tacite.*

Quand un moindre Prince eſt aſſailli par les armes d'un plus grand, & plus puiſſant, que luy, les plus proches ſont obligez de courir au feu, & s'oppoſer à l'oppreſſion de celuy qui eſt injuſtement aſſailly, & guerroyé par ſon ennemy, pour prevenir en temps les deſſeins de la ſervitude.

Un Prince eſt bien miſerable, au quel on cache la verité.

Quand un Roy a plus de patience que l'injure faite à ſa courone ne le permet, il peut avec raiſon repouſſer par la force, l'injuſte detention du ſien, qui de droit luy apartient.

Un Prince ſe doit contenter de vaincre, car ce n'eſt pas le nombre des morts,

mais c'eſt la ſubmiſſion de l'ennemy qui fait la victoire, & celuy offenſe la nature, & viole les loix de l'humanité, qui demeure en colere apres la victoire.

Un Roy, & grand Prince doit diſtribuer les charges militaires, ſelon la connoiſſance qu'il à du merite de ſes Capitaines, & fier les occaſions les plus perilleuſes, aux plus courageux.

Cela doit étre une leçon, & regle aux Roys, Princes, & grands Seigneurs, que les fautes qu'ilz tolerent, & permettent en leurs ſujets, ſont autant de fardeaux qu'ilz entaſſent ſur leurs propres épaules, pour les étaler un jour avec les leur, devant la Majeſté de celuy au quel comme tous hommes ilz ſont contables.

Le Prince qui deſire étre bien conſeillé ſur le fait de la guerre, ne doit varier de ſa deliberation, ains doit étre reſolu en ſon entrepriſe, attendu que ſe tourner avec un eſprit douteux & ſuſpens, tournant tantoſt à faire une choſe, tantoſt une autre, cauſe pluſieurs defaus: mais ce qui importe le plus, cela donne le loiſir à l'ennemy, non tant de penſer à ſe defendre, comme à prevenir, & à ſe preparer à ſe jetter ſur un tel entrepreneur.

Les

Les grands Princes cherchent ordinairement de jetter les petits dans leurs filets, ou à faire leurs affaires à leurs dépens: il les embarquent dans leurs querelles, & les oublient dans les accommodemens : ou, s'intereſſent dans celles des autres, pour les empieter en les aſſiſtant, & garder les gages dont ilz ſe ſeront ſaiſis, ſous couleur de les defendre.

Il n'y a choſe au monde qui rende un Prince plus contemptible, & mépriſé, que la chicheté, car elle eſt de ſoy odieuſe en tous hommes, mais ſpecialement aux Princes, leſquelz comme ilz ſont conſtituez en plus ample, & opulente fortune que les autres hommes, ſe doivent auſſy montrer liberaux, & éloignez de chicheté, & avarice. *Bodin.*

Au commencement des charges eſt incontinent plantée l'opinion des Princes, & telle qu'à leur commencement de commander, & regner, le peuple la conçoit, telle elle demeure tousjours, ou pour le moins longuement.

Rarement les Princes ſe gouvernent par exemple, ſi non en ce qui regarde leur authorité abſolüe, & leur effrenée volupté.

Nuls bons Princes, ou peu, ont été vaincus, ou tuez, ou dépoüillez de leurs Etats. *Marc. Anton.*

Jamais d'un Prince inconſtant, variable en paroles, müable en ſes actions & commandemens, il ne faut attendre, ny eſperer que mal, deſordre, & confuſion. *Bodin.*

Les Princes quand leurs affaires baſtent mal promettent beaucoup de choſes, leſquelles puis apres ilz ne tiennent pas, quand ilz viennent au deſſus de leurs deſſeins. *Girard.*

C'eſt une choſe bien requiſe en un Prince, non ſeulement de ne faire tort à perſonne, mais auſſy d'étre reputé ne vouloir jamais faire tort à nul, parce que c'eſt le moyen d'avoir l'amitié & bienveillance des hommes, la quelle le Prince ne peut avoir ſinon qu'il leur perſuade qu' il veut bien faire aux bons, & ne veut faire tort à aucun : car la crainte ſe peut bien acquerir par force, mais l'amitié ne ſe peut acquerir que par perſuaſion. *Dion.*

Un Prince doit bien conſiderer quand, comment, à qui, & pourquoy il pardonne une faute, parce que ce n'eſt pas cle-

clemence, mais cruauté, quand un Prince doit faire juſtice, & il ne la fait point. *Le Roy. St. Louys.*

La profuſion demeſurée contraint le Prince de venir à rapines, & à mal faire. *L'Emper Anton.*

Les Princes deſquels l'Etat n'eſt encor bien afermi, doivent faire couroner leur fils, afin qu'apres leur mort, il n'y aye aucune opoſition, ou contradiction en la jouiſſance d'iceluy. *Girard.*

Les Princes qui ſont humains, & miſericordieux, ſont non ſeullement agreables, & honorables à ceux envers leſquels ilz uſent de miſericorde : mais auſſy envers tous autres. Et au contraire, ceux qui ſont inexorables, & qui ne veullent rien rabatre de la rigeur, ſont haïs, & blâmez, non ſeullement de ceux envers lesquelz ilz ſe montrent tels, mais auſſy de tous autres. *Dion.*

Les Princes qui ſe laiſſent conduire à mauvais conſeillers, & qui foullent leur peuple par exactions, ſont tousjours ſujets d'étre chaſſez. *Girard.*

C'eſt une coutume des Princes de peindre, & farder d'une belle couleur leur debordée ambition, & nommer une

une juſte querelle, ce qui eſt un droit de bien ſeance. *Girard.*

Il faut que le Prince ſoit d'une parole, & qu'il ſe garde d'étre müable, ny double en ſes promeſſes, & qu'il ait tousjours un courage magnanime, & genereux tendant à la vertu, & au bien public de ſon Royaume, & Principauté, & que nulle traverſe ny adverſité ne luy puiſſe abatre cete generoſité, & conſtance de courage, ny nulle proſperité le face enfler ou enorgueillir, pour ſe devoyer de la vertu. *Bodin.*

Les Princes ſont quelques fois par lá neceſſité de leurs guerres & autres charges contraints à leur grand regret, & déplaiſir, d'impoſer ſur leurs peuples des tributs exceſſifs: ce que les peuples doivent bien conſiderer, & alors obtemperer à la volonté de leur Prince, & endurer patiemment les charges qui ſont miſes ſur leur dos: mais auſſy les Princes ne doivent abuſer de la ſimplicité, & bonté de leurs peuples, ny metre en coutume, ce qui n'eſt dû qu'à la neceſſité; car autrement ilz ſont en danger, d'étre aſſaillis de ſeditions, tumultes & rebellions. *Girard.*

Il n'y eut jamais Roy jeune, ny mal habille

habille : qui n'ait eu aupres de luy des perſonnes, qui par leurs diviſions, & paſſions n'ayent broüillé l'Etat de leur Maitre, & qui pour ſe vanger de leurs ennemys, n'ayent fait des recherches cruelles, & grandement prejudiciables à l'Etat de leur Prince, car les recherches ſont tousjours dangereuſes, & préjudiciables. *Girard.*

Les Princes ne doivent atendre fiance les uns des autres, que le dernier ſeau de l'obligation n'y ſoit paſſé, encor y a t'il alors encor aſſez à faire. *Mich. de Mont.*

La ſageſſe, vaillance, courtoiſie, & liberalité ſont vertus ſeantes, & dignes d'un grand Prince, & general d'armée.

Un Prince, ou homme de quelque état qu'il ſoit, ayant force, & authorité là où il demeure, & par deſſus les autres, s'il eſt bien letré, & qu'il ait vû, & lû, cela l'amendra, ou empirera : car les mauvais empirent de beaucoup ſçavoir, & les autres en amendent. Toutefois il eſt à croire que le ſçavoir amende plus tôt un homme qu'il ne l'empire, & n'y eut il que la honte de connoitre ſon mal, ſi eſt ce aſſez pour le garder de mal faire, ou bien d'en faire moins. *Phil de Com.*

Ceux

Ceux qui connoiſſent les humeurs du Prince, aprennent de luy devoir croire facilement.

Un Prince ne doit jamais voir le pourtrait de la peur, que ſur les épaules de ſes ennemis.

Jamais Prince étranger ne pourra étre aſſuré de ſa vie, pour commander au païs d'autruy, s'il n'a gardes, & forteresſes; & s'il eſt maitre des forces, il le ſera auſſy de l'Etat, & pour plus s'aſſurer il avancera tousjours les étrangers, choſe inſuportable à toute nation du monde. *Bodin.*

C'eſt un acte d'un Prince debonnaire, & genereux, de faillir plus tôt aux ſeveritez de la guere, qu'aux douceurs de la clemence.

C'eſt une grande charge que de repreſenter en une Republique la perſonne d'un Prince, lequel il faut qu'il s'accommode non ſeulement aux volontez : ains ſe doit auſſy rendre agreable aux yeux des citoyens. *Ciceron.*

Le Prince ne ſe doit point tellement fier en la paix, qu'il en demeure deſarmé, car l'Etat ſans armes ſe trouve en fin expoſé à la diſcretion de l'ennemy.

Le devoir des Princes, & des Etats eſt

eſt de pourvoir que leur general ne tombe en ſoupçon envers les leur, & tel cas avenant, en doivent incontinent retrancher l'occaſion, afin de pourvoir, & aler au devant de la ruine, qui pour tel accident ſe pourroit engendrer, & ſe prendre, & atacher à leur Etat. *Franc. de Belleforeſt.*

Le Prince qui n'aime pas ſes ſujets, ne merite pas d'en étre obey, & le gouvernement qui forme l'amour, excede en bonté, celuy qui n'eſt ſoutenu que du chatiment.

Le chef d'œuvre du Prince eſt d'acquerir des amis: car les bons amis ſont les plus excellentes pieces d'un Etat bien dreſſé. *Pline.*

Il ſeroit fort expedient que comme un Prince herite d'un Royaume, il heritât auſſy des Miniſtres qui pourroient l'ayder à le gouverner. Ceux qui ſont deja dans le maniment des affaires, s'y connoiſſent mieux: mais ceux qui y entrent de nouveau ignorans les cauſes, ou les deſſeins des premiers; ou ilz ruinent leurs entrepriſes, ou ilz en detournent le cours.

Alexandre diſoit que c'étoit le propre d'un

d'un Prince juſte de faire du bien, & d'oüir du mal.

Ce n'eſt pas l'abondance des richeſſes qui conſerve les Monarchies, mais la bienveillance des ſujets, & la réputation chez les étrangers.

Il importe beaucoup pour la gloire d'un Monarque, de ſoutenir puiſſamment ceux qui ſe metent ſous ſa protection.

En un Etat obeiſſant les commandemens du Prince rendent les ſujets prompts à l'obeiſſance, & leur aprennent que c'eſt crime de penſer ſeulement à diminüer les tributs du Roy, ou Prince, ou contredire ſes intentions.

Il n'y a rien qu'un nouveau Seigneur doive plus éviter que donner occaſions aux nouveaux ſujets de ſoupirer apres le regne de ſon predeceſſeur.

Le Prince haut monté, mal aiſement s'abſtient d'avoir les pensées hautes.

Le Prince qui peut faire plus qu'il ne dit, doit étre content de cela.

Il eſt neceſſaire que le Prince ſache combien de gens de guerre la Republique peut mettre ſur pié; combien monte la finance de ſon revenu; quelles nations

tions ſont ſes aſſociées & confederées ; quelles Provinces ſont à gages ; en quelle ligue & confederation ; avec quelle loy & condition la Republique eſt aſſociée, & conjointe.

Les Princes ne doivent pas ignorer avec qui ilz confinent, & limitent leurs Etats, quels ſont ceux qui craignent leur puiſſance, ou qui ont le pouvoir de ſe faire craindre : ilz doivent prendre garde de ne donner de l'ennuy à ceux de qui ilz peuvent recevoir plus de dommage que d'utilité.

On élit un Prince, non pas afin qu'il ſe traite delicatement : mais à ce que ceux qui l'ont établi en ſa charge vivent bien, & heureuſement. *Xenophon.*

La grandeur du Prince eſt ſtable, & aſſurée, lequel tous ſçavent étre autant pour eux, que par deſſus eux. *Seneque.*

Le Prince aprend ſon peuple à ſe comporter vertueuſement, quand luy meſme eſt vertueux. *Seneque.*

Si vous montez juſqu'à la ſource des principautez, & royaumes, vous trouverez que les bons Roys ont éte anciennement receus, & inſtalez, afin que par leur moyen on pût obtenir juſtice.

A quel propos s'eſt on aviſé d'eux pour les metre en charge, ſi non pour faire teſte à la violence, qui porte la loy dedans ſes mains ? & pour donner ordre que les petits & grands fuſſent enſemble contenus en leur devoir ſans exception de perſonne ?

Principauté. Royauté.

Les Principautez ne ſont que des charges publiques données par proviſion, des quelles apres la mort il faut rendre conte devant le juge éternel, qui recompenſera chacun ſelon ſon merite. *Girard.*

La Principauté maintenüe par bienfais, & amitié eſt durable, & perpetuelle : mais ce qui ſe fait par crainte, & par violence ne ſcauroit avoir de durée.

Dix mille ſoldats legionaires, & quatre mille auxiliaires, ne ſont pas des ancres aſſez fortes pour bien arreter, & retenir une Royauté. Son éminence eſt expoſée au hazard, & au peril des tempeſtes civiles, des orages domeſtiques, des tourbillons étrangers, & des foudres celeſtes.

Les couronnes, les diademes, les ſcep-

ſceptres, les ſouverainetez ſont en bute aux traits de la fortune, ſousmiſes aux coups de l'envie, à l'attaque des ſeditions populaires, & finalement ſujetes à l'inconſtante viciſſitude, & variable changement des choſes periſſables.

Prodigue.

Celuy qui eſt prodigue de ſon bien, ne ſera pas avare de celuy d'autruy, & celuy qui n'eſtime pas les richeſſes qu'il poſſede, ne croira point faire d'injuſtice pour perdre celles d'autruy.

Proſperité.

Les ſuccez favorables ne doivent pas produire en nous une vanité d'entreprendre au delà du droit, comme d'ailleurs les évenemens malheureux ne doivent pas tellement abatre le cœur d'un Prince, qu'il ceſſe de reſiſter à ce qui peut offenſer ſon authorité.

Les grandes proſperitez ſont bien ſouvent acompagnées de quelque revers, autrement la vanité de nôtre ſens nous emporteroit aisément, & pourrions atribüer à la valeur de nos bras, ce qui n'apartient qu'au grand arbitre, & mo-

& moderateur des batailles.

La repreſentation des felicitez paſſées conforte ordinairement l'eſpoir, toutefois ſous cete ombre ſe doit on bien garder de ne devenir inſolent, & moins avisé.

Nul ne peut étre heureux que par un bien ſtable, & de durée : dautant que rien de ce qui eſt en la vie heureuſe, ne ſe doit envieillir, ny éteindre, ny aler en decadence : car celuy qui craindra de perdre quelque choſe, ne ſe pourra dire heureux.

La proſperité trouble la vüe de l'eſprit, comme la trop grande lumiere celle du corps.

Le ſuccez heureux eſt rarement acompagné de modeſtie, & de mediocrité. *Seneque.*

Le bon-heur, & la ſageſſe ſont les deux parties qui maintiennent la proſperité de l'homme.

Heureux eſt celuy qui aprend aux dépens d'autruy.

Il avient le plus ſouvent que celuy qui s'eſt trop élevé en proſperité, eſt abatu outre meſure en adverſité.

Il ne ſe faut enyvrer de la proſperité, & be-

& beaucoup moins ſe noyer en l'adverſité.

Il n'y a guere d'hommes au monde quelque proſperité qu'ilz ayent, qui ne ſoient envieux de la proſperité de leur voiſin. *Guevar.*

Tout ce qui n'eſt heureux, & proſpere en general, ne peut étre utile, ny heureux en particulier. *Scip. Naſ.*

Ceux là doivent étre eſtimez heureux, que nulle crainte épouvante, que nulle paſſion ronge, qui ne ſont tourmentez par aucun debordement de leurs apetits, & qui ne ſe laiſſent conſommer des voluptez fleſtries par l'apas de quelques joyes, & plaiſirs chatoüilleux.

Par l'étude, & le ſçavoir des bonnes letres la proſperité eſt rendüe plus ſignalée, & l'adverſité plus douce.

On ne doit jamais faire jugement de la proſperité d'un homme durant ſa vie, mais bien apres ſon trepas, s'il a bien vécu, & eſt mort loüablement.

Il n'y a felicité, ny bon-heur que par la prudence, & les hommes ne ſont heureux, qu'entant qu'ilz ſont ſages, & prevoyans. *Ariſt. de la Rep.*

Com-

Comme l'on ne doit jamais craindre, & ſoupçonner la proſperité des amis : auſſy doit on redouter celle des ennemys. *Xenophon.*

Durant la proſperité faut uſer de modeſtie, & regarder à ce qui peut avenir.

Une grande proſperité ſe voit ordinairement traversée de quelque adverſité, pour ramentevoir à l'homme ſa condition : afin qu'au milieu de ſes aiſes, & felicitez, il ait un mors qui ne le laiſſe emporter par delà la raiſon.

Tant que les Perſes ont rejeté le luxe, & ſe ſont tenus à leur acroiſſement, ilz ſe ſont vûs chargez de trophées : & comblez de proſperitez indicibles.

Faites de la proſperité comme d'une robe : tenez plus de conte de celle qui vous convient, que d'une qui vous eſt trop longue. *Apulee.*

Il eſt bon d'avoir femme, enfans, & biens, & ſur tous de la ſanté : mais non pas s'y atacher en maniere que nôtre bonheur en depende. *Mich. de Mont.*

De la proſperité nait ſouventesfois es Grands, un eſprit qui mépriſe chacun, & lorgu eil eſt la maladie commune de la nobleſſe. *Saluſte.*

Prudence.

C'eſt un acte de prudence d'éteindre tousjours les premieres flammes qui pourroient tout à coup ſuſciter de perilleus embraſemens.

La prudence doit faire l'entrée d'un affaire, parce que le repentir eſt inutile à l'iſſüe.

Il eſt impoſſible qu'aucun ſoit prudent à parler, s'il n'eſt fort patient à ſe taire. *Montagne.*

Ce n'eſt à l'homme prudent de s'enfler d'orgueil pour le ſuccez heureux de ſes affaires, vû que pour cela il n'en eſt point devenu plus grand.

C'eſt une prudence civile de garder que les amitiez ne meurent ſinon par le tombeau.

C'eſt une choſe aſſes ordinaire que de faillir; mais c'eſt un acte de prudence que d'excuſer les fautes, & de preud'homie de les couvrir.

Il n'y a point de prudence qui ne bronche devant les jugemens de Dieu, & rien ne peut détourner les arreſt de cete fatale diſpoſition. *Apul.*

La prudence ſe connoit en un perſon

nage, non tant à ſe retirer du mal, comme à choiſir le bien. *Mironides.*

Un homme prudent ne tient pas tousjours un meſme chemin, & ne marche pas d'un meſme pas.

Ceux qui ſe ſçavent bien ſervir de la prudence en leur proſperité, en tirent une grande aſſiſtance en leur adverſité. *Joſephe.*

La prudence & l'amour ne vont jamais enſemble.

C'eſt l'acte d'un homme prudent de prendre conſeil ſelon l'occurrence des affaires : mais de ſe changer ſans occaſion, c'eſt un vice de legereté, & d'inconſtance.

La prudence conſiſte à ſçavoir connoitre la qualité des inconveniens, & à ne prendre le mauvais moyen pour le bon.

L'homme prudent, & prevoyant ſe reſoud de faire, & de s'accommoder à ce qu'il ne peut éviter.

Gens prudens, & aviſez s'abuſent aucune fois en l'iſſüe de leurs entrepriſes, mais pourtant ilz ne perdent jamais courage.

Il apartient aux hommes prudens de

de prevoir que les adverſitez n'arrivent devant leur temps ; & aux hommes vaillans, quand elles ſont venues, de les porter courageuſement. *Pitacus.*

L'homme ſe conduira ſagement, & prudemment quand il deliberera des affaires avec doute, & crainte de ce qui pourroit avenir, neanmoins ſe montrera hardy, & courageux en l'execution des choſes meurement deliberées. *Xerx.*

Etre vaillant de ſa perſonne eſt un don de nature : mais de dire ce qui eſt bon, & utile pour la Patrie, eſt propre à l'ame & à la prudence. *Bias.*

Ceux qui ont fait quelque choſe excellente par prudence, & moderation, ne ſont pas moins loüables, que ceux qui l'ont fait par la force des armes. *Joſephe.*

C'eſt un grand point quand les hommes ſages, & prudens, & ornez de pluſieurs vertus propres au maniment des affaires publiques ne ſont pas trop ſages en eux meſmes : mais peſent quant & quant les raiſons que les autres metent en avant.

Il avient ſouvent que ceux qui ſurpaſſent leurs adverſaires en nombre de

combatans, ſe fient plus en leurs forces, qu'en la prudence de leur conſeil : mais les plus foibles n'étant forcez de venir aux mains, oſent toute fois afronter leur ennemy avec prudence, & d'un cœur invincible. *Phormio.*

La fortune eſt fille de la prudence, & le ſage forge ſon bon heur en quelque lieu qu'il ſe trouve : Il n'y a que la vie des ignorans qui ſe conduiſe par hazard; c'eſt pourquoy ſi leurs actions reüſſiſſent quelque fois heureuſement, c'eſt plus tôt par avanture, que par une bonne deſtination.

La prudence paroit davantage à empécher le dommage, qu'à le réparer.

C'eſt une grande prudence de ceder à la neceſſité.

Il eſt fort neceſſaire de ſçavoir meſurer ſon pouvoir avec celuy des adverſaires, & principalement lors que d'un mauvais ſuccez, il s'en peut enſuivre quelque dommage conſiderable.

L'homme ſage doit gouverner les choſes preſentes avec prudence, & l'office d'un plus ſage, c'eſt de prevoir les futures.

Sans vertu la prudence n'eſt que fineſſe,

neſſe, & malice, voire toute autre choſe que prudence.

La prudence & la vertu ſont deux apüis ſans leſquels jamais n'y eut, ny n'y aura bâtiment d'Etat qui vaille le parler, ny qui ait été ou ſoit de loüable durée.

Comme les architectes ne ſçauroyent faire un bâtiment ſelon qu'il eſt requis, ſans regle, & ſans équierre : nous non plus ne pouvons avancer en bien, ſans l'adreſſe de la prudence.

La prudence eſt une connoiſſance, & un choix des choſes qui en public & en particulier doivent étre par nous fuiées, ou déſirées.

Querelles.

LEs querelles ont une maladie foible, & lente en leur enfance, la jeuneſſe les renforce, la vieilleſſe putrefie leur apoſtume, & fait qu'en fin la quantité d'humeurs purulentes les face crever, ſi par un ſage prevenir, ne ſe divertiſſent autrement.

Audacieuſement s'enhardit celuy qui étant pauvre, s'atache à plaider,

ou quereller contre un riche, & opulent.

Raiſon.

IL faut que la raiſon aye plus de lieu en nous, que l'opinion du peuple.

La raiſon a apris aux ſçavans, la neceſſité aux barbares, la coutume aux Nations, & la nature a enſeigné aux beſtes, que par quelque moyen que ce ſoit, on repouſſe tousjours toute violence de ſon corps, de ſa teſte, & de ſa vie.

Un homme eſt beaucoup plus à priſer qui entend la raiſon, & la met en effet en obeiſſant, qu'un autre qui de ſon propre mouvement la comprend de ſoy meſme, ſans paſſer plus outre, car en l'un reluit ſeulement la force de l'entendement, comme la cauſe ſans l'effet, & en l'autre tous les deux enſemble. *Zenon.*

Ou force domine, Raiſon cede.

Les impreſſions de l'entendement ne ſe defont point avec d'autres armes, qu'avec celles de la raiſon, & du diſcours.

Rebel-

Rebelles.

Les rebelles ne trouvent facilement grace en leur Prince, ne foy, ne creance, ne ſureté envers ceux vers leſquels ilz ſe ſont retirez.

De jeunes gens trop hardis, ſe font les hommes rebelles, & mutins.

Recompenſe.

C'eſt vrayement triompher, lors que ceux qui ont fait ſervice à la Republique, reçoivent témoignage de leurs ſervices, & bienfais par le conſentement de tous les Citoyens.

Il eſt neceſſaire que les ſervices publics ſoient reconnus par des recompenſes publiques, afin que la connoiſſance de cete gratification porte les autres à la meriter.

Un homme s'eſtime deux fois recompensé s'il joüit de la faveur, & s'il en joüit bien tôt.

Reformation.

Il ne faut rien violenter, ny precipiter en fait de reformation : ains tout doucement tirer la corde, pour la reme-

tre à ſon ton, car les inſtrumens de muſique dont les acords ſont un peu relaſchez, font plus douce harmonie, que s'ilz étoient trop tendus.

Religion.

Il eſt difficile que celuy qui n'eſt vrayement religieux, ſoit eſtimé tel, vû qu'il n'y a choſe qui dure moins, que fait la feintiſe, & ſimulation. *Botero.*

La religion és gouvernemens eſt de ſi grand, force, que ſans elle tout autre fondement d'Etat vacille, & n'eſt aſſuré. *Botero.*

Aux maiſons regulieres l'eſprit, & le corps ſe nourriſſent en meſme table de differentes viandes, & ceux qui vivent en cete ſorte, ſe ſouviennent de la vertu, & cete meditation eſt une partie de la felicité.

Il me ſemble que celuy qui doit entrer au temple, & manier les vaſes, & paniers ſacrez, & qui doit préſider ſur les choſes qui apartiennent au ſervice des Dieux, doit vivre ſaintement, non pas ſimplement quelques jours prefix, ains tout le temps de ſa vie. *Demoſt.*

Il n'y a rien au monde de ſi excellent que la religion, & il la faut defendre de tout ſon pouvoir, non par la cruauté, mais par la patience, non par les crimes, mais par la foy.

Ceux qui entrent en religion, & ſe font religieux plus par neceſſité, que par volonté, & cela pour faire une temperance ſpirituelle, retournent au premier deſordre quand ilz peuvent. *Dion. Halic.*

Il n'y a rien qui aviliſſe plus la religion, & le ſervice de Dieu à l'endroit du vulgaire, que la neceſſité, & la miſere des gens d'Egliſe, & Miniſtres d'icelle. *Botero.*

L'obſervance de la religion, & l'exercice des bonnes mœurs, dit un ſage Philoſophe, fait plus fleurir une Monarchie, que la force des plus puiſſantes armées.

La religion eſt comme la mere de toute vertu, elle rend les ſujets obeiſſans à leur Prince, courageus és entrepriſes, hardis és dangers, liberaux és neceſſitez, prompts en toutes les affaires de la Republique : vû qu'ilz ſçavent bien qu'en ſervant le Prince, ilz font

ſervice à Dieu, du quel il tient le lieu. *Botero.*

Les ames religieuſes reverent les temples abatus, auſſy bien que quand ilz étoient debout, & l'Egliſe pour la corruption des mœurs ne laiſſe d'avoir la vraye doctrine, elle eſt tousjours comme les lis entre les épines.

L'introduction de nouveautez en la religion eſt perilleuſe. *Plat.*

Le zele, & l'amour qu'on porte à ſa religion anime les plus foibles courages d'un tel extaſe, & tranſport, qu'il n'y a ſorte de reſiſtance qu'on ne ſurmonte pour en conſerver la croyance.

Il s'eſt tousjours veu que malaiſement s'acordent le Prince, & les ſujets, quand ilz ſont de contraire religion. *Girard.*

Il n'eſt pas impoſſible qu'un Royaume ſe conſerve avec diverſes religions; mais il eſt infaillible qu'il ſe ruinera avec la guerre civile.

Un Prince qui ſeparera les ordonnances de la religion, d'avec les maximes d'Etat, verra bien tôt la diviſion dans ſon Royaume, & le trouble dans ſon repos.

Renom-

Renommée.

La renommée n'a pas moins de langues, que d'yeux, & d'oreilles.

L'homme qui ne laiſſe de ſoy aucune memoire, ny ſa vie perdurable par bonne renommée, eſt comme une beſte, & les fameux & ſuperbes edifices ne ſont autre choſe que trompetes de cœurs illuſtres *Chriſip.*

La grandeur, le credit, & renom s'acquierent tardivement, & peu à peu, & non ſans grand travail, & peine, mais celuy qui deſia eſt connu acquiert facilement grande loüange.

C'eſt à faire à un homme genereux, bien nourry, & élevé, de prendre plaiſir que ſes parens, ſes alliez, & les gens de bien parlent de luy en bonne part, auſſy faut il prendre égard à nôtre renommée à venir apres la mort, encor que n'en puiſſions voir l'uſage.

Ceux la doit on eſtimer miſerables, qui n'ont que les années pour preuve d'avoir vécu, & plus miſerables ceux qui ſurvivent à leur reputation.

L'homme ſage doit peu craindre la mort, ſi par vertu, ou hardieſſe il

laiſſe de ſoy la memoire vive. *Antiſtene.*

Jamais en la guerre ne ſe vent la renommée, ſinon au poids, ou changement de la vie. *Cornel. Rom.*

Il ne faut que bien faire avec gens d'Egliſe pour étre bien renommé.

Aiſement on remedie à la perte des biens ; mais la renommée étant ſoüillée, à grand peine la peut on jamais netoyer.

La reputation, & bonne renommée de ceux qui ont vêcu honorablement, & vertueuſement n'eſt en rien amoindre, ny diminuée pour étre inhumez avec mediocrité honneſte. *Patrice.*

Le Prince ſe conſerve par la reputation, & ſi elle ſe perd, il eſt perdu.

Le bruit commun recüeille tous les faits, & dits de celuy qui le maitriſe.

Le mépris de la renommée, eſt un mépris des vertus. *Tacite.*

Repos.

Il n'y a rien en ce monde de plus doux, ny que tous les animaux generalement pourchaſſent avec plus d'affection, que le repos.

Repu-

Republique.

Si aux Republiques l'on n'a égard de moderer les depenſes ordinaires, il ſera impoſſible de remedier & pourvoir aux accidens extraordinaires de guerre & de paix.

Riche & Richeſſes.

Chacun déſire vivre riche, & convient mourir pauvre.

Les maux qui proviennent de l'argent, & des richeſſes, cauſent les querelles, engendrent les mépris, rompent l'amitié, corrompent la concorde, offuſquent les eſprits, violent la pudicité, troublent les Etat, raviſſent la vie, detrônent ſouvent la raiſon de ſon ſiege, & dérobent l'homme à ſoy meſme.

On doit s'enrichir par les moyens éloignez de vilenie, & garder l'aquis avec diligence, & épargne, & par ces choſes meſmes y donner accroiſſement.

Ceux qui ſont les plus riches, ſont auſſy les plus authoriſez, & reſpectez.

En vain acquiert on des biens, ſi celuy qui en fait l'acqueſt, ne ſçait les defendre.

Il eſt mal aiſé d'aſſujetir les riches à la rigeur de la loy. *Plato.*

Les richeſſes ne ſont pas faites pour étre maniées par des mains avares, & ce n'eſt rien d'avoir de grandes poſſeſſions, ſi la liberalité n'en fait voir les effés : car les richeſſes ſont dommageable à ceux qui n'en ſçavent uſer.

Les choſes mal acquiſes s'en iront malheureuſement en ruine. *Ciceron. 2 Philip.*

Le bien mal aquis, ſe diſſipe ſouvent demeſme.

Les ſujets riches font paroitre plus grande la gloire du Souverain, la moindre guerre épuiſſe bien tôt le plus grand treſor, & les ſecours publics peuvent ſeuls ſuffire à des neceſſitez publiques.

C'eſt choſe certaine qu'on aime mieux ce qu'on a aquis, que ce qui a été aquis par les Predeceſſeurs *Ariſtote.*

Sage.

Sage.

IL n'eſt temps mieux employé, que celuy qui ſe depart à oüir les ſages, & diſcrets. *Güevar.*

La ſapience eſt celle ſeule qui nous revange, & delivre de la violence des apetits charnels, & de tout éfroy des craintes, & nous aprent à ſuporter patiemment les aſſaus injurieux de la fortune, & nous montre la voye qui nous conduit, & achemine à tout repos, & tranquilité *Ciceron.*

C'eſt plus ſagement fait de ne s'expoſer à perils, qu'y étant entré, étre en peine d'en ſortir.

La diſete fait les hommes ſages. *Patrice.*

Il ne faut pas que nous acquerions ſeulement la ſapience : ains eſt beſoin de joüir des fruits d'icelle.

C'eſt un trait de ſageſſe de couvrir ſa folie par ſilence.

Ceux là ſont ſages qui n'apreſtent point aux autres des exemples d'imprudence, & ſe ſervent des experiences étrangeres. *Tite Live.*

Les

Les ſages ne ſont point ſujets aus aſtres : mais bien ceux là qui lâchent la bride aux apétits déreglez , & cupiditez beſtiales , ne peuvent échaper les effés des corps celeſtes. *Bodin.*

C'eſt l'ofice d'un homme ſage de ſuivre l'effet , & ſelon l'occurrence des choſes uſer de ſon conſeil , & le changer.

Ceder au temps c'eſt à dire obeïr à la neceſſité , a tousjours été eſtimé l'ofice d'un homme ſage.

Bien ſouvent ſous un méchant , & ſale vétement , eſt cachée la ſageſſe.

C'eſt ſageſſe de ſe défier d'un traitre , & déloyal , juſqu'à tant qu'on aye fait eſſay de ſa loyauté.

C'eſt le fait d'un homme ſage , & prudent de connoitre les vices qui luy ſont naturels , & couper au peché la matiere qui le nourrit.

S'accommoder au temps , & à la neceſſité , eſt la maxime d'un homme ſage.

Un homme ſage donne ſouvent meilleur conte de ce qu'il aura lû , que ne fera un ſimple de ce qu'il aura experimenté. Cete choſe ſemble étre veritable entre les Medicins , & malades , car

où

où le patient ſoufre le mal, il demande ſouvent au Medecin quel eſt ſon mal, de maniere que le Medecin ſçait plus par ſa ſcience, que le malade par ſon experience. *Guevar.*

C'eſt à l'homme ſage de plus tôt eſſayer tout affaire par conſeil, que venir aux armes.

Certes la ſageſſe humaine defaut aux ſages, quand il plait à celuy qui la donne, afoiblir les plus fortes natures, & par un jugement incomprehenſible à l'homme, opoſer un voile à la pointe de ſon eſprit, pour l'empêcher de concevoir la juſtice, & l'horreur des jugemens qu'il veut déployer.

Un homme ſage, & de bon jugement doit tousjours couvrir ſa colere, & ſon dépi, par le ſilence & la diſcretion. *Plutar.*

C'eſt une partie de la felicité de ceux qui ſont ſages, de conſiderer la faute des autres.

Toute la ſageſſe ou ſapience de l'homme conſiſte en ce point, qu'il connoiſſe & ſerve Dieu.

Scien-

Science.

Ceux qui ſçavent beaucoup, admirent peu de choſes, & ceux qui ne ſçavent rien admirent tout.

Le ſçavoir eſt pernicieux s'il tombe en un eſprit alteré d'affections perverſes, & tant plus une ſcience ſera ſainte, & plus portera t'elle de nuiſance, ſi elle eſt en l'entendement d'un méchant homme.

Il n'y a choſe plus excellente que les Peres, & les Meres puiſſent bailler à leurs enfans, que les études des bonnes ſciences, lesquelles ſont apelées liberales, pour autant qu'elles rendent l'homme libre de tout gain vilain, & deſhonneſte, & de toute volupté deſordonnée.

Les ſciences ont beſoin de la force des Princes pour leur repos, & les Princes de la faveur des ſciences pour leur reputation.

Ces deux excellentes ocupations, l'exercice des armes, & l'étude des bonnes letres, ne ſe detruiſent pas l'une l'autre, au contraire elles s'entr'aydent quand elles ſe rencontrent en de grandes

des ames, & en des eſprits du plus haut étage.

La ſcience qui ne ſe reduit pas en acte, & qui ne ſe manifeſte point eſt inutile, & d'étre ſeulement pour ſoy, c'eſt vouloir n'étre pour perſonne.

L'experience ſans ſçavoir opere tousjours, ou comme temeraire, ou comme craintive, mais ces deux qualitez jointes banniſſent la crainte, & empêchent la temerité.

Tâchez d'étre ſçavant, non pour en faire montre, ny pour couver quelque laſcheté ſous ce nom magnifique: ains à celle fin d'étre tant mieux reſolu contre tous accidens, quand vous metrez la main aux affaires. *Tacite.*

Deſirer ſçavoir plus qu'il ne convient, eſt une ſorte d'excez. *Seneque.*

Secret.

Si tu veux qu'une choſe ſoit tenüe ſecretement, ſois le premier qui tienne ſilence.

La principale regle du ſecret eſt de ne dire à un autre, ce qu'on ne veut qu'un tiers ſache.

Sedi-

Sedition.

Rien n'apaiſe plus tôt la ſedition, & mutinerie, que la preſence du Prince.

C'eſt une mauvaiſe pratique, que ceux qui ont plus de part dans un mouvement, ont la meilleure recompenſe dans l'acommodement.

Durant la ſedition une Cité ne peut étre heureuſe.

C'eſt une maxime en matiere de conſpiration, de ne rien mettre par écrit, tout y doit aller de bouche.

Tel a le pouvoir de commencer le trouble, & de donner le branle à la machine, qui ne la peut arreter quand elle eſt émüe; & il eſt fort aiſé de metre le feu à un arbre, mais quand il paſſe de branche en branche, & que toute la foreſt eſt embraſée, il n'y a plus de moyen de l'éteindre, & volontiers ceux qui l'ont allumé demeurent parmy les cendres.

Les ſeditieux ſont d'ordinaire du peuple, prompt à la colere, violent aux nouveautez, abatu en ſes peines, & âpre à ſes vengeances. *Max. Tyr.*

Les complices d'une conſpiration doi-

doivent conſiderer que les Princes promettent tout pour découvrir la conſpiration, & ne ſe fient jamais des conſpirateurs, & ſi bien ilz les favoriſent pour quelque tempts, la haine qui ſuit apres en eſt plus violente ; & irreconſiliable. Ilz ſe ſervent des hommes comme les laboureurs des abeilles, leſquelles, apres qu'ilz en ont tiré le miel, & la cire, les chaſſent, avec le feu & la fumée.

Quand il y a quelque ſemence de diſſention entre les Provinces d'une Republique, & les villes meſme l'une contre l'autre, le repos, & l'oiſiveté en donne aiſement l'accroiſſement, au lieu qu'en temps de guerre la crainte des ennemys tient un chacun en devoir, union, & toute intelligence.

Les villes commencent hardiment une mutinerie : mais l'executent mollement quand elles trouvent du contraſte, & font tousjours plus de bruit, que de fruit.

Les flammes de rebellion devorent ceux qui les cüident allumer.

Les ſeditions dont on ne peut découvrir le commencement, ſont les plus dangereuſes.

Il faut aller au devant de la ſedition, car les ſeditions, & revoltes populaires étant diſſimulées par le Magiſtrat, ou ſuperieurs qui y doivent remedier, prennent un grand accroiſſement ; & pourtant faut il accabler & ſuffoquer les remueurs ſous leurs remuemens.

Toutes les pratiques corrompantes, corruptibles, & corrompües qui faiſoient des amis au prujudice du Public, en ſont eloignées, illicites, & injuſtes.

La correction d'une mutinerie populaire requiert des exemples, & moyens commodes à l'état du temps, & à la diſpoſition de l'humeur du pais.

Il faut tousjours aller au devant de la ſedition, car ce poiſon coule inſenſiblement par les oreilles, & penetre juſqu'au cœur, ſi les remedes ne ſont auſſy prompts que le mal eſt ſoudain, il paſſe tousjours en furie, & cauſe d'étranges revoltes.

En matiere de ſeditieux, un belitre eſt plus hardy à faire, & à parler qu'un homme de qualité.

En une revolte generale, il faut punir les chefs des ſeditions, & pardonner au reſte.

Il

Il avient tousjours que ſous le regne d'un Roy enfant, & d'une femme, & meſmement étrangere, pluſieurs factions, jalouſies, & troubles prennent naiſſance. *Girard.*

Sepulture.

Encor que la nature ait porvû à ce que perſonne ne meure ſans ſepulture, les hommes toutesfois y penſent curieuſement avant que mourir, & eſtiment que comme la gloire conſerve la reputation de la vie, la ſepulture garde la ſouvenance du corps. *Seneque.*

C'eſt peu de cas que de perdre la ſepulture. *Virgil.*

Servitude.

Soufrir le joug de ſervitude eſt choſe dure, deteſtée, & inſuportable à chacun, & n'y a ſi méchant qui ne ſe fache étrangement d'avoir qui luy commande.

Un bon ſerviteur doit accommoder ſes volontez à celles de ſon Maitre, quand les volontez ſont raiſonnables.

Comme il eſt impoſſible qu'une ame habite en deux corps : auſſy ne peut un ſer-

ſerviteur bien ſervir à deux Maitres.

Il faut que le ſerviteur ſache plus qu'il ne dit.

Servir pour acquerir, eſt vendre ſon ſervice.

Severité.

Une grande ſeverité détruit au lieu d'édifier, & qui veut étre aimé ſans aimer, reſſemble à celuy qui veut alumer un *flambeau* avec une torche éteinte.

Sobrieté.

La ſobrieté eſt mere des conſeils ſalutaires, d'autant que les yvrongnes ne valent rien en conſultation.

Soldat.

Pour donner courage aus ſoldats il leur faut faire part du butin des premieres victoires : ainſy Camille donna aux ſoldats la depoüille des Volſques. *Tite Live.*

Jamais ſoldats commandez par un chef de peu de creance, & de petite autorité, ne virent proſperer leurs armes ; car le mépris de leur chef les emporte en

en une insolence debordée, dont s'ensuit leur totale destruction.

C'est l'humeur des gens de guerre, qu'ilz aiment les soldats, & ceux qui d'ordinaire n'ont pas beaucoup à faire en leurs maisons courent apres un brave gendarme, reconnoissans que l'humeur d'un tel n'est pas de les laisser sans besongne, mais qu'en quelque part qu'il soit il aura du changement, naturel desir de ceux qui en paix meurent de faim.

Ces soldats sont propres, & profitables à la guerre, lesquels sont resolus, ou de vaincre, ou de mourir.

Il y a peu de loyauté, & moins de pieté aux gens de guerre.

Il n'y a que les paroles douces, & courtoises qui atirent les soldats.

Le bon soldat se fait en l'enseignant, & exerçant à la guerre.

Le grand nombre de soldats ne sert de rien, où manque un bon, & sage Capitaine.

L'Empereur Probus se repentit d'avoir dit que les soldats n'étoient pas necessaires, quand ilz n'avoient point d'ennemys. *Pomp. Lætus.*

Ceux qui à la chaſſe, où combatans corps à corps ſont hardis & vaillans, ſont lâches dans les batailles.

Les ſoldats ne veulent pas hazarder leur vie, ou c'eſt avec bien peu de plaiſir, pour celuy qui ne daigne pas faire un pas pour les voir mourir.

On ne doit pas plaindre, mais conſoler les amis des bons guerriers trépaſſez. *Pericles.*

Mauvais ſoldat eſt celuy qui marche la larme à l'œil apres ſon Capitaine. *Senque.*

Quoy que Valens ne chatiat pas ſur le champ le méfait de ſes ſoldats : ſi ne laiſſa t'il pas avec une ſinguliere prudence, d'en accuſer aucuns.

Soupçon.

Les hommes peuvent conſerver leur honneur ſans crime, mais non ſans ſoupçon. Il eſt en eux de ne commetre aucune action contraire à leur devoir, mais d'étre ſoupçonnez c'eſt un point qui depend d'autruy.

Superfluité.

Où eſt la ſuperfluité, là eſt auſſy la convoitiſe, & deſir des richeſſes : mais qui

qui eſt content de ſoy meſme, & du peu qu'il a, eſt plus riche que tous les autres *Juvenal.*

Superfluité, & avarice ſont deux peſtes, leſquelles ont ruiné, & renversé l'Etat des Villes, & Empires. *Live.*

Teſtament.

IL n'y a rien de plus puiſſant, ny de plus religieux, que l'execution de la volonté des mourans. *Quint.*

Quand quelqu'un a nommé ſon ſucceſſeur, autant vaudroit que ſon teſtament fut desja fait.

Tollerance.

La tollerance eſt cauſe de pluſieurs maus, & rend à la fin la maladie plus forte que les remedes

Trahiſon.

La trahiſon eſt aimée, mais les traitres haïs.

Celuy qui braſſe la ruine d'autruy, ſe doit aſſurer que mal ſemblable l'atént, afin qu'il participe à u-

ne pareille infortune.

Le ſervice des étrangers eſt plein d'intereſt ; & de deſſeins particuliers , & ſouventefois de trahiſon , & de perfidie. *Botero.*

Il y a des crimes deſquels il ne faut faire ſemblant qu' apres qu'ilz ſont commis : mais en fait de trahiſon il faut tonner, & foudroyer tout enſemble , & vaut mieux en détourner les coups de loin , que de les atendre , & n'en tenir conte, ny ayant rien de ſi facheux que de vivre touſjours en la crainte des conſpirations, leſquelles plus elles ſont diſſimulées , plus ſe redoublent & renforcent. *Dion. Halic.*

Il faut que l'utilité cede à la ſeureté , le courage à la prudence, & vaut mieux prévenir les deſſeins des traitres , que d'employer la trahiſon pour les ruiner. *Tucid.*

Il ne faut pas atendre que les beſtes venimeuſes ayent mordu pour les tüer, ny que les volontez des traitres ſoient executées, ny que l'on ſoit trahi, avant qu'on ait découvert la trahiſon : quand on eſt arrivé à ce point , il n'eſt plus queſtion de juger du crime , mais de ſe

ſe plaindre de l'imprudence : on ne demande plus le ſecours des loix , on court à celuy des armes ; Il n'eſt plus temps d'accuſer ny de punir , mais de pleurer & de fuir. *Demoſt.*

C'eſt un acte impie & deteſtable de ſoüiller ſes mains , & les baigner dans le ſang de ſa Patrie. *Patrice.*

C'eſt le dernier refuge des traitres de faire tüer les aſſiegeans , quand ilz n'ont autre eſperance de leur delivrance. *Girard.*

Qui vent ſa Patrie , ſe vent ſoy meſme.

Il n'y a meilleure odeur que celle du corps mort d'un traitre , ny rien tant infet , & peſtilent que ſa vie. *Vitell.*

La trahiſon eſt agreable , pource qu'elle découvre le deſſein de l'ennemy, & favoriſe nôtre deſir , mais le traitre eſt hay , pource qu'il n'y a point d'aſſurance à celuy qui a manifeſté ce qui peut étre dommageable , ou ce qui étoit caché.

Tréves.

Les tréves apres une longue guerre ſe convertiſſent ordinairement

en une paix perpetuelle.

Tribut.

Les tributs ſont juſtes, parce qu'ilz ſont neceſſaires, car ilz ſont les nerfs d'un Empire, & pourtant il faut prendre garde qu'en les lâchant, il ne tombe en pieces. *Tacit. Anal.* 13.

Soulager les tailles c'eſt un vray moyen d'aprivoiſer les eſprits les plus farouches. *Tacit.*

Il n'y a choſe qui fâche plus les ſujets qui payent les tributs, que quand ilz voyent que le Prince dépend mal, & à mauvais uſage l'argent qu'il leve ſur eux, leſquels fourniroient tousjours plus liberalement l'écu, qu'ilz ne font les ſous, s'ilz voyoient que leurs deniers ſuffent bien colloquez. *Bodin.*

Quand une fois la porte eſt ouverte aux impoſitions, jamais elle ne ſe ferme, & ce qui ſe leve ſous couleur d'un temps prefix, demeure à perpetuité. *Girard.*

Les Princes qui font grand' levées de deniers ſur leur peuple ſont aucunement excuſables quand ilz les employent en bons uſages, & notamment quand ilz ont

ont cete diſcretion de piller les pillars, & de rançonner les brigans, & mangeurs du pauvre peuple, pour épargner les autres bons ſujets, qui ne ſont de ce calibre là : mais ceux qui font grand' levées de deniers ſur leur peuple, & les employent à mauvais uſage, ne peuvent étre aucunement excuſables en leur avarice, & profuſion. *Bodin.*

Un tribut couvert de larmes, & du ſang du peuple eſt peu heureux. *Plutarque.*

Tromperie.

Qui te fait plus de carreſſes qu'il ne ſouloit, te trompe, ou te voudroit tromper.

Comme tout homme peut tromper, auſſy tout homme peut étre trompé.

Belles paroles, & actes méchans trompent les fous, auſſy bien que les ſçavans.

Chacun eſt troublé & inquieté en ſon bon ſens & eſprit par ſa propre fraude, par ſes méchancetez, forfais, & audace.

Il n'y a perſonne qui trompe plus ſeurement, que celuy qui eſt en reputation de n'étre point trompeur. *Guicc.*

La

La fraude eſt bien ſouvent funeſte à ſon auteur.

Quiconque ſous la douceur des paroles couvre quelque aigreur de tromperie, eſt dautant plus odieux que ſes paroles ſont dorées de l'or ſophiſtique de l'amitié. *Xenoph.*

Le plus ſouvent les fins ſont ſurpris en leur fineſſe.

On doit attendre peu de ſincerité de pouvoir traiter aſſurement, & fidelement avec celuy qui eſt en reputation aupres du monde d'étre acoutumé ſe ſervir en ſes actions de duplicité, & artifice. *Guicc.*

Il faut que ce ſoit une maxime du bon gouvernement, que l'occaſion qui oblige à établir de nouvelles impoſitions étant paſſée, leur continuation paſſe pareillement.

Tyran.

Pluſieurs remarquent les actions des Tyrans : mais perſonne n'oſe ſe preſenter à leur furie en ſon paſſage.

Peu de Tyrans voit on finir leur vie.
Qui ne leur ſoit par le glaive ravie.
Juvenal.

Les

Les Tyrans puniſſent les peuples, leurs paroles, leurs écrits, leurs penſées, leurs volontez, leurs ſonges meſme, tout eſt crime de Majeſté en leurs loix. *Tacit.*

On doit eſtimer Tyrans non ſeulement ceux qui tâchent de reduire les autres en ſervitude : mais auſſy ceux qui ayans la puiſſance ne s'opoſent point à tel effort, & neanmoins portent le titre de defenſeurs de la liberté commune. *Thucid.*

De prendre les armes pour empêcher des tyrannies, c'eſt étre juſte, de les prendre pour exercer c'eſt étre Tyran.

Le premier moyen dont un Tyran ſe pourvoit, c'eſt la fineſſe, le ſecond, la force de ſes armes ; quand celle là ne peut venir à bout de ſon deſſein, celle cy l'execute : c'eſt pourquoy il eſt neceſſaire qu'elles ſe joignent toutes deux pour acquerir, ou pour conſerver.

La tyrannye ſe détruit en deus façons, ou par des cauſes extrinſeques, comme ſont les forces d'un puiſſant ennemy, ou par des principes internes, comme ſont les ſeditions, ou les juſtes reſſentimens des peuples.

Valeur.

LA valeur de ceux qui defendent n'eſt pas ſi grande que celle de ceux qui ataquent, & c'eſt un grand motif pour venir à bout d'une entrepriſe, de ſe propoſer de mourir, ou de l'emporter.

Vanité.

La vanité ſurprend pluſtoſt les eſprits ſubtils, que groſſiers.

C'eſt vanité de prendre vaine gloire en aucune choſe de ce monde, quelque parfaite qu'elle ſoit. *Guevar.*

Vengeance.

Une cicatrice trop violemment gratée ſe rouvre aiſement, & un cœur magnanime ulceré ſe reſſent de meſme facilité d'un outrage, & dédain.

Attens lieu, & temps à faire vengeance, car elle ne ſe fit jamais bien en diligence.

C'eſt une vengeance peu digne d'un grand courage, lors que n'ayant plus rien de libre ſinon la langue, & les penſées

sées ſans effet, il ſe lâche à des ſaillies, & des paroles toutes contraires au ſens commun, & à ſa propre conſcience, & qui par conſequent ne peuvent étre que pures calomnies, qui retombent à la confuſion de ceux qui les proferent.

La vengeance qui ſe fait entre parties inegales eſt injuſte, & n'a rien de generoſité.

Former complainte du tort reçu ne ſert de rien, quand on tâche de ſe vanger les armes au poing, & quand on eſſaye de changer les injures avec le peril de ſes biens, & ſa vie. *Joſephe.*

Qui trop entreprend s'en repent, & le deſir de vengeance eſt un pernicieux conſeiller.

Vertu.

La vertu eſt éveillée par ſalaire, mais la faineantiſe eſt pouſſée, & incitée par ignominie.

La foibleſſe du corps donne ſouvent empeſchement aux exercices de la vertu.

La plus grand part des vivans eſt plus diſpoſée à loüer, qu'à imiter la vertu.

Il n'y a aucun profit à blaſonner des

vertus par la langue, ſi la main eſt pareſſeuſe aux œuvres; pource qu'un homme ne s'apelle juſte par deſirer étre bon, mais pour ſuer & travailler à étre vertueux. *Marc. Aurele.*

Et par fraude, & par vertu on combat ſon ennemy.

Qui de jeuneſſe ne ſe donne au chemin de la vertu, y arrive tousjours à tard. *Flav. Vopiſ.*

Commander à ſoy meſme eſt grand' vertu.

L'envie, & la hayne ſuivent ordinairement la vertu, comme l'ombre, le corps.

Une perſonne ne peut aiſement faillir qui a la vertu pour guide, & la fortune pour compagne.

La vertu n'aſpire jamais aux choſes exceſſives, meſme de deux extremitez, elle tient tousjours le milieu.

Celuy qui n'a autre choſe pour le recommander que les marques, & armoiries de ſes Anceſtres, eſt noble, plus par opinion, que par effet; là ou celuy qui eſt orné de vertu, de la quelle procede ce que vulgairement on appelle nobleſſe, eſt auſſy à bon droit, & legiti-

gitimement eſtimé noble.

Les vertueux ſont tousjours perſecutez par les calomniateurs.

Toutes choſes mondaines periſſent : la gloire des richeſſes & la beauté corporelle s'écoulent & ſe caſſent : mais la vertu reluit, & vit à jamais. *Seneque.*

Qui eſt doüé de vertu eſt poſſeſſeur de toutes ſortes de biens. *Plaute.*

Nulle perſonne n'eſt forcloſe de la vertu qui tend la main à tous, ſans diſtinction de qualité ny de ſexe. *Seneque.*

La vertu eſt tousjours accompagnée de tant de hardieſſe, que les ames genereuſes ne ſe ſoucient point, s'il faut combatre ſur des chevaux, ou ſur des navires, ſur la terre, ou bien ſur la mer.

La vertu eſt la mere de la gloire, & elle eſt ſeulle à qui la gloire eſt düe, & à qui elle eſt bien employée ; car la vertu ne deſire en ce monde autre recompenſe que celle de la gloire, & de la loüange, puiſque la gloire eſt une renommée illuſtre, avec loüange.

Il n'y a rien de ſi haut, ou le bras de la vertu ne puiſſe ateindre, elle reçoit chacun, n'exclud perſonne, & invite tout le monde.

C'eſt

C'eſt une grande vertu que de ſçavoir refrener ſa langue.

L'honneur eſt la plus douce viande dont ſe nourrit la vertu, & en tout Etat bien policé, il faut que la loüange, & la recompenſe ſuive les hauts faits de courage, & de valeur. *Plato.*

Le meilleur heritage que les Peres puiſſent laiſſer à leurs enfans, & le plus excellent patrimoine, eſt la gloire de leurs vertus, & fais illuſtres, laquelle obſcurcir & honnir en degenerant ſeroit grand crime & blâme. *Ciceron.*

Si vous faites bien & vivez vertueuſement, le travail, & le labeur ſe departiront, & le bien fait tant que vivrez vous demeurera; mais ſi vous faites quelque choſe lâchement, & par plaiſir deſordonné, vôtre volupté en un moment ceſſera, & le mal fait vous accompagnera tousjours.

La ſageſſe, vaillance, courtoiſie & liberalité ſont vertus ſeantes, & dignes d'un grand Prince, & general d'armée.

Il faut loüer la vertu en quelque ſujet qu'elle ſe rencontre.

La vertu nous vient au devant, uſe de privauté, paroit en place, ne dedaigne

gne aucun, pourveu qu'il ne ſe repute indigne d'elle. *Seneque.*

Le Prince aprend ſon peuple à ſe comporter vertueuſement, quand luy meſme eſt vertueux. *Seneque.*

L'humilité eſt une vertu qui nous donne une ſi parfaite connoiſſance de ce que nous ſommes, que nous nous mépriſons nous meſmes. *St. Bernard.*

L'humilité eſt une volontaire ſubmiſſion de l'entendement, qui provient de la conſideration de nôtre condition, & de nôtre Createur, en nous abaiſſant autant que nous élevons nôtre Createur. *St. Auguſtin.*

C'eſt aux hommes forts de tant exceller en vertu, qu'ilz n'ayent occaſion de craindre les effors de fortune. *Ciceron.*

Comme l'ombre ſuit le corps, la gloire ſuit auſſy la vertu.

La vertu a cela de propre pour ſa naturelle beauté, que de ſe faire eſtimer, & reconnoitre par tout, meſme aux peuples les plus barbares.

La vertu eſt une conſtante diſpoſition de l'ame, & convenable en ſoy, qui rend loüables ceux eſquels elle habite, étant d'elle meſme, quoy que ſeparée,

digne

digne de loüange, c'eſt d'elle que procedent les bonnes affections, ſentences, effets, & toute action ſainte,& droituriere.

La vertu eſt loüable de ſoy meſme, & ſans icelle rien ne merite d'étre loüé.

Il faut faire quelque fois de neceſſité vertu.

Il n'y a vertu ſi excellente qu'elle n'aye faute de plus qu'elle n'a, pour étre parfaite. *Guevar.*

Quoy que les hommes admirent la nobleſſe, ſi ne nous profite t'elle en rien, & fuſſions nous de la race d'Hercules, ſi nous ne faiſons ce par le moyen de quoy il a été le plus illuſtre, & genereus de tous les hommes, & n'aprenons la vertu, & ne nous exerçons es choſes honneſtes tout le temps de nôtre vie. *Eraſ.*

Toutes choſes, fors la vertu, ſont ſujetes à changement.

Les miſeres de la vie preſente peuvent autant nuire à la vertu, que les broüillars au ſoleil. *Seneque.*

Un homme ou un Prince ne peut poſſeder richeſſes plus belles, & plus honorables, que la vertu, & la juſtice.

Le cours de la vertu eſt plus hatif que

que celuy de l'âge. *Ciceron.*

La vertu a une telle, & ſi grande force qu'elle gagne les courages, meſme des plus brutaux.

Celuy qui a mangé les racines ameres en ſa jeuneſſe, cüeillira auſſy en ſa vieilleſſe les doux fruits de ſa vertu.

L'homme de bien, & vertueux ne change jamais ſes moeurs pour le changement d'air, & de païs, ou pour aucune proſperité, ny adverſité. *Bodin.*

Il n'eſt honeſte, ny raiſonnable qu'on acquiere par or, ou par argent, & par la fortune, ce qui eſt dû, & deſtiné à la vertu; car il faut que celuy qui achete, vende, & la vente des choſes qui ſont düés au merite, fait deſeſperer les gens de bien de parvenir aux honneurs, & ôte l'envie à chacun de bien faire, & de s'exercer à la vertu, quand on voit qu'elle ne ſert de rien pour ateindre aux états, & dignitez. *Girard.*

Les gens de bien doivent tousjours étre conſtans en la vertu, ſans changer, ne varier, non pas meſme quand le ciel leur devroit tomber deſſus. *Horace.*

Bien qu'étre bon ſoit une bonne choſe, ſi eſt ce que quand la bonté n'eſt accom-

compagnée que de quelque autre vertu comme de vaillance, ou de juſtice, c'eſt un corps ſans ame, & interpreté à vice, ou pour le moins tourné à mépris & á moquerie. *Girard.*

Là où il y a large récompenſe de la vertu, c'eſt là où l'on trouve les plus genereus, & hardis à s'employer pour la defenſe de la Republique. *Pericles.*

Tout obeït à la vertu, & c'eſt elle qui dompte toutes choſes. *Saluſt.*

Verité.

Un Hiſtorien eſt autant criminel en couvrant la verité, comme en publiant le menſonge.

C'eſt choſe tres certaine que l'homme qui n'entend plus de veritez, doit atendre bien toſt toute ſorte d'adverſitez, & il arrive d'ordinaire que celuy qui a commencé à faire le mal par flaterie d'autruy, perit en ſe flatant ſoy meſme.

Il n'y a moins de faute à ne pas connoitre la verité, qu'il y en a à la mépriſer apres l'avoir connüe. *Chriſoſt.*

La verité engendre la haine.

La plus grande faute qui ſoit en un hom-

homme vertueux, eſt d'étre court & brief en veritez : & la plus grande vilenie qui ſoit en un homme vicieux, eſt d'étre prolixe en menteries. *Guevar.*

L'enfance, le ſommeil, la ſotiſe, le vin, & le devoyement de ſens ſont de telle maniere, que ſouvent de ces choſes s'en tire la verité. *Ciceron in top.*

L'effort,& vigueur de la verité a touſjours été ſi grand que jamais il n'y a eu machinations, ruſe, engin, ny art humain qui l'aye pû ſubvertir, & accabler : & bien qu'elle n'aye en ſes cauſes aucun avocat, ou defenſeur, ſi eſt ce que d'elle meſme elle ſe defend gaillardement. *Ciceron.*

Il n'y a point de danger de ſuprimer la verité, quand la confeſſion nuit. *Herod.*

Il vaut beaucoup mieux celer une petite verité, que de troubler une paix generale.

Un Monarque qui ſe gouverne par les reſolutions d'autruy, voit les fautes non pas comme elles ſont, mais comme on les luy repreſente.

La verité perd une grande partie de ſon eſtime,ſi elle eſt denuée d'éloquence.

Vice.

Vice.

Il n'y a rien de plus monſtreux, voire de plus ſcandaleux, que celuy qui eſt maitre d'enfans, ſoit diſciple des vices. *Marc. Aurel.*

Les vices s'aprènnent aſſez ſans precepteur, & ne ſe peuvẽt oublier ſans chatieur. *Guevar.*

Une meſme faute ſe pardonne malaiſement pour la ſeconde fois.

L'extrême, & accomplie borne de méchanceté eſt, ſe moquer de ceux que tu as affligez.

La peine du peché eſt adherente au peché meſme.

Il faut pardonner les pechez, mais les crimes comme monſtres abominables doivent étre étoufez.

C'eſt raiſon qu'on face grande difference entre les fautes qui viennent de nôtre foibleſſe, & celles qui viennent de nôtre malice: car en celles cy nous nous ſommes bandez à nôtre eſcient contre les regles de la raiſon, que nature a empreintes en nous, & en celles là il ſemble que nous puiſſions apeler à garand cete meſme nature, pour nous avoir delaiſſez

laiſſez en telle imperfection, & defaillance. *Montag.*

La méchanſeté ne doit pas ſeulement étre evitée pour les malheurs qui arrivent aux méchans : ains plus tôt pource que jamais elle ne laiſſe en paix, ny en repos, celuy avec lequel elle demeure.

La coutume de méfaire ôte toute crainte à ceux qui entreprennent les forfais.

Les crimes ne demeurent guere long temps cachez.

Les mauvais haïſſent le peché, ou bien s'en gardent, pour la crainte de la peine, & les bons le haïſſent, ou le laiſſent, pour l'amour de la vertu.

Bien que ſecretement la mechanſeté ait commis quelque choſe, ſi ne pourra t'elle jamais tant faire, qu'elle, ny que ſon forfait ne ſoient découverts : car ſouvent on ſoupçonne, premierement, les forfais des méchans, puis le bruit commun les publie, apres cecy l'accuſateur, enfin le juge, & pluſieurs encor qui ſe decellent, & accuſent eux meſmes.

La malice boit elle meſme la plus grande partie de ſon venin.

Les

Les vices ſont de telle qualité, que quand ilz viennent, ilz n'ameinent point tant de plaiſir, comme ilz laiſſent de déplaiſir quand ilz s'en vont. *Guevar.*

Quand une offence a été pardonnée il ne faut point r'afréchir un ulcere ſolide.

On impute le plus ſouvent la faute de nos inſolences au vin qui eſt müet, lequel s'il ſçavoit parler ſe defendroit de telle calomnie.

La maladie eſt dangereuſe, & dautant plus mortelle, que le patient qui la ſouffre eſt obſtiné en ſon mal, incapable de conſeil, inſenſible à tous remedes.

Il faut ordonner peine aux méchans, & non moindre aux complices ayans ſuivy le criminel, qu'à ceux qui auront été les chefs, & auteurs de l'impieté, & méchanſeté.

Crates diſoit qu'il étoit impoſſible de trouver un homme qui fut du tout exempt de vice, & que la vie de l'homme ſembloit une pomme de grenade, la quelle il eſt impoſſible de trouver ſi ſaine, qu'il n'y ait tousjours quelque grain pourry.

Il ne ſe faut jamais ſi avant diſpenſer que de faire un mal contre la raiſon, afin qu'on ne ſoit par apres contraint de le réparer avec raiſon : outre qu'en cedant à la neceſſité, c'eſt reconnoitre, & amender la faute, étant un tres beau menage de perdre pour gagner.

Les affections des hommes ſont gliſſantes au mal, & paſſent legerement du tort au vice, & de là aux abîmes, & precipices.

C'eſt un horrible ſacrilege de donner au vice ce qui apartient à la vertu, & à la vertu le partage du vice ; dautant qu'il y a plus de mal d'eſtimer le vice, que de le faire.

Victoire.

Il faut moderer la victoire, & ne la point achever ſur ceux qui mettent bas les armes.

Par l'épée ſanglante l'on obtient victoire en une heure, & pour la conſerver en reputation, eſt métier de la ſueur de toute la vie. *Guevar.*

Quand une bataille eſt gagnée, chacun ſe diſpoſe à ſuivre la fortune du vaincqueur.

C'eſt

C'eſt du victorieux, que le vaincu doit prendre la loy. *Quint. Curt.*

L'ordinaire eſt de tendre les mains au victorieux.

Il faut tousjours trouver quelque artifice, & cautele, pour arreter les armes victorieuſes.

Priere de victorieux, emporte commandement imperieux.

La victoire qui coute cher, eſt plus toſt calamité, que victoire; car il vaut mieux quelque fois ne la gagner pas, que d'acheter cherement la choſe pourſuivie.

Il n'y a victoire plus glorieuſe que celle qui s'acquiert en épargnant le ſang des ſiens, & conſervant l'honneur, & la juſtice de ſa cauſe. *Fabri.*

Celuy ſeul ſe tient pour ſurmonté, qui ſçait ne l'avoir été, ny par ruſe, ny de ſort, mais par vaillance de troupes à troupes, en une franche & juſte guerre. *Montagne.*

Ordinairement apres une heureuſe victoire, toutes les places du pays, ou de la province querellée ſuivent la fortune du Victorieux.

Celuy qui a vaincu ſes ennemys ne doit

doit point faire difficulté de ſe vaincre ſoy-meſme.

Il ne faut ſe ſoucier avec quel apareil on fait quelque choſe, mais combien on effectüe, dautant que le vainqueur eſt plus renommé, que moins il a eu de forces en vainquant, ſecouru de la ſeule vertu.

Le plus beau moyen de vaincre ſon ennemy, c'eſt de luy bien faire quand on le peut.

Il y a plus de gloire, d'honneur, & de valeur à ſe vaincre ſoy meſme, & dompſes paſſions, que non pas de ruer ſon ennemy par terre.

L'ire & la victoire n'oublient aucune eſpece de vengeance.

Quand on a perdu l'original, il ſe faut contenter de garder la copie, & trouver bon tout ce qu'il plait au Victorieux ſans dire mot: *Plutarque.*

Il arrive communement à la conqueſte de quelque ſignalee Ville, ou Etat, que la populace regrete auſſy toſt celuy que n'a gueres il abhorroit.

Il avient peu ſouvent qu'on ſache bien recüeillir les fruits d'une ſignalee victoire.

Celuy la n'eſt vrayement victorieux, qui ne ſçait brider ſon ire, & colere ſouhaitant vengeance.

Il eſt aiſé de vaincre celuy qui ne reſiſte point.

Les Victoires ne ſont entieres, ny parfaites, ſi elles ne le ſont de la main du Prince.

C'eſt une choſe infame que de vaincre ſans commandement du Chef de l'armée. *Joſephe.*

Pluſieurs raiſons nous meuvent à uſer de nôtre victoire moderement : le reſpect de l'indignation des Dieux auſquels tout orgüeil eſt odieux : la crainte de l'envie, & mal-veillance des hommes ; & pource que nous croyons que la miſericorde, & clemence eſt un grand remede pour les miſeres, & calamitez des hommes mortels, la quelle nous voudrions bien impetrer d'autruy en noſtre calamité. *Dion. Halic.*

La victoire ſuit volontiers la plus grande multitude, & ceux qui ſont le mieux équipez. *Cnemus.*

Il ne ſe faut point perſuader qu'ayant gagné une place par force d'armes, les vaincus ayment incontinent

nent le victorieux. *Quinte Curce.*

A la defaite d'une nation pauvre, mais belliqueuſe, il n'y a que des coups à gagner, ce pendant on hazarde l'Etat.

Les vaincus ont un grand ſoulas en leur miſere, s'ilz ont été acablez par la main d'un vaillant homme.

La victoire n'a point d'oreilles.

C'eſt une grand' gloire de vaincre ſans détruire.

La ſcience de vaincre conſiſte à ſçavoir bien uſer de la victoire, ſe prevalant d'une armée victorieuſe, pour ne perdre ny le temps, ny les ſoldats. On ne doit pas leur laiſſer refroidir le courage de peur qu'ilz ne le perdent, & que les ennemys ne le reprennent, & que s'étant remis de leur perte paſſée avec la prevention, ou avec la force, ilz ne retournent avec plus de hardieſſe au combat.

Les victoires ne ſont deſirables qu'autant qu'elles ſont juſtes.

La victoire eſt honorable, quand elle s'acquiert en ſurmontant l'ennemy les armes à la main : mais non celle qui uſe d'inſolence, & de cruauté ſur les

affligez, & miſerables.

Il eſt honteux de voir dompter, & vaincre par les femmes, ceux qui font gloire de vaincre, & combate les hommes. *S. Alexandrin.*

Vie.

Il n'y a vie plus agreable, que de vivre à ſoy, & ſe meſler de ſes affaires. *Platon.*

Jamais homme ne véquit auec tel reglement de raiſon, que l'occurrence des choſes, l'âge, & l'uſage n'ayent tousjours aporte quelque nouveauté, & ne l'admoneſtent de quelque choſe, tellement qu'il ignorera ce qu'il ſe faiſoit à croire de ſçavoir; & ce qu'il a eſtimé le plus excellent, puis apres il le mépriſe. *Terent.*

L'homme eſt ſeulement heureux du quel on loüe la vie en tous lieux, & où nul ne reprend ſa langue. *Guevar.*

Il n'y a felicité égale en cete triſte vie à celle qui eſt en l'homme bien parlant, & qui mene vie honneſte. *Palemon.*

Tres heureux ſont ceux là qui ſuivans le cours de leur vie, la paſſent ou ſans péril en maniant les affaires, où auec hon-

honneur en vivant en repos.

La muſe empeſche de movrir celuy qui eſt digne de vivre.

Au meilleur temps de nôtre vie, la vie meſme nous deçoit, les maux ſortent de tous coſtez, les penſemens nous prennent, les amis nous laiſſent, les perſecutions nous tourmentent, les facheries nous accablent, & les ambitions nous enſeueliſſent. *Gevar.*

Une ſeule journée d'un homme ſçavant a plus de vie, que tout l'âge d'un ignorant, pour grand qu'il ſoit, & comblé des richeſſes du mondé. *Senec.*

Vivons tousjours de telle façon, comme ayans à rendre conte de nôtre vie. *Ciceron.*

L'adoleſcence donne ſignifiance, & montre des fruits à venir, & le reſte des temps, & ſaiſons de nôtre vie ſont accommodez, & pour moiſſonner, & pour recüeillir, & lever ce qu'on tire de profit de cet âge. *Cat. l'ancien.*

C'eſt folie de ſe plaindre de la vie, & ſe fâcher de ſa fin, d'autant qu'il ſe faudroit plustoſt fâcher en la naiſſance qui produit l'homme mortel, que non pas en la mort qui le rend immortel.

Avoir

Avoir longue, ou briefve vie, n'eſt ſinon venir toſt, ou trad à la ſepulture. *Guevar.*

La vie de l'homme eſt ſemblable au fer, lequel ſi on met en œuvre, vray eſt qu'il s'uſe, mais s'en enſuit une ſplendeur & beauté; au contraire ſi on ne le met en œuvre, la roüille le conſume, & le ronge, autant en eſt il des hommes lesquels en s'exerçant ſe conſument honneſtement, mais s'ilz ne s'exerçent, la laſcheté, & ſetardiſe leur aporte plus de dommage, que ne fait le travail. *Caton.*

Ceux la ſont inſuportables qui ne pouvans rendre conte de leur vie, la demandent aux gens de bien, & ayans une poutre en l'œil, ne peuvent ſouffrir un feſtu en celuy des autres.

Celuy eſt bien afamé de la vie, qui refuſe la mort, apres que tout eſt mort pour luy. *Senec.*

Ceux qui ont employé leur vie pour la Republique, je ne penſay onc ſans faillir qu'ilz fuſſent morts, ains pluſtoſt qu'ilz ont acquis l'immortalité.

La vie des hommes eſt une lampe expoſée au vent, & qui pour peu de vent qu'il

qu'il face, eſt incontinent éteinte.

C'eſt un grand plaiſir que de vivre tout ainſy qu'on parle, & de paſſer tellement ſa vie, que les mœurs correſpondent à la parole. *Ciceron.*

Rien n'eſt ſi ſeant à la vie humaine, ny plus commode pour vivre heureuſement, que de paſſer la vie avec des gens de bien, & de joyeux naturel, & les quels nous aiment.

Les cheveux blancs, ny les rides en la face ne ſont pas ſoudain priſer, & reſpecter l'homme, ains ſa vie glorieuſement paſſée luy aporte les derniers fruits de ſon autorité. *Caton.l'ancien.*

Les Poëtes ont faint pluſieurs choſes, afin que nous viſſions es autres perſonnes peintes nos propres façons de faire, & empreinte l'image de nôtre vie ordinaire.

Les ordures, & ſaletez de nôtre vie ne peuvent étre netoyées, & purgées avec une parole injurieuſe. *Ciceron.*

Quiconque a apris de vivre franc & libre, tout faix luy peſe, & tout lien le ſerre.

Les vieillards doivent tellement vivre, qu'ilz montrent un patron de bien

paſſer la vie à la jeuneſſe.

L'homme ne ſeſoucie combien il vit vertueuſement, ains eſt ſoigneux de la ſeule longueur de la vie, quoy qu'à tous peut avenir de bien vivre, mais de vivre longuement nul ne ſe le peut promettre.

La briéveté de la vie eſt aſſez longue pour l'employer à bien vivre. *Ciceron.*

La vie humaine ſans amitié ne ſemble autre choſe qu'un triſte veufâge deſtitué de la principale douceur qu'on puiſſe recüeillir en la ſocieté humaine. *Plutarque.*

La plus part des facheries qui rendent la vieilleſſe odieuſe procede de l'intemperance de la vie.

Une vie de roſes produit une mort d'épines.

La vie de l'homme ſans letres eſt ſa mort, & ſepulture.

Tant que nous vivons ſerviteurs du monde, nous deſirons tout, nous eſſayons tout, nous procurons tout, puis tout vû, & gouſté, tous, de tout nous fâchons, & ennuyons.

La vie politique eſt le train que nous ſuivons, meſlez en la ſocieté des hommes, pour le mutuel uſage, & profit

profit les uns des autres.

L'on vit de telle ſorte aujourdhuy que pluſieurs ont plus de ſoin de leur réputation devant les hommes, que de leur conſcience. *Pline.*

Vigilance.

La vigilance eſt une ſi bonne qualité, & tellement neceſſaire à nôtre ſalut, que Dieu nous la recommande en pluſieurs endroits, tant du vieux que du nouveau teſtament, & la vigilance eſt une des plus belles parties qu'un homme ſage ſçauroit poſſeder.

La vigilance dans les affaires, c'eſt ce qui cauſe d'ordinaire les bons ſuccez, elle ne laiſſe point d'action pour petite, ou inutile qu'elle ſoit dont elle ne tire de l'avantage, & dont elle ne ſe prevaille.

Ville.

Une Ville bien ordonnée doit vouloir que l'exercice de la guerre ſe practique en temps de paix, & en temps de guerre par neceſſité, & pour l'honneur, laiſſant au public ſeul la pratique du métier de la guerre en l'occaſion.

Les laboureurs ſont peu propres à

manier les affaires de Ville, car quand ilz ſont apelez aux charges civiles ; ilz deviennent ſedicieux, & turbulens, & ſe veulent faire riches du premier coup, renverſant l'état des bons, & vertueux Citoyens, & pour cete cauſe ilz doivent manier les affaires des champs. *Patrice.*

Une bonne Ville ſe peut perdre par une ſeule Poterne ; ſi l'ennemy la trouve ouverte, auſſy cinquante œufs frais, & bons s'infecteront s'il ſont meſlez avec un ſeul püant, & couvé ; ſemblablement par une ſeule trahiſon ſe perd tout le labeur, & tout le ſoin qu'on a eu à garder quelque place. *Marc. Aurel.*

En une Cité deux parens d'autorité en inimitié, font plus de mal, qu'un exercite d'ennemys. *Guevar.*

Violence.

La violence eſt inutile ; où il faut que la prudence paroiſſe. *Herod.*

Jamais la violence ne fut de durée.

Vœu.

Il vaut mieux ne rien voüer, que ne tenir le vœu qu'on a fait à Dieu. *Nicet.*

Volupté

Volupté.

Les grandes actions ne ſe trouvent point avec les delices, & il n'y a rien de ſi peu genereux que la volupté. *Tacite.*

Il n'y a plaiſir, ny volupté mondaine, tant grande ſoit elle, qu'à la longue ne nous vienne à dedain, & contrecœur.

La jeuneſſe eſt ſi volage, & l'homme ſi ſujet à ſoy-meſme, que pour quantité de travaux où il puiſſe étre, il veut tousjours avoir eſpace pour prendre s'il peut ſes propres plaiſirs. *Guevar.*

Utilité.

Pour une utilité publique, il faut oublier une haine particuliere.

Yeux.

PLus les yeux ſe plaiſent à une douce lumiere plus l'eclipſe en eſt facheuſe.

Les yeux de la femme en un moment plus bleſſeroient,

Que mile lances, & autant de dards ne feroient.

Yvrongnerie.

De tous les vices il n'y en a point de plus ſtupide, de plus groſſier, & plus brutal que l'yvrongnerie.

La gloutonnie, & yvrongnerie tüe plus de gens, que ne fait ny le glaive, ny la diſete. *Patrice.*

L'yvrongnerie mere de tous maux, ſœur de luxure, & de l'orgüeil, eſt celle qui aveugle l'eſprit, qui ôte le jugement, qui n'a point de conſeil, qui eſt un atrayant demon, un douloureux poiſon, voire meſme peché doux, & emmielé.

Anacharſis s'emerueilloit de ce que les hommes uſent de petits goublets à l'entrée des banquets, & en la ſortie quand ilz ſont bien ſouls, de grandes coupes.

Zele.

LE zele eſt une ferveur d'eſprit panché à la compaſſion de la nature, au chatiment de la coulpe, & à la devotion de la grace: foüete donc utilement le ſerviteur corrige ſalutairement le fils, & garde ſoigneuſement, & fidelement le mariage, le ſerviteur par chatiment, le fils par compaſſion, & le mariage par devotion.

SEN-

SENTENCES DIVERSES ET MESLEES.

QUI ayant temps, temps atent, perd temps, & temps perdu ne se recouvre jamais.

Six heures dort l'étudiant, sept le voyageur, huit l'ouvrier, neuf tout paresseux.

Je ne vois chose plus inutile qu'un homme ignorant, lequel ne trouve rien bien-fait, que ce qui passe par ses mains.

Les noms ne sont plus selon les choses, car un mauvais dessein s'apelle courage; un manquement de parole, prudence, & une piperie, remise.

Qui paye avant coup, & par avance, trouve tousjours le labeur mal fait.

Que l'admonition soit sans rigueur, & la punition sans transport de colere.

A un foible Vaisseau, tous les voi-

voiles font peur.

Les ſucceſſeurs heritent de la grandeur, & puiſſance de leurs Devanciers, mais ilz ne ſont point obligez à leurs deſſeins, qui n'ont autre but, que la ruine l'un de l'autre.

Il n'y a rien ſi aiſé que de reprendre autruy, mais de montrer l'évidence, & la verité de ce qu'on reprend, & le ſoutenir en face de celuy qui eſt repris, c'eſt une entrepriſe courageuſe, & difficile.

Où la force regne, le droit n'a lieu.

Toute matiere, & prerexte de mecontentement produit ſouvent d'horribles, & pernicieux évenemens.

Les ſonges ſont ordinairement les images vaines des choſes que l'on a veües, & que l'on ſouhaite.

C'eſt choſe mal ſeante de chanter ſes propres loüanges, & ſur tout ſi elle ſont fauces.

Tout vient à point, qui peut atendre.

Qui tient le glaive, peut partager les terres.

Opiniatreté, maladie incurable.

Il n'y a choſe tant difficile, qu'en recherchant on ne puiſſe trouver, & entendre.

Il n'y a choſe tant facile, qui ne devienne difficile, ſi tu la fais par contrainte.

Il arrive ſouvent que pluſieurs chiens querellant un os, ſe prennent à la gorge, tandis que le ruſé l'emporte au loin.

Quelque fois on craint ceux qui craignent.

On quite ſouvent un beuf, pour prendre un œuf.

Ce n'eſt pas honte d'étre ſoupçonneux, & avoir l'œil ſur ceux qui vous en veullent : mais c'eſt grand' honte d'étre trompé, & de perdre par ſa faute, mais les ſoupçons ſe doivent prendre par mediocrité, car l'étre trop, n'eſt pas bon. *Philip. de Com.*

Les choſes de ce monde ſont peu ſtables. *Phil. de Com.*

On ne connoit les fautes que quand elles ſont faites, pourtant il eſt bon de les remarquer, afin de s'en faire ſage.

Il fait bon pêcher en eau trouble.

Il faut tousjours tâcher de faire d'une pierre pluſieurs coups.

Un bon Cuiſinier apreſte à chacun ſa ſauce ſelon ſon goût.

De deux mauvais chemins, le plus ſur, & plus aiſé ſe doit ſuivre.

Il

Il y en a qui font ſemblant de ne vouloir ce qu'ilz veullent. *Seneque.*

Les conjectures ſont faciles par la conſideration des choſes paſſées, ſur les quelles on diſcourt clairement de l'avenir. *Polib.*

Celuy ne peut avoir l'ame en repos, ou à ſon aiſe, lequel craint ce qu'il ne peut éviter.

L'or mis en œuvre, quand il eſt jetté au feu, perd bien ſa façon, mais le poids demeure.

Il faut plus toſt conſerver le ſien, qu'uſurper celuy d'autruy. *Ariſt.*

La Majeſté, & l'amour ne ſont pas bien d'acord dans un meſme trône.

Celuy là n'eſt pas miſerable qui obéit à ce qu'on luy commande, ains celuy qui le fait par contrainte. *Seneque.*

Nul bien ſans peine.

L'on ne ſe repent jamais de parler peu, mais bien ſouvent de trop parler. *Philip de com.*

Chacun eſt communement plus aueugle en ſon propre fait, qu'en celuy d'autruy. *Bias.*

Il eſt preſqu'impoſible qu'un jeune enfant ſoit vicieux en ſes mœurs, ſi par rigoureuſe diſcipline il a été bien nour-

nourry. *Guevare.*

Les Antiens ne firent jamais état, & ne se soucierent onques de l'infraction des traitez, quand ilz prenoient otages: car les Otages sont garans de la promesse, & celuy qui a bon garand se plaindroit à tort, si son debiteur luy manquoit de promesse.

Les personnes qui ont desja gousté le monde, ont plus d'inclination à la terre qu'au Ciel.

Celuy qui ocupe injustement l'autruy peut justement étre privé du sien, & celuy qui ne donne au plus fort ce qu'il luy apartient, se met en hazard de perdre tout ce qu'il a.

L'on ne peut presumer aucum consentement en ce qui n'est jamais entré en la pensée. *Tuber.*

Il est aisé de defier, mais qui se presente pour soutenir son défi en face du defié, doit avoir les armes bien à main, & faire bouclier du droit de sa querelle.

Des choses desquelles apres étre faites, on ne se peut repentir, est besoin, avant les commencer, d'un meur & long conseil. *Demetrius.*

Mal auisé qui va donner de la teste

ſte contre la pierre qu'il peut éviter.

Frain doré ne rend le cheval meilleur.

Il ne ſe faut ſervir de celuy qu'on a offenſé.

On a paroles humbles, & reverence de gens qui ſont en crainte. *Philip de Com.*

Il n'y a rien qu'une reſolution determinée à ſoufrir, & à travailler n'obtienne. *Polib.*

Le grand nombre eſt inutile aux grands traitez, & avec cela tousjours dangereux d'y employer les jeunes gens, qui comme nouveaux ingenieurs dédaignans volontiers de paſſer ſur les brizees des vieux, ſe plaiſent de faire toutes choſes, auſſy jeunes que leurs eſprits ſont nouveaux, auſſy legers qu'ilz ſont pleins de vent, & de fumée.

La plus part des hommes ont naturellement l'œil à s'accroitre, ou à ſe ſauver, ce qui les fait aiſement tirer du côté des plus forts. *Philip. de Com.*

De prime abord les traits du viſage découvrent l'interieur des paſſions.

Il eſt tres juſte que la vierge qui ſans contrainte a promis en public d'étre chaſte

chaſte, le ſoit encor en ſecret par force, ou autrement. *Guevar.*

Il n'eſt hors de raiſon que ceux qui ont dévoré autruy, s'entremangent eux meſmes en ſuite.

C'eſt acte de Philoſophe, ſçavoir quand on doit parler, & quand on ſe doit taire. *Macaut.*

La chair ne ſent point tant une grieve bleſſure, comme l'ame ſent une mauvaiſe parole : car il n'y a muſique tant harmonieuſe à l'oüye, comme les bonnes paroles ſont plaiſantes au cœur.

A celuy qui ſouhaite fort une choſe la viteſſe meſme luy ſemble tradive *Plaute.*

Il eſt bien plus aiſé de conquerir les Provinces, que de les conſerver ; car on les ſubjugue par les armes, mais on les maintient par la juſtice.

Celuy qui chemine en integrité, s'il a juré fut ce à ſon dam, il ne fauſſera point ſon ſerment.

Quand lés piez ſont une fois coupez, ilz ne reietent jamais plus.

Le vaſe ſe reſſent tousjours de la liqueur, dont il eſt du commencement abreuvé.

Un grand bien ne peut arriver trop tard.

Ce

Ce n'eſt pas moindre faute de faire quelque choſe contre le gré du temps, que contre l'ordre de la raiſon.

Souvent ſous habit vil, eſt caché treſor gentil.

N'aye jamais l'œil en letres, ny main en bourſe, ny l'oreille en ſecrets d'autruy.

C'eſt une choſe naturelle de prendre un repos neceſſaire, apres un grand travail.

Quoy qu'il ſoit ſouvent profitable de dire toſt, toutefois il eſt plus utile de prendre temps pour y penſer, afin que mieux à propos, & plus ſerieuſement on propoſe ce qu'on veut dire. *Ciceron.*

Bien ſouvent faut il quiter par la force, ce qu'on ne veut par amitié.

Il vaut mieux prevenir que d'étre prevenu.

Plus haut exaucez ſont les Cedres, plus ſont ilz expoſez à la violence des tempeſtes.

Les grands vanteurs ſont de petits faiſeurs.

Les habits impudiques, & laſcifs ſont proprement les marques, les ſignes & les truchemens d'un cœur adulutere, & paillart. Ceux

Ceux qui ſe hazardent à corriger les choſes incorrigibles, montrent que le mal eſt plus puiſſant, que leur remede, & qu'il y a des choſes tellement envieillies & enracinées, qu'ilz ſe travaillent en vain de les vouloir arracher.

Les plus extrêmes devoirs, & les plus juſtes promeſſes ſont tousjours bornées de cete condition, s'il n'y a rien qui empeſche, & ſi les choſes n'ont point changé d'être.

C'eſt choſe honteuſe de blanchir à la cour, de vieillir en tumulte, & de mourir en ambicion.

Il faut paſſer le temps ſans le perdre.

Es choſes ou il n'y a point de recouſſe, le meilleur remede eſt de ne s'en point ſouvenir.

Le chaſſeur pourſuit le liévre au chaud, & au froit, & durant les plus grandes incommoditez qu'on puiſſe recevoir: mais ſi toſt qu'il a fait ſa priſe, il n'en fait point de conte, & court apres une autre.

C'eſt une choſe également difficile, de vivre ſans reprehenſion, ſans ennemys, & ſans envie.

Chercher le port du ſalut, eſt la parfaite

faite meditation du ſouverain bien. *Jambl.*

Ce n'eſt rien de bien commencer qui ne perſevere, & les actions ſe conſiderent par la fin.

Qui veut plaire à pluſieurs, deplaît aux ſages. *Camblic.*

On ne trouve perſonne qui veüille adopter les douleurs, ny les plaintes d'autruy.

Il faut tellement exercer les corps, que nous facions de ſorte qu'ilz obeiſſent à conſeil, & à raiſon, qu'ilz metent les affaires à execution, & ſouffrent tous travaux.

De la maniere de vivre d'un chacun on peut inferer ce qu'il a fait, & ce qu'il n'aura pas fait.

Il faut tousjours craindre ce qui n'eſt point craint.

C'eſt contre tout devoir, que pour l'étude des letres, on ſe détourne de manier les affaires.

Le feu, la pluye, la fumée, & la femme ſans raiſon chaſſent l'homme, & le jettent bien ſouvent hors de ſa maiſon.

Tout intreſt particulier doit ceder au public

Ne

Ne te fais plus familier que de raiſon à perſonne, tu en ſeras & moins joyeux & moins triſte.

Il faut ſouffrir ce qu'on ne peut amender.

Les meres favoriſent ſouvent les fautes de leurs enfans, & coutumierement les ſuportent es ennuits qu'ilz donnent à leurs peres.

Qui voit bruler la maiſon de ſon voiſin doit pourvoir à la ſienne.

Il avient ſouvent que ceux qui deſirent ardemment quelque choſe, s'imaginent qu'elle eſt trop aiſée à faire, ou à obtenir, & éprouvent ſouvent le contraire.

Il faut penſer de longue main aux choſes qui peuvent avenir, vû que cete ſeule penſée diminüe, & afoiblit grandement toute facherie.

Les feux mépriſez reprennent ſouvent leur force.

Il ne faut pas que les ignorans parlent, pendant que les ſçavans ſe taiſent.

Des paroles on juge ordinairement de l'inclination.

Comme les choſes ſont humaines, il n'y a rien qui leur ſoit donné de perpetuel en ce monde.

Les

Les Pirates ataquent tousjours les bateaux qui ſont pleins, & riches, demeſme les méchans tiennent les gens de bien pour le blanc, & la bute de leur malice.

Il ne faut point guerir le mal par le mal, ny releur les ruines publiques, par celles des particuliers. *Herod.*

Celuy la ſe refuſe ſoy meſme, qui demande des choſes impoſſibles.

La choſe tenüe cede à celuy qui la tient.

On trouve pluſieurs perſonnes qui ont plus de jactance que de vaillance.

Il ne faut donner deux fois contre un meſme écüeil.

Apres qu'on a couru long temps les vagues & les champs, il faut prendre port, & ſe rendre au logis.

Qui a compagnon a maitre.

Il eſt plus aiſé d'émouvoir une choſe deſja ébranlée, que celle qui tient ferme, & n'a point encor été émüe. *Ariſt.*

Quand on continüe ſes fautes, & qu'on abuſe du pardon, la derniere paye pour toutes.

Une famille ne ſe porte jamais bien de la quelle les gens ſont conduits plus toſt par crainte, que par douceur, & amour. *Patr.* Con-

Connois l'homme tandis qu'il vit, & étant mort repoſe toy, & le laiſſe en paix.

Il avient ſouvent que nous ſommes plus âpres à connoitre les vices d'autruy que les nôtres propres, & les hommes ſont ne plus ne moins que les yeux, les quels voyent bien ce qui eſt à l'entour d'eux, mais ne ſe peuvent pas voir eux meſmes. *Patrice.*

Qui fait ce qu'il ne doit, luy avient ce qu'il ne croit.

Il eſt également dangereux de faire tout de ſa teſte, & de ne rien faire que par celle des autres.

Qui nourrit le ſerpent au ſein, eſt aprés payé de venin.

Il n'y a rien de ſi bas, qu'un long travail, & une ſoufrance invincible n'éleve auec le temps.

La vieilleſſe aporte ordinairement comme par inventaire, toutes les ruines & imperfections de la nature.

Les particuliers ne doivent plus ſçavoir que la loy meſme. *Plat in polit.*

Le ſervice du Prince, & la charité envers la Patrie, eſt de beaucoup preferable à tout reſpect d'amitié, d'allian-

ce , & de parenté.

Il y a de l'avantage de traiter piece à piece, car en faiſant comme cela on eſt aſſuré d'avoir ſon conte, partie par neceſſité, partie par bienſeance, & courtoiſie.

En toute reſolution, le jour ſuivant eſt le precepteur du precedent.

Cete façon de parler qui eſt fondée ſur l'autorité des Anciens, & iceux ſignalez, & illuſtres, a je ne ſçay quoy de plus grave & de plus autorizé que les autres. *Ciceron.*

Il ne faut jamais marchander la peau de l'ours, que la beſte ne ſoit priſe, ou morte.

Il faut faire bonne mine en mauvais jeu.

On peut bien faire quelque fois d'un beau Royaume, un deſert, & d'une grande foreſt, un buiſſon.

A bon demandeur, bon refuſeur.

Il ne faut point batre les buiſſons, afin qu'un autre prenne les oyſeaux.

Pluſieurs ſçavent perdre leurs biens, mais ilz ne ſçavent pas les donner.

Un changement inconſideré eſt de dangereuſe conſequence.

Il

Il ne faut jamais remettre à l'avenir, ce que pouvons preſentement accomplir.

Qui ne ſçait diſſimuler, ne ſçait regner.

On amaſſe des biens, & ſouvent on ne ſçait qui les recüeillira.

La conſolation des miſerables, eſt d'avoir pluſieurs compagnons.

Pour ſuader, & induire à croire, il n'y a rien de plus puiſſant que l'autorité. *Ciceron.*

Souvent ce que tu n'atens point, avient plus toſt que les choſes atendües.

Platon ne vouloit point que les étrangers fuſſent égalez aux Citoyens.

Le vin vieux, la vieille monnoye, & les vieux amis emportent le pris.

Nous ne devons laiſſer écouler nos profits, pour les bailler aux autres, nous en ayant à faire: mais que chacun taſche de faire à ſon avantage, ſans toute fois prejudicier à autruy. *Ciceron.*

Il faut du commencement reſiſter aux maladies: car c'eſt trop tard de chercher conſeil, quand le mal, par trop atendre ne peut étre remedié. *En latin.* Principiis obſta, ſero medicina paratur.

Tel ſouvent fait le fâché, qui voudroit bien étre apaisé.

Il eſt ſouvent plus difficile de ſe bien gouverner en une grande proſperité qu'en l'adverſité.

Ceux qui veullent maitriſer les conſciences en cuidans conqueſter le ciel, perdent ſouvent ce qu'ilz poſſedent en terre.

Il eſt plus ſur obeir, & prendre conſeil que le donner.

On ne trouve ordre ſi ſaint, ny lieu ſi ſecret, au quel n'y ait tentations, ou adverſitez.

Pour ôter la maladie, il faut ôter la cauſe d'où elle procede. *ce qui ſe dit par ce proverbe.* Joyeuſe veſprée aporte triſte matinée.

Aſſez tôt, ſi aſſez bien.

Non ſans cauſe les joüeurs ſont comparez aus chiens enragez, pour ce qu'a touts ceux qui s'aprochent d'eux, & s'allient en leur compagnie, ilz font perdre la conſcience, l'honneur, & les biens. *Guevar.*

L'Epargne eſt le premier gain.

Il eſt quelque fois profitable de ne pas ſçavoir l'avenir; car c'eſt grand' miſere

ſere de ne rien gagner en ſe tourmentant. *Ciceron.*

Entre treſor caché,& couverte ſcience.
On ne ſçait bien connoitre aucune diference.

Qui bien donne, cher aſſez vend.
Si vilain n'eſt celuy qui le prend.

L'excez du vin aporte l'oubliance de tout ce qui ſe doit faire. *Xenophon.*

Il vaut mieux étre ſeul, que mal acompagné.

Alexandre le grand diſoit qu'il n'étoit pas moins obligé à Ariſtote ſon precepteur, qu'à Philippe ſon Pere, pource que ſi ſon Pere luy avoit donné le commencement de vivre, Ariſtote luy avoit baillé la maniere de bien vivre, la quelle il eſtimoit devoir étre preferée à la vie.

Solon ſe glorifioit ordinairement qu'il envieilliſſoit tous les jours en aprenant quelque choſe. *Caton. l'an.*

Toutes choſes ont leur temps, & ſaiſon. *Mont.*

Il eſt plus fâcheux d'étre privé de ce qui eſt permis, & promis, que des choſes eſperées. *D. Halic.*

L'unité eſt le principe, & la racine

d'une Republique.

Il ne faut pas tant donner à ſaint Pierre, que ſaint Paul demeure derriere.

En matiere de honte, il n'y a que la premiere pinte qui ſoit chere.

Miſerable eſt la vieilleſſe, la quelle n'a que le babil pour ſe defendre. *Cat. l'ancien.*

C'eſt un grand revenu que l'épargne.

Les inconveniens ordinaires ne ſont jamais legers, ilz ſont continuels, & irreparables, quand ilz naiſſent des membres du menage continuels, & inſeparables. *Mont.*

C'eſt pitié d'étre en lieu où tout ce que vous voyez vous enbeſongne, & vous concerne. *Mont.*

On doit prendre femme de bas lieu, ſans grande ceremonie, afin qu'au lieu d'une femme, l'on n'amenaſt chez ſoy une maitreſſe. *Chilon.*

Les jours es quels nous ſommes gardez, & preſervez de quelque peril, & danger, ne nous doivent étre moins plaiſans, & remarquables, que ceux auſquels nous naiſſons: d'autant que la lieſſe, & le plaiſir du ſalut eſt certain; là où la condition de nôtre naiſſance ne l'eſt pas

pas : joint que nous naiſſons ſans avoir ſentiment, ny aprehenſion quelconque, là où étans preſervez, nous en ſentons un grand contentement. *Ciceron.*

Nous ne ſommes pas ſeulement nais pour nous meſmes, entant que la Patrie requiert une partie des profits de nôtre naiſſance, & les amis une autre. *Plat.*

Qui boit vin, boit ſang : & qui boit eau bouillie, boit flegme.

Nul ne ſçait quel ſera l'état de ſon corps, je ne dis pas d'icy à un an : ains ſeulement juſqu'au ſoir.

C'eſt une choſe de grande importance de voir qui ſont ceux que chacun oit tous les jours en ſa maiſon, & avec leſquels il parle de ſon enfance, & de voir comme les Peres, les precepteurs, & les Meres leur parlent, & les inſtruiſent.

Les remedes pris hors de ſaiſon empirent le mal. *Tacite.*

On ne voit jamais ſi bien briller les étoilles, que pendant les tenebres de la nuit.

On doit étre prompt à oüir, mais tardif à parler.

Dificilement ſe diſſimule, ce qui exceſſivement ſe deſire. *Guevar.*

Rendez les biens d'autruy, ſi vous voulez poſſeder les vôtres en paix.

Il n'eſt en la puiſſance d'aucun de ſçavoir quels naiſſent les enfans : mais il eſt bien en nous de les rendre gens de bien, en les bien inſtruiſant.

C'eſt un grand vice, & trahiſon au vin, d'autant qu'en premier lieu il nous ſaiſit les piez, & ainſy il eſt un luiteur fort ruſé, & cauteleux. *Plaute.*

Induſtrie en ſa maiſon, juſte empire hors icelle, liberté d'eſprit au conſeil, n'étre adonné à mechanſeté, ny paillardiſe, cela à fait pluſieurs hommes & grands, & illuſtres.

Sans étude, labeur, & ardente affection, on ne ſçauroit rien faire de rare, & grand en ce monde.

Les choſes envieillies ſont quaſi immuables. *Ariſtot.*

C'eſt une condition miſerable de ſe voir aſſailly des incommoditez de l'âge, & des violences de la neceſſité, ſans ſe pouvoir defendre, qu'en cedant, & fuyant. *Seneqne.*

Il faut retrancher un membre pour ſauver tout le corps.

Nous ſommes preſque tous de telle con-

condition, que nous ſommes fâchez d'étre ce que nous ſommes. *Terence.*

Il n'y a rien ſi miſerable que d'étre enfermé en un ſiege. *Egeſip.*

La cenſure pardonne aux noirs vilains corbeaux.

Et vexe iniquement les ſimples Pigeonneaux. *Juvenal.*

Les naturels faciles ſont auſſy toſt iritez, que perſuadez, & ſur tout ſoupçonneux, & coleres.

L'exemple d'un accident eſt aſſez ſuffiſant, pour en faire ſage pluſieurs. *Peres.*

Il ne faut point augmenter ſa premiere faute, par une ſeconde : car les fautes les plus courtes ſont les meilleures.

Le ſens naturel parfaitement bon precede toutes autres ſciences qu'on pourroit aprendre en ce monde. *Philip. de Commin.*

On couve quelque fois un œuf, dont à la fin nait un mauvais corbeau.

Quoy que les fruits de l'olivier viennent tard, leur liqueur ne laiſſe d'étre bonne, & ſalubre.

Il eſt impoſſible de pouvoir enſeigner

également à tous, les preceptes de la ſocieté civille, & ſur tout à ceux qui tâchent de vivre en liberté, ne redoutans rien plus que la ſervitude : car ceux qui ont été tousjours ſujets, bien dificilement aprennent ilz à commander. *Patrice.*

Sur toutes choſes il ne faut ſe courroucer en puniſſant : car jamais celuy, qui étant courroucé va punir un mal-faicteur, ne pourra uſer de la modeſtie qui doit étre entre trop, ou peu : par ainſy faut prendre garde que la peine ne ſoit pas plus griéve, que la coulpe eſt grande. *Ciceron.*

L'entendement s'en va, quand les mal-heurs arrivent.

Qui tousjours cherche querelle, ne manque point d'aparentes couleurs pour la palier.

Il n'y a choſe que l'œuvre de la main aye faite, que l'envielliſſement du temps ne gâte, & conſume.

Perſonne ne reputé volontiers à profit, ce qui va au bien commun, du quel on ſe ſoucie ſouvent moins que du particulier. *Herodian.*

Ceux là ſont ridicules, qui par vaines ſubtilitez veulent faire preuve de

de quelque rare ſuffiſance.

Qui quite la partie, la perd.

Toutes nos œuvres & actions doivent plus tendre au profit, & ſalut de la Patrie, qu'au nôtre particulier.

Il faut batre ler fer, tandis qu'il eſt chaud.

Ceux qui labourent le tourment, & ſement l'outrage, le moiſſonnent tousjours à la fin.

A tout perdre, il n'y a qu'un coup perilleux.

Entre les choſes humaines, il n'y a rien de plus illuſtre, rien de plus excellent, que de bien meriter de la Republique, & ſe la rendre obligée par bienfaits.

Un flambeau ſeul en peut alumer mille étains.

Ceux qui ont peur ſont faciles : car ilz craignent tout, & n'eſperent rien. *Joſephe.*

Il faut que le foible cede au plus fort

Il faut bien ſagement conſerver, ce qu'on a utilement acquis.

Aſſes demande qui bien ſert.

C'eſt une méchante, & perverſe coutume, que de diſputer contre les Dieux,

ſoit à bon eſcient, ou par fainte, ou par maniere de paſſe temps. *Ciceron.*

Le temps aporte ordinairement changement, & diverſes mutations.

La defectuoſité a plus de part à la moderation, que n'a l'excez. *Iſocr.*

Il n'y a que les bons peintres, & les muſiciens, qui reconnoiſſent les mauvais ombrages, & mauvais accors

Qui vent à credit, eſt bien toſt quite de ſa marchandiſe, perd bien toſt ſes amis, & n'a jamais d'argent.

Il eſt mal aiſé que ceux qui ont le feu en leur maiſon portent l'eau pour éteindre l'embraſement des autres, & qu'étant empeſchez à détourner le coup qui bat ſur leurs teſtes, ilz ſe puiſſent meſler de pourvoir au mal d'autruy. *Guicciardin.*

Tous offencez ſe deulent, & les courroucez s'emeuvent, & ſe tranſportent.

Le bon Dieu me garde de ceux, auſquels je me fie, je me garderay de ceux, dont je me défie.

Qui monte plus haut qu'il ne doit, deſcend plus bas qu'il ne voudroit.

Les conſiderations humaines combatent ſouvent celles du ciel.

Ceux

Ceux qui inventent des querelles vaines, quand les juſtes leur defaillent, ſont comme les frelons, qui ne font ny cire, ny miel, & meinent plus de bruit que les abeilles.

Celuy qui eſt garanti des fous, ne doit point craindre les ſages.

Le corps mal ſain, & mal complexioné, rend auſſy l'eſprit ordinairement abatu. *Botero.*

Il eſt meilleur bien faire, que bien dire.

Il faut ſoigneuſement prendre garde qui ſont ceux que nous voulons imiter, & auſquels nous deſirons étre s'emblables.

Il ne faut qu'un remore, pour faire arréter un grand vaiſſeau.

On n'eſt jamais mieux ſervy, que par ſoy meſme.

Des blandiſſemens des femmes, de l'item des marchans, des opinions des Docteurs, de l'adidem des Procureurs, des recipez des Medecins, de la conſcience des uſuriers, de viande mal dreſſée, du Medecin ignorant, & de mauvaiſe femme à toute heure delivre nous tous, Dieu nôtre Seigneur.

Le

Le ventre n'a point d'oreilles, & le peuple ne ſe nourrit ny de papier, ny du vent des promeſſes.

La jeuneſſe paſſée paiſiblement, chaſtement, & honneſtement, fait que la vieilleſſe eſt coiſe, & douce à ſuportet. *Caton l'an.*

La volonté ſans liberté n'oblige point.

Il ne faut faire à autruy, ce que ne voudrions nous étre fait.

Qui donne promptement, donne doublement.

Comme un acoutrement propre, & honneſte accroit la dignité, & autorité aux perſonnes, ainſy s'il eſt trop exceſſif, non ſeulement il n'orne pas le corps : ains il decouvre l'afection. *Patrice.*

En quoy que ce ſoit il ſe faut reſoudre, & vaut mieux une fois tomber, que tousjours trembler.

Quand ce que tu veux ne peut étre fait, ſouhaite ce qui eſt poſſible.

Le plus exceſſif travail que l'homme puiſſe porter, eſt de n'avoir en rien contentement. *Guevar.*

De l'iſſüe des choſes on meſure le plus ſouvent le paſſé.

De-

Detruiſant le principal, l'acceſſoire perit de ſoy meſme.

Il vaut mieux gagner de bonne heure le port à ſauveté, que courir plus outre le peril d'un entier & évident naufrage.

Chacun croit aiſement ce qu'il deſire.

L'on a pitié de ceux qui tombent en des accidens non prevûs, & on ſe moque de ceux qui tombent aux perils aparens.

Qui tout veut, tout perd.

Chacun choſit plus toſt à diſcourir du métier d'un autre, que du ſien *Mont.*

C'eſt une choſe injuſte de donner au monde les meilleures années de la vie, comme la fleur du vin, & à Dieu la lie, & le reſte, qui eſt tousjours la moindre partie, & la pire. *Seneque.*

Les plus clers jours ont bien quelque fois leurs orages.

Celuy la ne peut étre en aſſurance, du quel la plus part des hommes ſouhaite la mort, & la ruine.

Il faut craindre la pate du lion.

Les cuiſines furent apelées les ruines des maiſons par Seneque.

L'apétit fait les meilleures ſauces.

L'in-

L'incommodité du pays, & de la ſaiſon rend, & cauſe ordinairement pauvreté en une armée.

En vain diſcourt on d'une choſe qu'on ne peut metre à éfet.

Etre aveugle, & vouloir courir, ſont deux moyens pour broncher ſouvent.

C'eſt l'ordinaire que pour peu de choſe, & pour une legere ſatisfaction, les intereſſez tournent leur conſeil, vers la fin qui leur eſt plus agreable, & plus utile. *Guicciardin.*

Conqueſtes de Villages, ne ſont que trophées de paille.

La malice a bien de la peine à ſe donner du repos.

Quand l'une des parties eſt induſtrieuſe, & vigilante, & l'autre pareſſeuſe, on voit bien toſt de grands éfets.

Les vieillards ſe plaignent tousjours, que les choſes vont en empirant.

Qui cherche gain hors de ſa maiſon, eſt ſouvent contraint y revenir pauvre & denüé.

Tant plus le ſoleil eſt élevé ſur l'oriſon, moins il fait d'ombre.

Il n'y a joüeur d'inſtrumens qui ne ſorte

ſorte volontiers hors de ton, & des regles d'armonie, s'il ſçait que celuy qui entretient ſa muſique, y prend plaiſir. *Perez.*

On aime bien la marchandiſe, mais non pas le marchand.

La force du vin, eſt plus grande que celle du venin.

Celuy qui eſt redouté de pluſieurs, faut auſſy qu'il craigne pluſieurs.

Le ventre eſt un importun conſeiller, ſur tout quand beauconp de bouches crient apres.

Il faut quelque fois par moyens doux, & parlant bas, tâcher d'apaiſer ceux qui chantent bien haut.

Les noms ſont libres, & ne diminüent, ny n'adjoutent rien à l'eſſence.

Pouſſez à bride abatüe un cheval fort en bouche, le voila à travers champ.

Bien ſouvent par trop preſſer l'anguille, on la perd.

C'eſt une inconſideration faire ſeulement peur à celuy qui peut trouver moyen de s'en reſſentir.

Celuy ne merite les choſes douces, qui n'a goûté des amerés.

La difficulté fait ordinairement heſiter.

Ce

Ce qui ſe fait utilement, ſe fait tousjours à temps. *Sex. Aur. Victor.*

De deux contraires il en faut quiter l'un, & choiſir l'autre.

La peur n'a point d'oreilles pour entendre la voix.

Celuy qui ſe fie par trop n'eſt pas bien avisé, ne prevoyant à ſe garder: au contraire la crainte fait pourvoir aux choſes à venir. *Joſephe.*

Le plus honorable tombeau des hommes vertueux, eſt le cœur de ceux qui les loüent. *Pericles.*

Les races vieilliſſent, comme font toutes autres choſes qui prennent naiſſance: & ſouvent il s'eſt vû que la poſterité des grands perſonnages s'eſt laisé peu à peu couler aux vices, & a degeneré de ſes Anceſtres. *Girard.*

Le temps eſt le ſouverain medecin, qui guerit les playes des haines, & inimitiez. *Girard.*

Quand pour petites, & legeres offenſes, on fait de grandes, & griéves reproches, il eſt bien certain qu'on irrite contre ſoy ceux à qui on fait outrage. *Joſephe.*

Ne publie point ce que tu te propoſe de

de faire, car ſi tu n'en peus venir à bout, on ſe moquera de toy. *Pittacus.*

Les bons menagers font leur profit de tout, & de leurs amis, & de leurs ennemys. *Xenoph.*

Toute la terre ſert de ſepulture aux hommes vaillans. *Pericles.*

La vigne porte trois raiſins, le premier, de volupté; le ſecond, d'yvrongnerie; & le troiſiéme de triſteſſe. *Anach.*

Si quelcun n'alimente ſes parens, qu'il ſoit tenu pour un vilain, tel ſoit celuy qui a couſumé ſon patrimoine. *Solon.*

On eſtime ces deux choſes équitables, à ſçavoir qu'on accuſe celuy qui par ſa nonchalance laiſſe écouler la gloire qui luy eſt düe: & qu'on haïſſe l'autre qui par ſon outrecuidance apéte temerairement l'honneur qui ne luy aparrient en ſorte quelconque. *Pericles.*

C'eſt une tres mauvaiſe, & dangereuſe honte, que la honte de pauvreté, & chicheté, qui incite à beaucoup de mal. *Livius.*

Si tu veux faire quelque choſe porte t'y lentement: mais apres que tu y ſeras reſolu, perſiſtes y fermement. *Bias.*

Dio-

Diogenes étant interrogé à quelle heure il faut dîner, quand on veut dit il, ſi on eſt riche, ou quand on peut ſi on eſt pauvre.

Quiconque eſt voiſin des gens inhumains, & cruels, a bien ſujet de penſer à ſes affaires.

Mal-heureux eſt celuy du quel la vie eſt pleurée de pluſieurs, & la mort agreable à tous. *Braxile.*

Il vaut mieux s'enrichir de bon renom, que de pecunes.

Un travail pris moderement rend les corps fermes & robuſtes.

Procedure inſolente, & dure, qu'un ſerviteur propoſe loy à ſon Maitre.

Nous connoiſſons mieux que vaut une choſe, en étans privez, qu'en en ayant la joüiſſance.

Les grands arbres veullent beaucoup d'années pour croître, puis on les abat en une heure.

FIN.

Fautes Arrivées à
L'IMPRESSION.

FOl. 56. ligne 4. *pour*, tout *lizez*, tous. fol. 60. l. 6. commendent ' *lizez*, commandent. *ibid.* l. 12. il & *lizez* il eſt. l. 24. intereſt, *lizez* interſts. fol. 64. l. 13. un, *lizez*, une. fol. 77. l. *derniere* Prince, *lizez* Princes. fol. 83, en ſe, *lizez*, en ce. fol. 110. l. 1. qui il *lizez* qu'il. fol. 278. l. 22. n'entre fort, *lizez*, n'entre que fort. fol. 288. l. 16. ſe preſence, *lizez*, ſa preſence.

TABLE
Des Titres de ce Livre.

A

Action. 1
Acusateur. 1
Adversité & Affliction 1
Affaires. 6
Agriculture. 10
Allegresse. 11
Alliances. 11
Ambassadeur. 12
Ambition. 14
Ame. 15
Amy. 16
Amitié. 20
Amour. 22
Appuy. 25
Armée. 25
Arrogance. 25
Assassinat. 26
Assiegement. 26
Assurance. 27
Atheisme. 27

TABLE.

Avarice. 28
Authorité. 30

B

Beauté. 31
Bienfait. 32
Bonté. 33
Bruit. 33

C

Calomnie. 33
Candeur. 34
Capitaine. 34
Captivité. 45
Cavalier. 45
Charges. 45
Chasteté. 46
Chatiment. 47
Chef d'armée. 34
Citoyen. 41
Civilité. 48
Clemence. 49
Colere. 50
Combat. 51
Commander, Commandement. 51
Commerce. 60

Com-

TABLE.

Compaſſion. 61
Complaiſance. 61
Concorde. 61
Confiance. 62
Connoiſſance. 62
Conſcience. 62
Conſeil. Conſeiller. 63
Conſpiration. 72
Conſtance. 72
Convoitiſe. 75
Coüardiſe. 75
Cour. Courtiſan. 76
Courage. 81
Courtoiſie. 90
Crainte. 90
Crime. 91
Cruauté. 91

D

Danger. 92
Deſſein. 92
Detracteur. 93
Dieu. 94
Dignité. 100
Diligence. 100

TABLE.

Discorde. 101
Dispute. 101
Dissimulation. 102
Doctrine. 103
Domination. 103
Douleur. 104
Droit. 105

E

Eloquence. 105
Emotion. 108
Emulation. 108
Enfans. 108
Ennemy. 108
Entreprise. 111
Envie. 114
Esperance. 115
Esprit. 116
Etat. 120
Etranger. 128
Etude. 129
Excés. 129
Exemple. 130
Experience. 130

Faction

F

Faction. 131
Faineantiſe. 131
Familiarité. 132
Faveur. 132
Favory. 134
Felicité. 134
Femme. 145
Fidelité. 138
Fils. 138
Flateur. 140
Folie. 141
Force. 142
Fortereſſe. 143
Fortune. 143
Foy. 147
Franchiſe. 149

G

Gain. 149
Gloire. 149
Gouverner. 151
Grands. 152
Guerre. 156

TABLE.

H

Haine. 166
Hardieſſe. 166
Hazarder. 166
Hiſtoire. 167
Homme. 168
Honneſteté. 176
Honneur. 176
Honte. 179
Humanité. 180
Humilité. 180
Hypocriſie. 180

I

Ialouſie. 180
Ieu. 181
Ignorance. 182
Impieté 182
Imprimer. 182
Imprudence. 183
Impunité. 183
Inclination. 184
Indiſcretion. 184
Infidelité. 184
Ingratitude. 183

Inimi-

TABLE.

Inimitié. 186
Injure. 186
Injuſtice. 187
Innocent. 118
Inquiſition. 188
Inſtruction. 188
Iuge. 189
Iurer. 191
Iuſtice. 192

L

Langue. 193
Larcin. 194
Lecture. 196
Legiſlateur. 196
Liberalité. 195
Liberté. 196
Loüange. 197
Loy. 199
Luxure. 204

M

Magiſtrat. 204
Maiſon. 204
Maitre. 205
Mal. 205

Mala-

TABLE.

Maladie. 206
Mariage. 206
Mécontentement. 207
Medecine. 206
Mediocrité. 208
Mefiance. 208
Menaces. 208
Menſonge. 201
Mépris. 209
Miniſtre d'Etat. 209
Modeſtie. 211
Mort. 212

N

Nature. 217
Naufrage. 218
Neceſſité. 219
Nobleſſe. 220
Nouveauté. 220

O

Obeiſſance. 221
Occaſion. 221
Orgüeil. 222
Orphelin. 222
Outrages. 222

Oy-

Oysiveté. 223

P

Paix. 223
Pardon. 228
Pareſſe. 228
Parole. 228
Paſſion. 229
Patience. 229
Pauvreté. 230
Peine. 230
Pere. 232
Perfidie. 234
Peril. 236
Peuple. 236
Pieté. 242
Pilote. 246
Plaiſir. 243
Police. 245
Predicateur 125
Preſomtion. 246
Pretexte. 246
Preud-homie. 246
Prevoyance. 146
Prince. Roy. 247

Principauté. 308
Prodigue. 309
Prosperité. 309
Prudence. 313

Q

Querelles. 317

R

Raison. 318
Rebelles. 319
Recompense. 319
Reformation. 319
Religion. 320
Renommée. 323
Repos. 324
Republique. 325
Riche. Richesse. 326
Roy. 247
Royauté 308

S

Sage. 327
Science. 330
Secret. 331
Sedition. 332
Sepulture. 335

Seve-

Severité. 336
Sobrieté. 336
Soldat. 336
Soupçon. 338
Superfluité. 338

T

TEſtament. 339
Tollerance. 330
Trahiſon. 399
Tréves. 341
Tribut. 342
Tromperie. 343
Tyran. 344

V

VAleur. 346
Vanité. 346
Vengeance. 346
Vertu. 347
Verité. 354
Vice. 256
Victoire. 359
Vie. 362
Vigilance. 369
Ville. 369

TABLE.

Violence. 370
Vœu. 370
Volupté. 371
Vtilité. 371

Y

Yeux. 371
Yvrongnerie. 372

Z

Zele. 372

Sentenſes Diverſes & Meſlées 373

FIN.

M. 17.

Aq 1155020